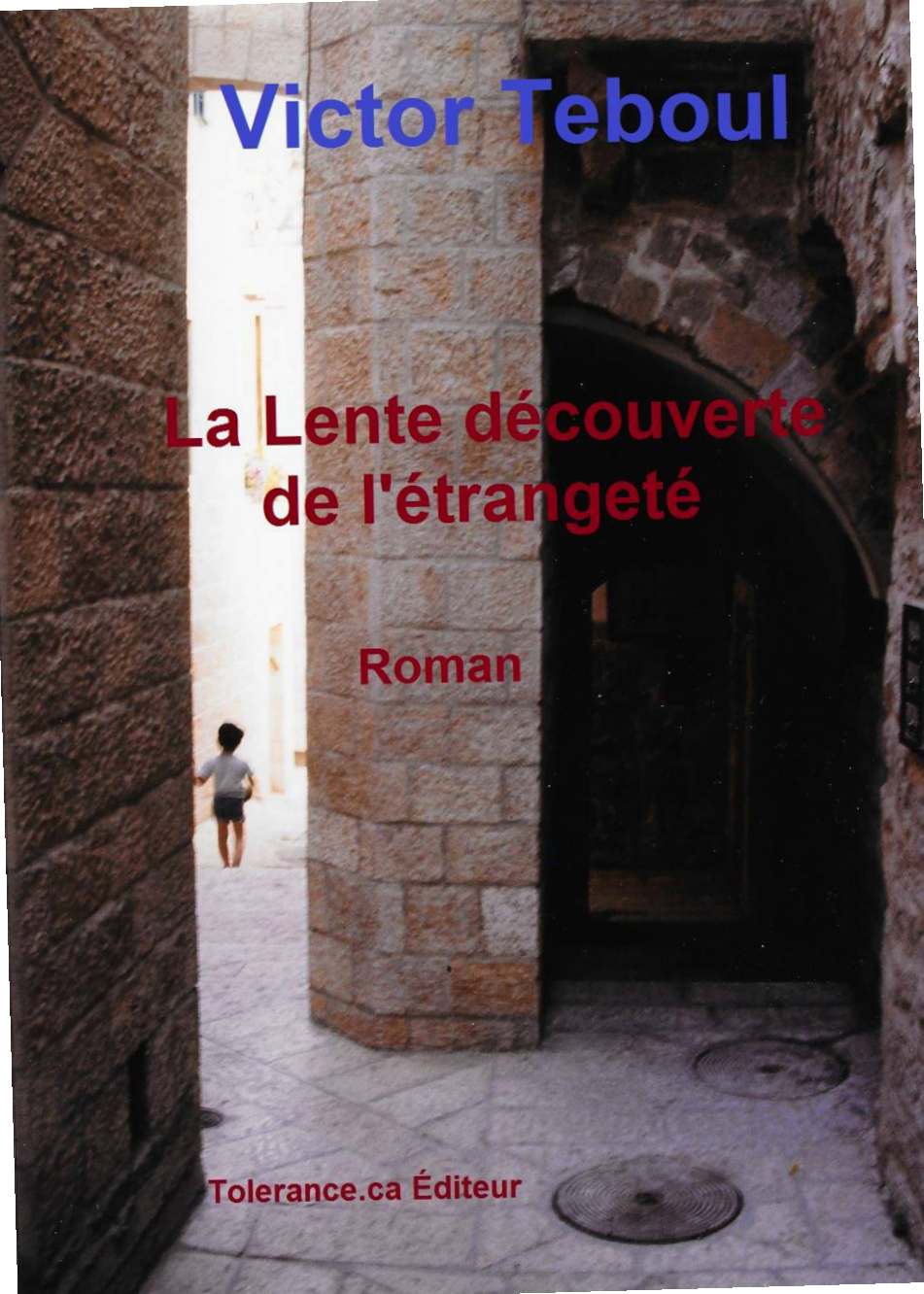


Victor Teboul

La Lente découverte de l'étrangeté

Roman

Tolerance.ca Éditeur

VICTOR TEBOUL

La Lente découverte de l'étrangeté

Roman

ISBN 978-2-9815141-2-7

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2018

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2018

Droits réservés © Victor Teboul et Tolerance.ca Inc. 2018

Aucune reproduction n’est permise sans l’autorisation écrite de l’auteur.

Image de la page couverture : Louise Leclerc

Pour consulter la liste complète des oeuvres de Victor Teboul, visitez le site www.victorteboul.com

Site Internet de Tolerance.ca Inc. Éditeur : www.tolerance.ca

La Lente découverte de l’étrangeté

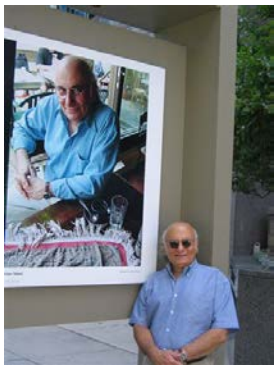
Alexandrie, Égypte, 1956. Vous avez dix ans. Vous appartenez à cette ville qui vous a donné naissance et nourri de toutes ses langues. Tout à coup, la guerre éclate et vous découvrez que vous êtes dans le camp de l’ennemi. C’est alors que commence la lente découverte de l’étrangeté.

À propos de l’auteur

Romancier et essayiste, Victor Teboul, Ph. D., a enseigné la littérature dans un collège québécois et l’histoire à l’Université du Québec à Montréal. Il se consacre aujourd’hui à l’écriture et dirige le magazine en ligne Tolerance.ca. Il vit à Montréal.

***

Victor Teboul participant à l'Exposition de l'Unesco «Montréal capitale mondiale du livre», été 2005.



Photos : Louise Labissonnière.

Ouvrages de Victor Teboul

Les Juifs du Québec: In Canada We Trust. Réflexion sur l'identité québécoise, L'ABC de l'édition, 2016. (Format papier et numérique.)

Essays on Quebec Nationalism and the Jews (1976-1985), [formats numériques Amazon (Kindle), Kobo], 2015.

Libérons-nous de la mentalité d'assiégé. Dits et écrits iconoclastes, Éditions Accent Grave, 2014.

Jean-Charles Harvey et son combat pour les libertés, [formats numériques Amazon (Kindle), Kobo], 2013.

Revisiting Tolerance. Lessons drawn from Egypt's Cosmopolitan Heritage, [formats numériques Amazon (Kindle), Kobo], 2013.

Yves Thériault ou l'ouverture à l'Autre, [formats numériques Amazon (Kindle), Kobo], 2013.

Bienvenue chez Monsieur B. !, Roman, L'Harmattan, Paris, 2010. (Format papier et numérique)

La Lente découverte de l'étrangeté, Roman, Éditions Les Intouchables, Montréal, 2002.

René Lévesque et la communauté juive, Essai et entretiens, Éditions Les Intouchables, 2001.

Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler, Roman, Éditions Les Intouchables, 1999.

Une femme, un vote (directeur de la publication), Entretiens, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, 1990.

Le Jour. Émergence du libéralisme moderne au Québec, Essai, Éditions Hurtubise HMH, 1984.

Mythe et images du Juif au Québec, Essai, Éditions de Lagrave, 1977.

Magazines (directeur fondateur)

Tolerance.ca, magazine d'actualité et d'analyse, publié en ligne depuis 2002 : www.tolerance.ca.

Jonathan, revue mensuelle, publiée sous les auspices de la communauté juive du Québec, Montréal, 1981-1986.

Productions radiophoniques

Séries diffusées sur la chaîne culturelle de Radio-Canada : *Le Québec au pluriel, Le libéralisme au Québec, La Communauté juive du Québec, Israël à 40 ans.*

Articles

De nombreuses analyses publiées dans des ouvrages collectifs ainsi que dans les grands quotidiens de Montréal.

À la mémoire de mon père, l’Alexandrin

Table des matières

I Alexandrie, 1950

II Mandarah, été 1952

III Alexandrie, 1956

IV Montréal, juin 1990

V *S/S Aéolia,* 23 décembre 1956

VI Montréal, juin 1990

VII Nuit du 1er au 2 janvier 1957

VIII Montréal, juin 1990

IX Printemps 1957

X Paris, gare de Lyon

XI *S/S Lydia,* février 1958

XII Montréal, juin 1990

XIII *S/S Lydia,* en route vers Beyrouth

XIV Montréal, juin 1990

XV Tunis, juillet 1958

XVI Montréal, juillet 1990

XVII Hôtel des Folies-Bergère, automne 1958

XVIII Montréal, septembre 1990

XIX L'accueil réservé à *La Lente découverte de l'étrangeté*

XX Le Départ d'Égypte

XXI Alexandrie, ma ville-mère

XXII GALERIE PHOTOS

Remerciements

Les regrettés Jocelyne Archambault et François La Bissonnière ont été mes premiers lecteurs et je leur en suis reconnaissant. Je sais que leur présence attentionnée m'accompagne dans la réalisation de cette nouvelle édition numérisée de *La Lente découverte de l'étrangeté*. Mon ami Salomon Schinasi m'a aussi fait part de ses commentaires, lors de la rédaction de la première version de cet ouvrage, et je l'en remercie.

Mais comment nier l’histoire ? Est-ce que cela ne compte pas de savoir dans quel pays tu lèves la tête vers le ciel ?

Peter Handke, *Mon année dans la baie de Personne*

I

Alexandrie, 1950

Lorsque je suis trop agité et que je cours partout dans la maison, ma mère crie : «*Basta !* ». Elle veut dire : «Ça suffit ! ». J'entends aussi : «*Staï zito !* ». Ça signifie : «Sois sage ! », «Sois silencieux ! ». Ce sont les mots qu'elle emploie lorsqu'elle se fâche. Je ne sais pas encore à quelle langue ils appartiennent, mais je sais qu'ils expriment la réprobation. «Basta» sonne comme «bastonnade». J'entends sa colère qui explose dans sa bouche et le sifflement produit par ses dents : «BBBAASSSTA ! ». Si je n'obéis pas promptement, ma mère ferme sa main en coup de poing et elle se mord. Je sais alors qu'elle perd patience car je la contrarie.

Au repas, on me dit qu'il ne faut rien gaspiller, que je dois tout manger. Ce doit être inscrit dans les tables de la loi, car je pense à cet interdit : Ne jamais jeter du pain sans l'embrasser, c'est *haram*. «*Haram*» veut dire «péché». Un mot très courant dans ma famille. *Haram*, ce n'est pas de l'apitoiement, c'est de la compassion, de la tendresse, on a presque envie de verser une larme en le prononçant. Toute vie a une âme, *rouh*. C'est le respect de cette âme qu'évoque le mot «*haram*».

Ce sont là des mots de ma maison.

Le matin, je m'assois à la petite table métallique de la cuisine et je sens la fraîcheur des rondelles d'oignons crus étalées devant moi. En trempant mes tartines à la confiture dans mon bol de lait chaud, j'entends crépiter l'huile dans la poêle où du piment haché est en train de frire et je reconnais les senteurs matinales qui accompagnent mon petit déjeuner. L'ail, le concombre, le persil, ce sont les aliments de ma mère, comme ces minces filets de viande

qui sortent du hachoir pour être roulés dans du riz, avant de cuire toute la journée dans de la sauce tomate. Les *yovalakia*.

J'apprends à prononcer des mots comme «*skortho*», qui m'ouvrent l'appétit. Aucune autre langue que celle de ma mère ne m'apporte l'eau à la bouche, même pas la langue de mon père. Je suis nourri de mots que je n'apprendrai jamais à écrire, car je ne les verrai jamais dans des livres et ne saurais reconnaître leur forme de mes yeux. Ils logent dans ma bouche, se roulent dans ma salive. Ils organisent une mélodie particulière de sons que j'ai du plaisir à prononcer.

Ma sœur rivalise d'appétit avec moi pour les frites que Nonna est en train de frire dans la poêle. Nonna, c'est la mère de mon père. Elle me tourne le dos, debout, pieds nus, ses longs cheveux roux pendent jusqu'à sa taille. Elle est devant la cuisinière à gaz, toute neuve, qu'elle observe de temps en temps avec curiosité, ayant toujours cuit les aliments sur le réchaud Primus.

Il y a aussi Azziza. Grande et noire, elle sent si bon, une odeur de citron. Elle aide ma mère dans la cuisine et elle mange chez nous, mais, nous, on ne consomme jamais de sa nourriture, même si on parle sa langue. J'entends ma mère qui dit : «*OKHI* ! », comme le chat lorsqu'il se fâche, dès que je m'approche du plat de fèves qu'Azziza a cuisiné. *OKHI*, NON.

Bientôt, nous irons à son mariage dans une grande tente érigée sur un terrain vague à côté de notre maison. Azziza, vêtue d'une longue robe de soie noire, sera assise sur un trône dans une cabine en verre et on nous servira des boissons roses au goût de grenade. Des verres de *sharbat*.

La rue que nous habitons s'appelle Djabarti. Il y a un rapport étroit entre le nom de ma rue et Napoléon Bonaparte, mais je ne le sais pas encore. Plus tard, à l'école, je connaîtrai aussi le nom de l'amiral Nelson. Ces deux-là se battent

tout le temps pour conquérir ce pays dans lequel je suis né, mais qui n'est pas le mien.

Lorsqu'une auto passe dans la rue, les chiens lui courent après en aboyant et en lui mordillant les roues. Je suis sûr qu'ils veulent lui arracher les pneus pour la punir de son intrusion. Mon père dit qu'il veut acheter une petite Fiat et je pense à tous ces chiens qui risquent d'ameuter le quartier. Il ajoute : «*Incha'allah* ». Si Dieu veut. Il ne faut pas formuler un projet sans ajouter cette expression avec emphase. L'Éternel se fâche très vite si on pense pouvoir réaliser quoi que ce soit sans son aide. Tout le monde ici le craint ; mes parents, les voisins. On dit aussi : «*Allah*», dans la langue parlée par les domestiques. «Qu'Allah nous protège», «Que Dieu nous préserve», c'est la même chose, on change seulement le nom. Quand on fait un compliment à quelqu'un à propos de ses enfants, on ajoute immédiatement : «*Allah y khali*». Je comprends tout de suite, cela veut dire : «Que Dieu les protège. »

Mon père dit qu'il ne faut jamais épeler en toutes lettres le nom de l'Éternel, c'est un manque de respect. L'initiale suffit. D point. Mais ma mère appelle D. *Théos*. J'apprends ainsi qu'il a plusieurs noms. Certains disent que D. est partout. Dans les armoires, sous les lits. Impossible de lui échapper. Il paraît même qu'il est en nous. Lorsque je ne suis pas sage, Nonna dit que je suis un *afrit*, un petit diable. Elle dit :

— Il faut que tu ailles au temple prier, le diable partira. *El afrit ha emshi*.

Elle me parle dans la langue des domestiques. *Emshi*, «partir».

D'après ma mère, Nonna craint le mauvais œil.

— Tu ne vois pas la minuscule pierre turquoise incrustée dans ses boucles d'oreilles ? qu'elle dit. C'est pour chasser le mauvais œil, les regards envieux.

Je remarque que ma grand-mère porte de longues pendeloques dorées aux oreilles. Comme celles du lustre qui nous éclaire les jours de fête. Elle se méfie

des compliments, comme s'ils étaient porteurs d'une malédiction. Elle passe pourtant difficilement inaperçue au marché lorsque, en robe fleurie, ses bracelets cliquetant au poignet, elle palpe les tomates du marchand, sous le soleil matinal déjà chaud.

Je sais à peine compter, mais je connais la signification du chiffre 5. «*Hamsa*», dans la langue du pays. Une main de métal pend près de notre porte d'entrée, comme chez Hag Khalil, le propriétaire de notre maison, qui est revenu d'une ville sainte, tout vêtu de blanc. Cette main nous protège.

À l'étage au-dessus habitent les Kerpan, des Russes blancs, disent les gens. Je pense qu'ils font allusion à la couleur de leur peau. Ils ont deux filles, Nadia et Tanya, qui sont toutes blondes, les yeux bleu azur. Leurs noms évoquent la légèreté, l'Europe. Tout le monde est reconnaissant à madame Kerpan, leur mère, quand elle lance de l'eau par la fenêtre avec son seau au passage du corbillard, ce carrosse qui conduit les trépassés à leur repos.

— Okh que ça fait du bien ! dit ma mère.

C'est un instant de fraîcheur dans l'après-midi chaude qui traverse nos persiennes. Je sens les gouttes d'eau qui s'évaporent.

Inutile de vous dire que j'aime la rue Djabarti.

*

Lorsque arrive le marchand de volailles avec sa charrette pleine de cages, Nonna descend dans la rue choisir une poule. Elle ne prend pas n'importe laquelle, car la poule risque d'être malade. Le marchand attend qu'elle ait fait son choix avant de plonger la grande manche de sa robe rayée dans l'ouverture de la cage. La poule s'esquive en cocottant, ailes et plumes voletant au travers de la grille.

— *Bis m'allah el rahman el rahim,* dit le marchand en aiguisant ses couteaux.

Je sais qu'il vient de réciter une prière. Je ne connais pas le sens précis de ces mots, car on ne me les enseigne pas à l'école.

— Un coup de couteau, pas deux ! crie ma grand-mère, dans la langue du marchand.

Mais un seul coup de couteau n'est manifestement pas assez. La poule, gorge pendante, court dans tous les sens, aspergeant les murs environnants de tout son sang. Quels dégâts elle fait !

Je suis penché à la fenêtre et je pense à l'avertissement de ma mère. «La tête est plus lourde que le corps.» Le marchand est parti avec son âne et ses poules. Ma grand-mère est assise par terre, sa robe couverte de plumes, un corps branlant, à moitié nu, dans une main. Elle ouvre maintenant le robinet de la cour et j'entends le grand jet d'eau qui coule sur la poule, la nettoyant de tout son sang. Nonna va la tremper dans du sel. La poule sera enfin propre. Cashérisée.

*

C'est dans un coffre en bois que ma grand-mère conserve ses possessions. Tous ses habits sont dans le *sandouk*. Elle est née à Qiryat Arba, près de Jérusalem, elle a vécu ensuite en Tunisie, puis traversé la Libye avant de s'installer en Égypte. C'est ma mère qui me l'apprend, un jour où je suis alité et donc absent de l'école. Je me demande comment elle a voyagé avec son coffre. À dos de chameau ? Existait-il des trains ? Pourquoi avait-elle quitté Qiryat Arba ? Et puis, n'y avait-il pas de frontières ?

— Quelles frontières ? me demande ma mère en riant, les doigts de la main en tourniquet. Ils vivaient tous sous l'empire ottoman. C'est à Tunis qu'elle a épousé ton grand-père, c'est de là que viennent les Ben Haïm, me dit-elle.

Dans mon atlas, j'observe cette partie jaune qui nous sépare de la Tunisie.

— C'est le désert, dit ma mère.

Je touche au *sandouk*. Le bois d'un brun foncé est âpre, granuleux, il est si usé. Je ne suis pas sûr de l'envier d'avoir tant voyagé.

Lorsqu'elle se prépare à sortir, Nonna s'assoit à la turque devant son coffre. Le bas de sa robe étalé devant elle, comme quand elle épluche les haricots, elle soulève le couvercle du meuble et, devant un petit miroir, coiffe avec un immense peigne de métal ses longs cheveux roux, teints au henné. Elle garde dans ce meuble des lettres provenant d'un pays qui vient de naître et qu'elle appelle *Phalestine*. C'est mon père qui les lui lit. Elles sont écrites dans la langue des domestiques, mais elles nous parviennent de Grèce.

— Chut ! dit mon père en portant l'index à la bouche. Ne dis jamais d'où elles viennent.

Nonna nourrit un seul projet : retourner à *Eretz*, sa terre natale, pour y finir sa vie.

— *Ya Rab !* Mon Dieu ! implore-t-elle dans la langue du pays, si cela pouvait se réaliser.

Je comprends que *Phalestine* a aussi un autre nom : *Eretz Israël*, la terre d'Israël.

Des cousins, des tantes sont déjà partis s'y établir. Nonna est donc toujours prête, c'est devenu une coutume, tout est prêt et le tout est si peu, si mobile, si facilement transportable. Son *sandouk* est toujours prêt. Mais pour voyager, cela prend maintenant des papiers.

Je la vois assise à la table du salon, elle applique fermement sa bague sur des documents que lui procure mon père.

— Ta Nonna signe comme la reine d'Angleterre, rigole ma mère en allumant une cigarette.

Je me prépare à aller me coucher, je dors dans la chambre de mes parents. La pièce sent la poudre et les amandes. Je regarde ma mère dans le miroir de sa

coiffeuse. Elle met son rouge à lèvres éclatant et brosse ses cheveux noirs une dernière fois. Elle va s'absenter toute la soirée, cherchant à marier la fille des Chalabi, puis celle d'une autre famille et d'une autre encore. J'irai tout à l'heure renifler ses vêtements dans l'armoire, cherchant son odeur, touchant ses robes de velours. Elle a pourtant du temps à consacrer à ma sœur, cousant ses jupes bouffantes, prenant les mesures devant le grand miroir, des épingles au bord des lèvres.

Ma mère partie, ma sœur en visite chez ses amies, mon père me lit des histoires dans un grand livre. Ce sont des gens venus d'Europe qui ont fondé ce nouveau pays où ira vivre Nonna.

— Ces gens prient comme nous, me dit-il.

Je remarque dans le livre de mon père des lettres comme celles que j'ai déjà vues au temple. Cette langue s'écrit de droite à gauche. Et je me dis : «Non, pas encore une autre langue qui s'écrit à l'envers. » Moi, je vais à l'école anglaise. Au moins là, les lettres s'écrivent à l'endroit. Je comprends pourquoi je déteste apprendre la langue du pays. Et puis, ne sommes-nous pas des Européens ?

*

Une minuscule personne sur un immense bateau. Du quai, je peux à peine percevoir sa tête. Nonna part pour la Grèce et ensuite pour *Eretz*.

Chut ! Ne pas révéler sa véritable destination.

*

À l'école, madame Sasson me demande :

— *What is your Christian name ?*

Je lui réponds que je ne suis pas chrétien, mais juif. Tout le monde rit dans la classe. Mais ma mère m'approuve.

— Tu as bien fait de le lui dire. Sois fier d'être juif.

— Mais voyons ! s'exclame ma sœur. Il a été ridicule. Madame Sasson est elle-même juive. «*Christian name*» signifie tout simplement «prénom».

Je sais à peine lire, mais je sais que je ne suis pas chrétien. Je chante pourtant des hymnes protestants à la chorale de la Saint Andrew's Boys' School. «*Onward Christ-ian so-l-diers !* » Est-ce un chant de Noël ?

Ma sœur a de la chance, elle est grande, elle suit des cours de dessin et organise constamment des surprises-parties avec ses amies. J'ai tellement envie de tourner la manivelle de son gramophone («Une fois seulement avant d'aller te coucher»), mais nous tassons les meubles du salon dans ma chambre et on me met au lit. «*One two three four five o'clock rock...* »

J'ai aussi une autre grand-mère, vêtue de gris, qui m'embrasse tellement fort que j'ai le visage mouillé de salive. Elle est si grande et si forte dans ses grosses chaussures noires, ma grand-mère Eugénie, ma *Yaya*. Je la vois toujours debout se penchant vers moi et je sens l'odeur des feuilles de basilic qu'elle frotte entre ses doigts dans la poche de sa robe. Je me libère de son étreinte et cours vite à la salle de bain m'essuyer les joues. L'image d'un cavalier transperçant un dragon de sa lance est posée près de sa lampe de chevet dans la petite chambre qu'elle occupe depuis le départ de Nonna. Elle aussi parle du diable. Elle m'emmène à l'église qui sent les cierges et l'encens, et m'asperge d'eau.

— Chut ! m'avertit-elle, dans la langue de ma mère. Ne dis jamais à ton père ce qu'on vient de faire.

J'apprends qu'il faut toujours que je taise une partie de moi.

*

Bientôt, ma grand-mère grecque disparaît à son tour. Je ne sais pas si elle est retournée en Grèce ou si elle est partie au ciel. Mais la maison est envahie d'hommes en robe noire, à la barbe longue, qui balancent des encensoirs dans

tous les recoins de la maison. J'accompagne même ma mère au cimetière, un cimetière grec où elle dépose des fleurs les jours saints. Je demande à mon père pourquoi nous n'avons pas de morts qui sont juifs dans la famille. Il me répond que les juifs ne meurent jamais, qu'ils vont tous en Palestine et vivent là pour l'éternité. Si je suis juif, je ne mourrai jamais, mais faudra-t-il que j'aille vivre en Palestine ?

*

Au retour de l'école, ma mère et moi approchons du numéro 20 de la rue Djabarti. Des êtres grands et noirs, le visage marqué de stries profondes, sont assis sur des banquettes vertes devant des clôtures métalliques noires, vêtus de leurs longues robes blanches. Ce sont les *chawish*. Ils parlent entre eux une langue incompréhensible qui n'est certainement pas celle du pays. Ma mère me dit que ce sont des Abyssiniens.

— Ils viennent de très loin, dit-elle en mâchonnant des pistaches.

Je les ai souvent observés de la fenêtre. Ce sont eux qui gardent les maisons riches. Ils parlent fort en gesticulant, mais s'adressent à nous dans la langue du pays dès qu'on passe devant eux

— *Salam ou aleikoum*, qu'on leur dit.

— *Aleikoum el salam ou rahmat allah ou barakatou*, répondent-ils en cascade tandis qu'on les dépasse, et que les salutations du dernier d'entre eux nous suivent encore avant que ne reprennent leurs murmures.

Cela donne envie de recommencer, rien que pour les entendre nous saluer. Que signifient ces mots que je me plais à réciter ?

Le soir, assis à mon pupitre, je cherche le mot «abyssinien» dans le *Larousse* de mon père.

*

Les riches de ma rue ont des noms comme Rodosli, Mizrahi, Menascé. Ma mère me dit qu'ils prient au même temple que nous. Je comprends qu'ils sont juifs. Mais alors pourquoi ne sommes-nous pas aussi riches qu'eux ? Ma mère rit au lieu de répondre.

— Comment tu sais qu'ils sont riches ? me demande-t-elle.

— Ils ont des chauffeurs, leurs résidences ont d'immenses pelouses taillées comme celles des palais de mon livre d'histoire... comment je le sais !

Menascé, dit-on, est un baron, mais Mizrahi, lui, est le roi du thé. Certains de nos voisins ont même été anoblis en Europe récemment, ils sont devenus des comtes. Des comtes et des barons juifs ! Imaginez. C'est ce qui explique leurs grosses Rolls-Royce jaunes, garées toujours devant. Pas de Cadillac, cela fait vulgaire, ce ne sont pas des nouveaux riches, eux, ils appartiennent à l'aristocratie. Leurs chauffeurs s'ennuient à mort à chasser les mouches devant leurs yeux en attendant que leurs maîtres daignent descendre faire un tour en limousine. En uniforme brun avec une casquette, malgré la chaleur. Je m'étonne à peine de pouvoir déjà distinguer une Rolls d'une Cadillac. Quel est le film qui m'a appris cela ? Les chauffeurs se plaignent à mon père. Ils lui montrent du doigt la fenêtre de notre appartement. Je les agace à longueur de journée, semble-t-il, en les éblouissant avec les reflets d'un miroir de poche. Je suis un *afrit*. Nonna avait raison. D'ailleurs, les mouches, lorsqu'elles m'embêtent, je leur arrache les ailes, en les immobilisant avec ma règle sur la vitre de la fenêtre.

*

Les jours de congé, je tiens la main de mon père et je l'accompagne à son bureau. Les passants me frôlent comme s'ils ne me voyaient pas, parfois même ils me bousculent. Au retour, lorsque je raconte cela à ma sœur, elle me dit :

— C’est parce que tu es encore petit, les grands ne font pas grand cas de toi.

Je porte ce jour-là ma plus belle cravate — celle qui est rouge avec des rayures noires —, une chemise blanche et des shorts gris, mais, heureusement, pas ma casquette. Je sais que, tout à l’heure, je vais me sentir fier de m’asseoir à l’une des grandes tables qui sert de bureau à mon père et sur laquelle est posé son lourd téléphone noir. Mais avant d’arriver, mon père passe voir ses clients et ceux-ci l’accueillent en l’appelant «Sa Majesté, le roi de la cellophane».

— Haïm, le roi, on te sert un *mazbout* ?

«*Mazbout*» veut dire «juste», «bien fait». Il s’agit du café. On s’assoit. Commence le rituel. Café noir dans tasse minuscule sur plateau doré, servi de préférence sur longue table à trépied, et chaud à vous brûler la langue. Surgit la petite cuillère qui tourne ce liquide brun, une fois qu’on a ajouté du sucre. On approche la tasse du bout des lèvres, s’ensuit une longue succion sonore suivie d’un long «*Allaaah !* » étiré. Cela signifie : «Sur la vie de ma mère, je n’ai jamais bu un café aussi bon. » L’hôte est satisfait. Suivent les remerciements d’usage. On part.

On passe ensuite chez le fleuriste Manoukian, le restaurateur Pastroudis, le tailleur Matabdine, le chapelier Abikzer, le cartonnier Zaki. Papa discute pendant que, moi, j’attends.

— Un Coca-Cola pour le *bacha* ou est-ce une limonade ?

Je suis un pacha, un prince, le fils du roi de la cellophane.

La cellophane, c’est du papier d’emballage plastifié que mon père importe de France. Nous en avons plein la cuisine, à la maison. Mais ça impressionne les étrangers.

Parfois, en chemin, mon père est contrarié. Il lâche ma main et entre vite dans une boutique voir le gérant. Je le suis discrètement, peut-être s’est-il subitement rappelé que le propriétaire de ce magasin lui doit de l’argent.

— «Fermer le samedi» ! Vous vous rendez compte comment vous avez écrit «Fermer», sur votre affiche ! s'exclame-t-il, offusqué. Cela s'écrit avec un «e» accent aigu.

— Mille excuses, votre majesté ! lui dit un monsieur sorti en toute hâte de son bureau. Nous allons la corriger dès lundi, parole d'honneur !

Cela vaut bien un autre café.

On est un ancien élève de l'Alliance israélite ou on ne l'est pas.

*

Sur le chemin du retour, nous devons passer chez Guirgiss, un autre client de mon père. Dans sa boutique encombrée de cartons et de morceaux de cuir, sentant la colle et l'acide tannique, je m'assieds sur une chaise au siège pivotant, qui me permet de tourner dans tous les sens, mon seul divertissement en attendant que mon père finisse ses palabres. Son client m'offre des loukoums et un verre d'eau, puis ouvre une boîte de souliers et sort un rouleau de billets de banque attachés avec un ruban. Il les compte en se mouillant le doigt de salive et les remet à mon père qui les pose verticalement sur la table, les tapote de sa main pour bien les aligner et les attache avec un élastique. Je me dis qu'enfin c'est terminé, les billets sont insérés dans une enveloppe que mon père glisse dans la poche intérieure de son veston. Mais il reste encore un dernier café. Je voudrais sortir de mon corps, tirer mon père par le pan de son veston et lui hurler : «Ça suffit, je meurs d'ennui, j'en ai marre d'être un minus, de perdre mon temps à observer les grands vivre ! » Mais non, j'attends sagement qu'il me tende cette main qui a touché tous ces billets imprégnés de salive, et que, dans le creux de sa paume qui se referme, je sente la chaleur de sa grande patte d'ours.

Nous prenons finalement le tramway sur la place Mohamed-Ali, où trône ce conquérant au regard plein d'effroi figé sur sa monture, et j'ai un plaisir fou

durant le parcours à actionner du pied la sonnette, à l'arrière du véhicule. Les jeunes hommes en pyjama rayé s'agglutinent sur les côtés du tram qui longe le parc où est installé, comme d'habitude, le photographe Héraclès, penché sur son appareil à trépied, la tête enfouie dans une étoffe noire, en train de fixer un jeune couple. Je suis si heureux de voir les rues défiler devant moi. Avec mes cheveux crépus, je dois ressembler aux enfants de cette ville dans laquelle je suis né, puisque le contrôleur m'adresse directement la parole dans la langue du pays.

— As-tu acheté ton billet ? me demande-t-il, un peu abruptement.

Mais mon père arrive vite à la rescousse, offusqué.

— Mille excuses *ya ostaz*, lui dit l'homme à la casquette.

— Tu te rends compte, dit mon père en rigolant, il t'a pris pour l'un d'eux !

Et il ajoute, en arabe :

— *Walahi*, elle était bonne, celle-là !

II

Mandarah, été 1952

Je suis allongé sur un lit dans une petite maison face à la mer, située à quelques kilomètres d'un palais. Derrière l'habitation, c'est du sable à perte de vue. Le bois de cette demeure a une odeur rance d'humidité, mes lèvres ont un goût de sel, ma peau est imprégnée d'iode. La journée s'est arrêtée à cause de l'heure monotone de la sieste. Je ne parviens jamais à dormir l'après-midi, même si on m'a mis au lit et fermé les persiennes. J'entends encore les cris de ma mère qui, tout à l'heure, m'empêchaient de nager trop loin. Je la vois mordant sa main. Car il y a des moments où j'aime la mer. J'aime exercer mon voyeurisme dans ses bas-fonds, j'aime voir les petits poissons se faufiler, telles des anguilles, entre les cuisses des filles qui rient pour un rien en s'éclaboussant d'eau.

Mais le monde maintenant s'est immobilisé. Je voudrais que le temps s'accélère, je ne supporte pas le bruit incessant des vagues, je veux fuir les ronflements de mon père, qui s'est assoupi sur sa chaise longue, dans la véranda, derrière la cloison de ma chambre. Et je me tourne souvent dans les draps bleus de ma mère. Je suis attiré par les pages glacées d'un livre que ma sœur a laissé ouvert sur le lit à côté du mien. Dans la pénombre, je promène longtemps mes yeux sur la *Maja nue*, et j'éprouve du plaisir, pendant quelques instants, à goûter des yeux cette peau de pêche sur fond mauve, dans le silence de l'après-midi. Mais j'entends aussi le grincement de la persienne et la toile de l'auvent de la véranda qui claque. Je veux quitter ce monde de l'ennui.

Dans le sable des dunes, je m'approche des immenses tentes noires des Bédouins. Au moins ici on ne dort jamais. Ces êtres ont le teint noir comme

du goudron, une odeur d’encre. Ils boivent du thé à longueur de journée, entourés de femmes, enveloppées de cafetans, et de leurs chèvres.

Les hommes sont assis sur un tapis de paille, accroupis en cercle ; ils secouent des cailloux des deux mains, puis les jettent par terre, comme s’ils lançaient une paire de dés. Je ne sais trop à quoi ils jouent, entre ciel et terre, mais ils me souhaitent la bienvenue, dès qu’ils me voient :

— *Ahlan wasahlan, ya Moussa,* déclarent-ils.

Ils sourient de leurs dents en or et m’offrent du jus de canne à sucre sous leur tente rudimentaire, comme ils le feraient à un grand. Les enfants, pieds nus, s’approchent de moi. J’ai le sentiment étrange que je suis différent d’eux et en même temps que je leur ressemble. Ici, je m’appelle Moussa. C’est comme ça qu’ils ont traduit mon nom lorsqu’ils ont appris que je m’appelais Maurice, car ce n’est pas la première fois que je leur rends visite. Je porte une camisole rayée, des shorts blancs et des sandales achetés chez Cicurel, le grand magasin de la rue Saad-Zaghloul.

Je sais qu’au milieu de ce lieu désertique, une forme noire et longue comme un serpent surgira à tout moment, faisant gronder la terre à mesure qu’elle s’approchera. Je sortirai alors de la tente avec tous les garçons pour lancer des pierres à cet intrus qui traverse la terre sablonneuse en rugissant et en crachant de la fumée dans le ciel bleu. Et je serai fier d’avoir participé à l’assaut.

Après le tumulte, je dis à Abdelkader, le père ou le grand-père de cette tribu de Bédouins, que je suis un de ses fils et j’ajoute :

— ... et donc le frère d’Ahmad, ton fils, qui a le même âge que moi.

— *Tabghan,* bien sûr, *ebn el balad,* tu es fils du pays. N’es-tu pas de la même couleur de peau que nous ? me répond-il en montrant du doigt son propre visage.

La même couleur de peau. Je pense à ces quelques mots en touchant mon visage où je sens des grains de sable et je regarde mes sandales. Pourquoi ne suis-je pas pieds nus, comme eux ?

— *Tabghan*, il n'y a pas de doute, répète-t-il en égrenant son chapelet d'ambre, comme s'il confirmait une vérité connue de tous, évidente.

Je comprends ces gens même si leur langue n'est pas la mienne. Je partage aussi quelques secrets avec eux. La nuit, j'ai appris à plonger ma main dans le sable et à sentir la chaleur du jour qui s'y est enfouie.

Je dis à Abdelkader que je voudrais épouser Azziza, une de ses filles. Il sourit :

— *Ahlanwasahlan*. Tu es le bienvenu. Tu viendras vivre avec nous.

Azziza court pieds nus derrière ses petits frères, un anneau argenté autour de la cheville, et leur troupeau de chèvres, grelots tintant, se disperse. Notre bonne aussi s'appelle Azziza.

Je suis convaincu que le monde a commencé ici, dans les dunes, sous une tente. C'est en sirotant du thé qu'on verse de très haut, dans un petit verre, à partir d'une théière argentée, qu'Abraham a dû décider du coup de l'Alliance, très certainement en claquant de la langue, comme il se doit, pour bien manifester sa satisfaction.

Je me sens maître des lieux, presque. Cette famille de Bédouins me fait confiance. Je me sens parfaitement à l'aise de prendre Azziza par la main et de l'emmener au loin, pour la dévêtir. Je ne sais pourquoi je fais cela. J'ai une folle envie de lui ôter sa robe. Pourquoi Azziza se laisse-t-elle faire ? Elle est debout devant moi, je sens cette odeur d'encre de son peuple, mêlée à une senteur de jute et de chèvres, j'ôte sa robe et je hume l'odeur de la sueur sous ses aisselles. Je touche à sa peau foncée, je palpe en les séparant ses deux fesses rondes et noires, je tourne son corps et j'effleure sa vulve de mes doigts. Je la rhabille et nous repartons en courant.

*

Un bruit sourd de moteurs bourdonne sans arrêt à l'extérieur de la petite maison. Il est très tôt, les persiennes sont encore fermées, mais elles laissent percer la fraîcheur de l'air matinal et quelques fins rayons de lumière. Mon père chantonne un air italien dans la cuisine en préparant le café turc, noir et sucré, comme l'aime ma mère. J'ai été réveillé par un cliquetis métallique persistant qui provient de la corniche. Je cherche mes sandales.

Des chars d'assaut sont stationnés dans la rue qui longe la mer, leurs canons pointent en direction du palais. Des hommes en uniforme noir sourient du haut de leurs engins immobiles et me font le signe V de la victoire tandis que je m'approche de leurs véhicules blindés. L'un d'eux me montre l'horizon où un bateau blanc attend. Il n'y a personne sur la plage, ni dans la rue qui longe la corniche. Je sens l'odeur de l'essence, la chaleur du métal.

Le lendemain, nous visitons des lieux dont l'entrée jusqu'à hier était si bien gardée. Nous découvrons des rues bordées de palmiers. C'était ici, dans ce pavillon, que le roi jouait aux cartes. Personne ne pouvait le battre au poker. C'était un étranger. Un Turco-Albanais. La peau claire.

III

Alexandrie, 1956

À l’école, des hommes munis d’étranges appareils viennent effacer des pages entières de mes livres d’histoire. On y colle de nouvelles photos. D’autres officiers ont remplacé ceux qui ont renversé le roi. On raconte que la France et l’Angleterre vont attaquer le pays. Une affaire de canal. Même Israël est prête. C’est d’ailleurs elle qui ouvre les hostilités. Pourtant, au temple, au Nouvel An, on récite une prière pour le nouveau chef de l’État. (On vient à peine de biffer le nom du roi du livre de prières.)

Israël et l’Égypte sont en guerre. Juifs et Arabes. Nonna pourtant me racontait que nous étions des cousins germains. Depuis Agar. Elliott, qui suit des cours avec moi au temple pour la bar-mitsvah, m’apprend que ses parents ont obtenu leur passeport et qu’ils s’apprêtent à partir pour l’Angleterre. Il a une mèche qui lui tombe toujours sur le front, des chaussettes grises qu’il remonte jusqu’aux genoux tout en me parlant. Je ne savais pas qu’il était britannique. Avec un prénom comme le sien, j’aurais dû m’en douter. Il me dit :

— Et toi, ton père, est-ce qu’il a obtenu le sien ? Il paraît que ceux qui n’en ont pas ne pourront pas partir. Quel passeport ont-ils, tes parents ?

Au début, je ne comprends pas à quoi il fait allusion. Pourquoi aurions-nous besoin d’un passeport ? Puis je saisis vite pourquoi ma mère commence à s’inquiéter. Délaissant la tasse de café dans laquelle elle lit l’avenir à tout le monde, elle s’enferme dans la chambre à coucher où, assise de biais sur son lit, elle mélange continuellement un paquet de cartes. Quelque chose la contrarie. Elle sort toujours la même carte.

*

Notre salle à manger est remplie de monde, je trouve cela bizarre, mes parents reçoivent peu en temps normal. Dans les conversations, il est toujours question de monsieur Chalabi du consulat de France. J'apprends que nous aurons bientôt un passeport français, grâce au grand-père paternel qui était tunisien. Je savais que nous avions un lien avec la France, sinon pourquoi parlerions-nous français ? Mais en même temps, je sens qu'il manque des pièces à ce puzzle. Au retour de l'école, je harcèle ma mère de questions. Pourquoi n'avons-nous pas de passeport égyptien ?

— Comment veux-tu qu'on prouve aux autorités que nos ancêtres sont établis ici depuis 1849 ? me répond-elle. Mil huit cent quarante-neuf, tu te rends compte ?... C'est ce qu'exige la loi.

J'apprends que ma mère est née sur l'île de Chio et qu'elle a immigré en Turquie avant de s'établir à Alexandrie.

Je pense aux Bédouins et à cette histoire de couleur de peau. Si ma peau ressemble à la leur, comment puis-je être un étranger ?

*

Les invités rient autour de la table de la salle à manger. Un rire gêné.

— Comment veux-tu que la pauvre Fotini raconte tout ça au ministère ? demande quelqu'un. Elle ne parle même pas l'arabe.

Une voisine grecque a été conduite au ministère de l'Intérieur pour vérification d'identité.

— Elle est née à Alexandrie et elle ne parle pas arabe ? s'interroge quelqu'un. Comment faisait-elle lorsqu'elle allait au marché ?

— Mais voyons, Freddy, réplique madame Padovani, son épicier et même son boucher étaient grecs. Et depuis quand avions-nous besoin de parler arabe ? demande-t-elle. Vous perdez la raison, ou quoi ? Quelle langue parle Guirgiss avec nous ? À quelle école, lui et ses parents, sont-ils allés ?

— Non seulement ça, mais en plus Fotini n'a jamais eu de papiers d'identité de toute sa vie. Sa famille avait fui Smyrne, lors des massacres.

Ma mère raconte cela devant tout un auditoire, comme d'habitude. L'argenterie est sur la table. *Kourabié, konafa*, mille feuilles, le bon thé des Indes, grâce à monsieur Mizrahi. La table est couverte de la nappe de dentelle bordeaux. Quelqu'un casse des noix.

— *Eleniki polis*. C'est une ville hellénique. Les juifs et les Grecs ont habité cette terre bien avant les Arabes. Alexandrie a été une ville grecque pendant sept siècles et d'où vient le nom de l'Égypte, hein ? L'Égypte fait partie de l'Europe. Elle a même été une province de France. C'est grâce à nous si elle est devenue ce qu'elle est. Qui alors doit montrer ses papiers, nous ou eux ? N'est-ce pas, Haïm ? Pourquoi tu ne dis rien ?

Mon père ne répond pas. Il est silencieux comme une carpe depuis le début des «événements». C'est comme ça qu'on appelle la nouvelle situation dans laquelle on se trouve. Je me rends compte tout à coup que nous parlons plusieurs langues. Monsieur Pandelis, qui est grec, s'est adressé à mon père en français. Mais cette conversation aurait pu tout aussi bien se dérouler en italien, cette quatrième langue de ma ville, que parlent aussi couramment mes parents.

À l'école, les classes se vident, les parents de mes amis viennent les chercher en plein milieu d'un cours. C'est d'abord le tour de Matabdine, le fils du grand couturier d'Alexandrie, puis celui de Zamit, qui parle à sa mère dans une langue qui ressemble tant à l'arabe. Je me rends compte soudain que l'avant-centre de mon équipe de foot, si bon dribbleur parce que si petit, est indien, et Zamit, si bon goal et si maigre, maltais. Ils partiront pour ces pays de couleur jaune ou rouge de mon atlas.

*

Quelqu'un frappe très fort à la porte vitrée de notre appartement, la vitre risque de se briser. Une dame qui parle français comme dans les films nous annonce une mauvaise nouvelle. Elle a été envoyée par le consulat suisse. Je suis debout sur le tapis persan dans le petit salon, face à la porte, et je voudrais disparaître. Je découvre soudain que ma mère ne parle pas comme cette dame et je lui en veux de s'exprimer avec cet accent mi-grec, mi-italien, qui transforme les «u» en «ou», les «j» en «z». Pourquoi ne parle-t-elle pas français correctement ? En plus, elle a éclaté en sanglots et elle se donne des coups sur la tête. Elle crie : «*Akh ! Akh !* » et elle implore son Dieu. «*O Thémou !* » Elle dit : «Haïm ! Ma vie ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, ces chiens !». Elle hurle et dans ses cris se mêlent toutes les langues du monde. J'entends les voisins qui dévalent les escaliers. J'ai terriblement honte de ma mère.

Mon père a été arrêté et conduit en prison avec d'autres *ressortissants français*, ce matin même. Ma sœur, qui l'accompagnait, est aussi en état d'arrestation. C'est la première fois que j'entends ce mot, «ressortissant». Si nous sommes français, pourquoi ma mère ne parle-t-elle pas comme les Françaises ? Au moins, elle ne s'est pas mordu la main devant la dame. Comment celle-ci aurait-elle pu croire que nous étions français ?

— Le consulat suisse et d'autres organismes internationaux suivent la situation de près, a-t-elle dit avant de partir.

Et je me sens étrangement fier de mon père.

Je cherche le mot «ressortissant» dans son *Larousse*.

*

Ils ont d'abord libéré ma sœur.

Nous sommes assis dans le petit salon autour d'une petite table. Ma mère a découpé du papier bleu, comme si elle allait couvrir mes livres d'école. C'est

ce qu'elle fait chaque début d'année scolaire, attablée dans la salle à manger, les ciseaux dans une main, mon cartable de cuir et les crayons à mine fraîchement aiguisés posés devant elle. Mais, cette fois-ci, le papier bleu sert à couvrir les vitres de nos fenêtres et à nous protéger des avions qui survolent la ville. Ma tête bourdonne du son de la sirène qui nous a fait éteindre toutes les lumières, tandis que j'entends les rafales de la D.C.A. Pourquoi sommes-nous attaqués ? Notre maison est éclairée par une petite chandelle, dans la rue il fait noir. Aucune lueur ne doit percer à l'extérieur. On parle à voix basse. Sur les murs, des ombres ondoyantes. J'essaye de comprendre. À quel camp appartenons-nous ? Si les puissances que nous admirons tant nous bombardent, quelle nation viendra nous sauver ? Et mon père qui dort en ce moment dans une cellule. Vont-ils l'accuser d'espionnage ?

Le Canada. L'ami de ma sœur, d'origine libanaise, évoque ce pays lointain, qui a une forme rectangulaire rose dans mon atlas. Il fait un parallèle avec le Liban et ses montagnes enneigées où on fait du ski, paraît-il, même en été. Je pense aussitôt à ce film que j'ai vu avant que ne commencent les hostilités. Stewart Granger, complètement engourdi, emmitouflé dans des couvertures de fourrure, traverse des plaines blanches sur un traîneau conduit par Robert Taylor. J'aime ces deux acteurs, qui jouent souvent dans le même film, mais je ne comprends pas pourquoi ils sont toujours des ennemis jurés.

— Le Canada offre ses bons offices pour séparer les belligérants, dit une voix dans l'obscurité.

— Il paraît qu'ils n'ont jamais connu de guerres dans ce pays, ajoute une autre avec admiration.

— C'est sans doute parce que c'est si loin, répond ma mère. Mais ils parlent deux langues, l'anglais et le français.

— Seulement deux ? demande madame Padovani. Comment parviennent-ils à se comprendre ?

Ma mère était en train de lui lire l'avenir dans la tasse de café lorsque la sirène a interrompu leurs conciliabules.

— Mais c'est un pays très froid, déclare ma sœur, qui semble vouloir tempérer les élans admiratifs manifestés envers ce pays.

— Cela déforme même la prononciation, dit son ami, qui espère pouvoir s'y établir un jour. Ils ne peuvent pas dire «sport», ils disent «spaôrt», ajoute-t-il. Et tout le monde rit.

— Espèces de sionistes ! Vous riez alors que nous sommes en guerre ? crie quelqu'un dans la rue noire.

— Nous sommes sionistes. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

— Ce sont les juifs qui ont fondé Israël, me répond ma sœur.

— Comment avons-nous pu faire ça ? je lui demande.

— On l'a fait pendant que tu dormais, qu'elle me dit.

Rires étouffés. La flamme de la bougie vacille.

*

Combien de temps cela a-t-il duré ? Mon père libéré, nous nous préparons à partir, car nous avons reçu l'ordre de quitter le pays dans les sept jours. Combien de temps nous reste-t-il ? Nous traversons la ville pour des emplettes de dernière minute. J'observe certains bâtiments du centre-ville dont les façades semblent avoir été coupées au couteau. On voit l'intérieur des chambres, elles sont meublées de lits et de commodes, leurs murs bleus ou jaunes. Qu'est-il arrivé aux occupants ? L'aviation britannique, en voulant bombarder le bureau de poste, a raté sa cible. En revanche, elle a atteint les immeubles avoisinants dont l'église presbytérienne, l'église de mon école...

Sur la grande place, en face de la Bourse, des hommes montent à tour de rôle sur le toit des autos et s'adressent à la foule, leurs voix aiguës amplifiées par des haut-parleurs. Je ne reconnais pas la langue que parlent les domestiques. Le mot *Israïl* résonne et se répercute dans d'autres haut-parleurs installés sur la place. Et prononcé de cette façon, le nom de ce pays, où vit Nonna, me pénètre comme une lame d'acier, vive et tranchante. Dans ce quartier des affaires de ma ville où j'ai souvent accompagné mon père à son bureau, j'ai peur. On accuse les étrangers, la France, Israël. Je sais qu'il s'agit de nous. J'ignore quelle faute nous avons commise. Je ne comprends toujours pas pourquoi mon père a été arrêté, quelle était la raison de sa punition. Je l'accompagne à son bureau. La porte est scellée à la cire rouge. Il lui est interdit de l'ouvrir, il ne peut pas prendre possession de ses biens. Ils ne lui appartiennent plus.

Nous sommes chassés de chez nous. Et j'ai honte. Dorénavant, nous accomplissons toutes nos activités en vitesse, plus le temps de bavarder avec qui que ce soit, le temps presse.

Nous devons rendre des comptes à un officier qui nous interroge sur nos démarches, exige de connaître la compagnie maritime à laquelle nous avons acheté nos billets. Il nous faut obtenir des autorisations spéciales pour emporter nos effets personnels, nos documents, mes cahiers. Ils ne vont quand même pas m'empêcher de prendre mes livres scolaires ! Il n'est pas question que je les abandonne, même si, en été, je les évite. Ils me rappellent trop mon pupitre d'école, la rentrée que je hais.

Au ministère, on leur appose enfin des tampons, pour qu'ils puissent traverser la douane. Je possède aussi un petit coffre dont j'aime toucher l'intérieur recouvert de velours rouge. Mon père, collectionneur à ses heures, me fait cadeau de pièces de monnaie rares datant de l'époque ottomane que je range

consciencieusement au fond de cette boîte qui se ferme avec une petite clé en or.

*

Nous sommes finalement tous assis dans un taxi. Ma sœur et moi sur les strapontins, mes parents sur les sièges en cuir. Il file en direction du port et j'entends ma mère qui dit :

— Nous pouvons au moins quitter sains et saufs ce sale pays !

Je ne sais trop en quelle langue elle dit cela, mais sûrement pas en arabe. J'ai les yeux voilés de larmes en regardant ma ville à travers la fenêtre, mais je ne voudrais pas qu'on me voie pleurer. Je me console en pensant que le temps enfin s'accélère, que je ne m'ennuierai plus. Un bateau déjà bondé nous attend au bout d'un quai. On traverse la rue Fouad.

— Elle a changé de nom, dit mon père. Elle s'appelle *Al Horiya*, «la liberté». Si l'Égypte est libre, pourquoi, nous, devons-nous partir ?

L'air marin entre par flots à l'intérieur du taxi et se mêle à l'odeur d'essence. J'ai un goût amer aux lèvres. Sur la corniche, on fait frire des sardines. La vie continue à Alexandrie. Je pense à cette dame suisse, c'est grâce à elle que mon père a été libéré. Il tambourine des doigts sur le bord de la fenêtre et regarde en direction de la mer, l'air absent. Ma mère a la tête penchée, elle fait des petits plis avec son mouchoir.

— Demain, c'est Noël, dit-elle, on avait des projets pour le réveillon. Ah, mon Dieu ! Le chat ! Est-ce que les voisins s'occuperont bien de lui ?

Ma sœur pleure à chaudes larmes, car la mère de sa meilleure amie est morte hier et elle n'a pas eu le temps de lui présenter ses condoléances. Moi, je ne pense à rien, heureux de ne plus aller à l'école et surtout de ne plus être tenu d'apprendre l'arabe, cette langue qui, curieusement, fera toujours partie de moi.

*

À la douane, le préposé rigole.

— Qu’est-ce que tu caches là ? demande-t-il en me tutoyant.

Il arrache le fond de velours rouge de ma boîte et me la tend.

On pèse nos valises. Faut pas que l’aiguille dépasse le chiffre 100. Sinon on fouille dans vos effets personnels pour en extirper une pile de vêtements.

Bonaparte en Égypte est un gros bouquin, mais j’ai quand même réussi à l’emporter. Je trouverai le moyen de le lire un jour. Mon père tient, lui, à son gros dictionnaire en trois volumes : français-arabe.

— Vous allez travailler comme interprète en France ? ironise le douanier.

Je regarde les pages de nos passeports bleus avant que mon père ne les range soigneusement dans un étui. Elles sont couvertes de lettres arabes à l’encre verte. Qu’est-ce qu’on a bien pu écrire sur nous ?

IV

Montréal, juin 1990

J’ignore à quel moment j’ai décidé d’écrire ce récit sur notre vie en Égypte. Je me demande parfois s’il s’agit bien de moi lorsque je repense à mon enfance. Mon père m’avait d’abord confié la tâche d’écrire un journal sur ce que nous étions en train de vivre durant ces fameux «événements». Je devenais d’office le chroniqueur de la famille, comme si l’écriture pouvait servir de témoignage et que, grâce à elle, j’allais révéler une vérité ignorée par le monde entier. Puis, arrivé le jour du départ, ayant remarqué que je prenais des notes régulièrement, il changea d’avis.

— Déchire ce journal. À la douane, on risque d’être pris pour des espions, m’ordonna-t-il avec le ton autoritaire et sans appel qui lui était propre.

Mon père, je le constatai à regret, avait peur.

*

Nous nous étions établis à Montréal après un séjour de quelques années en France. Plus de trente années s’étaient écoulées depuis ces fameux événements. Je venais d’avoir quarante-cinq ans et lui, quatre-vingt-dix. En vieillissant, je sentais l’écart — ce demi-siècle — qui nous séparait, mais la mort récente de ma mère m’avait poussé à me rapprocher de lui pour l’aider à surmonter sa solitude. Il faut avouer aussi que j’assistais aux conférences de Guy Corneau où je découvrais d’autres quadragénaires à la recherche de leur père...

J’appréhendais toujours lors de mes visites les silences monotones qui espaçaient les quelques bribes de conversation que nous avions et pendant lesquelles j’entendais le tic-tac incessant de la vieille horloge qu’il avait

rapportée d'Égypte. Je ne comprenais pas comment il pouvait tenir à cette vieille bricole.

Il affichait une autonomie que je ne lui connaissais pas du vivant de ma mère. Subitement, sans même m'en parler, il s'était porté acquéreur d'une maison de deux étages dans la ville de Saint-Laurent. Lui qui louait le même appartement depuis trente ans ! Il faisait même entreprendre des travaux de rénovation, comme s'il entendait s'y installer pour l'éternité, tel Pharaon dans sa pyramide. C'est dans cette petite habitation unifamiliale, située en face d'un centre commercial, que je lui rendais visite régulièrement.

Je le surpris un jour en train de faire le ménage dans ses affaires. Parmi des documents qui m'appartenaient, il avait trouvé les vieux cahiers dans lesquels je racontais, malgré son interdiction, les péripéties de notre départ d'Égypte. Il me les montra, non sans oublier de me rappeler le risque couru.

— Tiens, me dit-il, sur le ton que je lui connaissais, voici ton fameux journal ! On aurait pu finir en prison. Fais-le lire à ton fils maintenant !

J'allais tendre la main pour saisir ces cahiers d'écolier, mais des sentiments contradictoires m'envahirent. Voyant mon hésitation, il les glissa sans autre formalité dans un sac en plastique qu'il me destinait et dans lequel se trouvaient déjà d'autres livres anciens. Ayant vécu avec résignation les circonstances entourant notre départ, je sentis monter en moi une colère longtemps refoulée. À mes yeux, mes parents étaient en grande partie responsables de ce que nous avions subi durant la guerre de Suez. Aurions-nous jamais quitté Alexandrie si nous n'avions pas détenu un passeport français ?

Je me rendais compte aussi que, malgré les années passées, je n'avais jamais véritablement questionné mon père sur notre vie dans ce pays. Les circonstances maintenant s'y prêtaient assez bien.

Je l’interrogeai sur Nonna et sur nos rapports avec le peuple égyptien.

— Ta grand-mère craignait les Arabes, m’avoua-t-il. Une fois, elle était revenue essoufflée des dunes au loin. On l’avait reconnue à cause de sa peau claire. On lui disait : «Toi, tu es juive ! » Et elle prit peur. Si jamais tu écris sur ce qui nous est arrivé, n’invente pas des histoires, dis la vérité.

Je fus étonné par cette révélation et je tins à avoir des précisions.

Pourquoi aurait-elle eu peur ? Il n’y avait jamais eu ni pogroms ni camps de concentration. Et pour ma part, je n’ai jamais ressenti de la haine. Si ce n’était de ce foutu passeport...

— Toi, tu allais à l’école anglaise, me rappela-t-il, et, à part les domestiques, il n’y avait pas de familles arabes dans notre quartier, donc comment aurais-tu pu ressentir quoi que ce soit ?

C’était bien ce que je pensais.

— Nous vivions protégés des indigènes, comme en Afrique du Sud, quoi... c’est ça ? répliquai-je

— *Kan zaman*. Ça fait tellement longtemps.

C’était l’expression qu’il employait lorsqu’il voulait éviter toute discussion. Je lui confiai mon désir d’écrire un jour un livre sur cette histoire.

— Nous habitions une rue qui s’appelait Djabarti. Que désignait ce nom ? lui demandai-je. Une personnalité politique ? Une ville ?

— *Kan zaman*, répéta-t-il. Ça fait tellement longtemps. Pourquoi tu veux raconter cette histoire ? À quoi ça sert de ressasser toutes ces affaires ? Nous sommes maintenant canadiens.

Il voulait dire : «À quoi bon ? » Mon père avait un esprit tellement pratique.

— Quand ta grand-mère se regardait dans son miroir, tu vas rire, mais elle comptait ses rides. Elle pensait qu’elle allait mourir et qu’elle ne reverrait

jamais plus sa terre natale, ni ses filles, ni ses neveux, ni tous ceux qui avaient émigré en Israël.

Je passai à un autre sujet. Je lui demandai s'il ne trouvait pas que le départ d'Égypte l'avait rajeuni, tandis que, moi, c'était tout le contraire.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'étais qu'un enfant.

— Je le sais. Mais parfois je me demande si ce voyage ne m'a pas fait vieillir subitement. Vous me répétiez si souvent que les voyages formaient la jeunesse !

— Tu aimes beaucoup inventer. Tu n'es pas comme ta sœur qui a toujours les deux pieds sur terre. Et n'oublie pas de dire, si tu écris sur cette affaire, que ta sœur était en prison aussi lors des événements.

— Pourquoi ? C'est important ?

— Si tu écris, il faut être véridique, sinon cela ne sert à rien !

Il aimait beaucoup le mot «véridique». Mais sa version de la vérité était-elle la même que la mienne ?

Tandis que j'étais convaincu de la nécessité de l'indépendance du Québec, pour des raisons exactement opposées aux siennes, mon père, lui, voyait se répéter ici ce qui s'était passé là-bas. J'évitais par conséquent de parler de ce qui nous divisait, mais je ne pouvais m'empêcher de m'interroger. Qui étaient les vrais responsables de notre expulsion d'Égypte ? Le gouvernement égyptien ? Les puissances étrangères ? Ou mes parents qui vivaient dans ce pays sans véritablement lui appartenir ?

Je changeai encore une fois de sujet. J'avais toujours de la difficulté à affronter mon père directement.

— Mais dis-moi, cet exode, il avait déjà eu lieu, non ? lui demandai-je en faisant référence à la Sortie d'Égypte. Pourquoi être retourné dans ce pays alors ?

— De qui tu parles ?

— De nous, des juifs.

— Parce que l'Égypte nous a toujours attirés par sa richesse, le pays avait connu un boom économique, des immigrants arrivaient de partout.

— Mais il représente aussi le vice dans la Bible, le pays de la servitude.

— Sans doute, mais c'est à Alexandrie qu'on a traduit la Bible de l'hébreu au grec. C'était la langue des juifs, à l'époque, et c'est à partir de cette traduction que la Bible est devenue universelle...

Il était tellement fier de sa ville natale. J'aimais le taquiner.

— Mais il paraît que les rabbins ont décrété une journée de deuil lorsqu'elle fut traduite en grec...

— Les rabbins, ça c'est une autre affaire, je ne suis pas versé en histoire comme toi...

Il n'aimait pas que j'interrompe ses explications.

— Le monothéisme est donc devenu universel grâce à cette traduction...

J'essayai d'entretenir la conversation, craignant les silences. Et puis, il y avait cette horloge que j'aurais bien remisée dans un placard, si j'avais été suffisamment courageux.

— Les dix commandements, c'est venu d'où, tu penses ?

Et hop ! il fourra un autre livre dans le sac après l'avoir scruté attentivement à travers ses lunettes.

— Mais il y a plus de six cents commandements dans la religion juive, pas uniquement dix...

— Tu es bien renseigné, tu fréquentes les Lubavitch ?

Je revis un instant notre départ que je tentai d'évoquer. Mais il répéta, tout en poursuivant sa besogne :

— *Kan zaman*. Ça fait tellement longtemps... Tiens, me dit-il en me tendant une enveloppe décachetée qui se trouvait sur la table de la cuisine. Est-ce que tu veux louer un siège pour Kippour à la synagogue de Saint-Laurent ? J'ai parlé avec le rabbin, imagine-toi, il vient d'Égypte, il s'appelle Epstein.

Je plaisantai :

— Un rabbin ashkénaze officiant dans une synagogue sépharade !

— Quelle est la différence ? Sépharades ou ashkénazes, on est tous juifs, non ?

Il tenait à ce que je l'accompagne aux fêtes, même s'il n'était pas pratiquant et ne jeûnait plus à Kippour.

— La famille du rabbin est partie d'Égypte à peu près à la même période que nous, ajouta-t-il. Est-ce que tu le connais ?

V

S/S Aéolia, 23 décembre 1956

Partir. Comment partir ? Comment peut-on quitter l'Égypte ? se demandent tous ces réfugiés sur le pont du navire. Ils ont l'air de jouer une scène bien apprise et combien de fois jouée au cinéma. Une scène de la dernière guerre. Une dame aux yeux bleus, l'air très distingué, une coiffure rousse à la Lauren Bacall, peste contre son mari qui porte un béret noir.

— Si tu m'avais écoutée, on serait maintenant en Suisse, avec notre fortune. Mais tu ne faisais que me demander, incrédule : «Comment ?... Partir ? » et elle l'imitait, se moquant de lui : «Comment ?... Partir ? » Quand tu ne veux pas m'écouter, tu fais le sourd, ça m'apprendra... Tout le monde voyait que cela arriverait, et nous voilà maintenant sans le sou. Qu'est-ce que j'ai fait en t'épousant ? Si j'avais écouté ma mère...

*

Des images au ralenti : des passagers gravissent une passerelle en transportant de grosses valises ceinturées de corde, pleines à craquer. Elles sont remplies de vêtements, mais sans doute aussi de ces photos de plage prises à Agami ou à Marsa Matrouh, tous ces noms de lieux qui font partie de ma mémoire et que je n'ai pas connus.

El Alamein.

Combien de fois n'ai-je pas entendu que je ne serais pas né si les Britanniques n'avaient pas battu les armées de Rommel à cet endroit ? El Alamein. Est-ce uniquement pour moi que ce mot résonne comme Allemagne ? Il y a des coups de canon dans ce nom. Quelles angoisses vivaient-ils, ces juifs d'Égypte, pendant que j'étais recroquevillé dans le ventre de ma mère ? Comment ne

pas être reconnaissant aux soldats de Sa Majesté ? Pourtant, c'est à cause des Anglais que nous partons aujourd'hui.

On part pour de bon et, en plus, pour l'Europe où il fait bien froid. Sur les valises, écrits en blanc, au pinceau, tous ces noms des juifs d'Égypte, «ressortissants» français ou britanniques : Mizrahi, Ben Haïm, Abikzer, Cohen, Lévy, Abouteboul, Salama, Jabès, Hassoun.

À présent, ils ne sont que des réfugiés. Plus de roi du thé, ni du coton, plus de roi de la cellophane, roi de ci, roi de ça. Allez ! Espèces de bourgeois ! Partez ! Au fond, c'est bien ce que vous désiriez, non ? Partir pour l'Europe. C'est ce que j'ai envie de leur dire. Je revis ces scènes du bateau. Enfant et impuissant, je suis prisonnier de mon corps. Les images d'un film défilent sur moi, des formes humaines m'entourent, se posent sur mes habits et mon visage, et vont se fixer sur un écran derrière moi. Mon corps est là, debout, au milieu des valises qui s'entassent dans le salon du paquebot. Drôle de ballet morbide. J'entends les voix de ces êtres qui m'entourent, qui me frôlent, mais à qui je ne peux m'adresser ni leur dire ce que je pense. Pourquoi gravent-ils leurs visages dans ma mémoire ?

Les réfugiés sont parqués là, entre les valises, comme dans la salle d'attente d'une gare. Ils ont un air hébété. Le personnel du paquebot, assis derrière des tables, les appelle l'un après l'autre, et leur indique la cabine qu'ils ont réservée, comme s'ils partaient pour une croisière. Combien de fois les juifs ont-ils quitté l'Égypte pour y revenir aussitôt, dès que les conditions redevenaient favorables ?

Certains portent un manteau long, d'autres simplement un costume prince de Galles ; leurs femmes ont une veste en laine par-dessus leur robe couleur marron ou bleu foncé et des chaussures à talons plats, vêtues pour le voyage. J'en remarque quelques-unes en pantalon gris et large, un fichu sur la tête.

Elles sont rousses, les yeux verts, et comme leurs enfants leur ressemblent ! Ce sont les sœurs Farhi. J'aperçois Elliott, les taches de son au visage. Étrangers, ces gens-là ? Des *roumis* ? Des Européens ? Allons donc ! Ils passent de l'arabe au français, ont les expressions et les mimiques des gens d'Égypte. Par quelle magie ces familles juives, détentrices de passeports étrangers, établies au pays depuis une ou deux générations, parfois plus, ont-elles réussi à assimiler les langues et les cultures d'Europe, tout en s'imprégnant de la culture égyptienne ? Pourquoi leurs enfants ont-ils été coupés du pays qui leur a donné naissance ?

*

Destination : Marseille. Certains ont écrit «Marseille» avec un «s» à la fin sur leurs valises, sans doute à cause de l'influence anglaise. Tout le monde est tenu d'embarquer la veille du départ. Les autorités craignent-elles que tous ces gens fuient, qu'ils ne se plient pas à l'ordre d'expulsion ? Le bateau demeure accosté toute la nuit au port d'Alexandrie. J'entends au loin les bruits étouffés de ma ville et en même temps les cris des dockers qui s'affairent à donner des directives à l'opérateur d'une grue.

Qu'attendent-ils, entassés là parmi les valises ? S'agit-il de la suite d'un film dont la projection a été interrompue ? Combien de fois devront-ils attendre à partir de maintenant ? La vérification de leurs papiers. L'obtention d'une autorisation, d'un autre tampon. Et se placer dans une file d'attente. Cela avait déjà commencé au ministère de l'Intérieur, ensuite au consulat suisse, bondé, qui représentait les intérêts de la France et de la Grande-Bretagne, ces pays en guerre contre l'Égypte.

— Maurice Béhar ! crie quelqu'un au milieu de ce bazar.

Et, en arabe, il ajoute :

— Qu'est-ce que tu fais là, *habibi* ?

— Albert, toi aussi, *chéri* (sic), tu es expulsé ? lui demande en français son interlocuteur, avec cet accent indubitablement égyptien.

Dans la nuit, à peine installés, ils sont tous rassemblés encore une fois dans le salon du navire pour une ultime vérification d'identité, alors que, lors des fouilles aux douanes, on a déjà apposé un certain nombre de tampons sur les pages de leur passeport. Quelques-uns sont en pyjama, stupéfaits par ce qui leur arrive, et regardent à travers les grandes vitres du salon les lumières de leur ville, en attendant que le navire vogue vers l'inconnu.

Vont-ils jamais vraiment quitter l'Égypte ?

Mil huit cent quarante-neuf. Et si leurs ancêtres étaient arrivés en 1850 ? Une date. Un point limite. Une frontière. Et, en même temps, ce départ ne concrétise-t-il pas une rupture qui a déjà eu lieu avec l'arrivée des puissances étrangères ?

— *Ya hasra !* s'exclament les femmes. Que c'est dommage !

Elles se cherchent parmi toutes ces valises qui encombrent encore la grande salle à manger. Pourquoi persistent-elles à employer des mots arabes ?

— Régine ! crie l'une d'elles. Ta sœur veut de la *dokka*. Cherche-moi le sac.

Régine, Betty, Miriam. Tous ces noms de femmes juives d'Égypte.

Je les entends : *Ya hasra !* Que c'est dommage !

Aucune autre langue que l'arabe ne peut exprimer aussi bien l'amertume du regret.

On vient de les tirer du lit et d'interrompre abruptement leurs rêves, et elles ne sauront vraiment identifier le responsable de ce réveil brutal. Faut-il se réjouir ou pleurer de ce départ précipité et imprévu, tandis que d'autres parmi les leurs sont emprisonnés parce qu'on les accuse d'être des espions ?

*

Le lendemain, sur le pont, je rencontre des camarades de l'école. J'ignorais qu'ils étaient juifs. Ou peut-être avais-je un vague soupçon, mais la religion n'avait aucune espèce d'importance. Et puis, nous nous fréquentions très peu à l'école.

Nous ne comprenons pas tout à fait la mélancolie et le découragement de nos parents, excités que nous sommes par ce qui nous arrive. En compagnie de mes amis, je suis comme lavé de la honte que j'ai ressentie quelques jours auparavant, lorsque nous avons reçu l'ordre d'expulsion. J'éprouve encore une fois une certaine fierté sans que je sache pourquoi, lorsque l'un d'eux dit :

— Il paraît qu'ils ont arrêté ton père.

Mes camarades racontent qu'un pays nous accueillera où nous nous sentirons enfin chez nous.

— L'Égypte n'était pas notre patrie, déclare Elliott sur un ton catégorique. Ils avaient de la chance que nous habitions dans ce pays. Nous leur avions apporté la prospérité. Maintenant, tous les malheurs vont s'abattre sur eux, comme dans la Bible.

Certains parlent d'Israël, même si leurs parents n'ont pas l'intention d'aller s'y installer.

Nous éprouvons de l'hostilité envers les autorités pour le sort qu'elles nous font subir. Mais au cours de nos conversations, sans transition, nous nous mettons à parler des quartiers que nous habitions. L'un d'entre nous évoque le quartier de Camp César, où il vivait, comme si sa vie appartenait déjà au passé, alors que la ville est encore si proche. On rigole en entendant les noms de Rouchdy ou de Glymenopoulo, comme si la dénomination cosmopolite de ces noms et leur résonance familière les dotaient d'un caractère unique et singulier qui nous fait rire.

Qui d’autre peut comprendre ce que ces noms signifient ! À côté, sur la terre ferme, ils désignent de simples arrêts de tramway mais, pour nous, ils évoquent maintenant un environnement familier que nous sommes les seuls à reconnaître.

Quelqu’un parle de l’orgue de barbarie. Un jeune Arabe venait jouer sous sa fenêtre pour quelques sous, raconte-t-il. Moi, j’entends cette masse d’eau qui tombe d’un coup sec sur l’asphalte après le passage du corbillard, mais je n’ai aucune envie de partager ce souvenir. Comme s’il s’agissait d’une pratique secrète de ma rue que je ne veux pas divulguer.

Nous voulons renier l’Égypte, mais nous entendons encore les bruits de nos quartiers. L’excitation du voyage aidant, nous nous laissons lentement pénétrer par le sentiment que nous ne reverrons plus jamais ces endroits où nous avons grandi. Et nous devenons soudain intarissables. On évoque, on raconte, on s’exclame. Comme s’il s’agissait d’un film qui nous avait tous excités. Jusqu’à nous rappeler cet homme qui en jupe écossaise jouait de la cornemuse au bord de la mer, au coucher du soleil. Comment connaissons-nous ce personnage, si nous n’avons pas fréquenté la même plage ? Il n’est maintenant qu’un souvenir. Son accoutrement, sa musique plaintive, ses joues qui s’enflaient à mesure qu’il soufflait dans son instrument, tout cela nous paraît à présent si insolite, alors que, jusqu’à l’été dernier, il faisait partie du paysage de nos vacances.

Nous évoquons nos souvenirs comme de vieux messieurs, habillés en pantalon de golf et en cravate, comme Tintin, notre héros. D’ailleurs, c’est en français que nous nous parlons, même si certains de mes amis comptent s’installer en Angleterre. Nous avons en commun d’être nés dans ce pays sans lui avoir appartenu. Juifs d’Égypte, mais non juifs égyptiens. Nous clamons maintenant

haut et fort notre différence, nous sommes fiers d'avoir été étrangers à ce pays et nous sommes sûrs d'avoir des origines européennes.

Je m'imagine de lointains ancêtres français, même si mes parents n'en ont pas l'accent. Je ne fais pas grand cas du fait que Ben Haïm ne sonne pas tout à fait comme Guitry ou Darrieux et encore moins comme La Fontaine. Je me dis qu'à bien y penser, puisque Napoléon avait occupé l'Égypte, peut-être qu'un de ces illustres savants, venus avec le général déchiffrer les hiéroglyphes, avait épousé une de mes arrière-grands-mères avant de faire hébraïser son nom. Cela avait certainement eu lieu dans une de ces charrettes remplies de foin, dans lesquelles Gérard Philipe s'adonnait à ces ébats amoureux, en compagnie de ces Françaises en décolleté serré. Ben Haïm était peut-être, à l'origine, Bienaimé. Qui sait ?

Le navire quitte finalement le port dans l'après-midi. L'effervescence est maintenant palpable. Je prends congé de mes camarades qui vont rejoindre leurs parents en première classe. Je traverse des corridors encombrés de valises, je sens une odeur de cuivre et de tôle qui ne me quittera plus tout au long du voyage et je ne parviens pas à retrouver notre cabine, la 24 B. C'est en deuxième classe, m'apprend un valet de chambre en veston blanc, une pile de serviettes dans les mains.

Mes parents sont en train de déposer nos quelques effets personnels sur les lits étroits, avant de les ranger dans les petites armoires. Nous étions trop épuisés hier pour le faire. Ma mère trouve qu'on manque d'espace dans la cabine. Je dois dormir avec elle dans son lit. Je suis moins fasciné qu'hier par les hublots et la petite échelle qui mène aux lits supérieurs. Nous sommes cinq à occuper cette chambre où il manque d'air, où je me sens à l'étroit.

Une parfaite étrangère dort dans la même cabine que nous. Elle est arrivée tard dans la nuit et elle est allée déjeuner. Elle occupe un des lits supérieurs.

Ses valises sont par terre, ouvertes, je remarque ses effets personnels, des chaussures, des serviettes, même une certaine odeur de transpiration mêlée à une senteur de savon ou à du parfum que je ne reconnais pas.

Ma mère s'est installée sur le lit. Préférant sa propre couverture à celle fournie par la compagnie de navigation, elle a étalé par-dessus, en un demi-cercle, des cartes qu'elle interroge. Elle tient le sept de trèfle dans sa main droite et hésite avant de le déposer dans cet espace vide qui semble l'attendre entre deux cartes. Dans son autre main, entre l'index et le majeur, elle tient sa cigarette dont la cendre pend comme une chenille momifiée.

— *Ya Rab*, mon Dieu, qu'est-ce qui nous attend ? soupire-t-elle lorsqu'elle remarque que je l'observe.

*

Aujourd'hui, nous sommes en pleine mer, seuls dans l'univers. Je suis monté très tôt sur le pont et je me suis dirigé vers la proue du navire. Il a fallu me battre contre le vent qui me poussait en sens inverse, je n'ai jamais autant senti la force du vent. La mer est verte ! Mon visage est aspergé d'eau salée. Le bateau oscille entre le ciel et le creux des vagues, il frappe la mer dans sa chute à grands coups de métal.

La salle à manger est déserte, tout le monde garde le lit.

Je suis étonné de découvrir que les valets de chambre sont tous grecs. Cela contredit ce que j'ai appris à l'école. Dans les tragédies, la mer les terrorisait, ce qui correspondait tout à fait à la peur qu'éprouvait ma mère lorsque je me baignais. Ici, ils sont occupés à vider les lavabos des cabines et n'éprouvent aucun malaise alors que tout le monde souffre du mal de mer et demeure au lit.

Les toilettes aussi ont fini par se boucher, les passagers suivent les oscillations du bateau en se vidant l'estomac, qui au lavabo, qui aux toilettes. Certains

éprouvent le vertige, mais ils ont beau se pencher sur les lavabos déjà pleins, plus rien ne sort.

Heureusement, on fait escale au Pirée.

*

Sur le pont, un officier en costume blanc immaculé examine un document et refuse d'accorder à un jeune homme soudanais l'autorisation de débarquer. Celui-ci a arraché des pages de son passeport. Des gens rient sur le pont. Ce document ne sert pas à marquer des numéros de téléphone. On le gronde, gentiment. Le Soudanais rit aussi. Il s'exclame en italien :

— *Perché abiamo bisogno passaporto ? Non sappiamo che siamo*[*] *?*

Je pense à Nonna. Combien de pays avait-elle traversés sans passeport ?

Dans le salon, près du bar, la dame qui pestait contre son mari prend des initiatives. Elle ne paraît plus affectée par le départ précipité. Elle tente d'organiser une excursion pour visiter Athènes. On sort les manteaux et les écharpes, et on l'attend docilement au salon. Elle est devenue guide officiel du groupe, madame Paltiel. Ma mère interroge ses cartes.

— Ma, viens avec nous, que je lui crie dans ma langue maternelle.

— Laisse-moi *tranquouille*, qu'elle me dit en français, avec son accent unique. Va *rezoindre* ton père et ta sœur.

— Ta mère est italienne ? me demande Elliott.

Elle préfère demeurer dans la cabine, elle qui arpentait si souvent les rues d'Alexandrie à vouloir marier tous ces jeunes de bonnes familles.

À la sortie du port, on fait déjà une halte dans un café pour commander, dans la langue des Hellènes, six cafés *turcs*, des gazeuses et du Pepsi, comme si

[*] Pourquoi avons-nous besoin d'un passeport, ne savons-nous pas qui nous sommes ?

nous étions à Alexandrie, mais le garçon nous regarde de travers, même si les réfugiés, polyglottes de naissance, lui ont adressé la parole dans sa langue.

— Le café ici est *byzantin* ! lance ce dernier, offensé, en mettant bien l'accent sur le dernier mot.

Et on comprend instantanément pourquoi il est en colère.

— Les Turcs, ça fait plus de cent ans qu'on les a foutus à la porte, que le diable les emporte ! ajoute-t-il. De quelle civilisation arrivez-vous, voyageurs ? demande-t-il, stoïque.

On s'arrête net de parler.

— *Oualéna !* Quelle gaffe ! dit quelqu'un, surpris par cet incident diplomatique involontaire.

— *Maalesh*, ce n'est pas grave, nous rassure la dame qui est devenue notre guide.

Dans un bureau de change, on rencontre d'autres exilés d'Égypte, des Grecs d'Alexandrie ceux-là qui, parce qu'ils parlent plusieurs langues, sont devenus des *dragomans*, c'est-à-dire des interprètes dans les hôtels d'Athènes. Mais certains d'entre eux se plaignent qu'ici on ne les considère pas comme de vrais Grecs ; on décèle dans leur accent et certaines de leurs expressions des résonances étranges qui ne sont pas tout à fait helléniques. Ils ont l'air heureux de pouvoir se confier à des Alexandrins comme eux. Et pour éviter d'être compris des autres clients, ils ajoutent, en français, qu'on les interroge constamment sur leurs origines. D'où viennent-ils ? Sont-ils albanais ?

— C'est le comble, dit l'un d'eux, on a quitté l'Égypte et maintenant on nous prend pour des musulmans !

Lorsque nous quittons les lieux, ils nous souhaitent bon voyage.

— *Maasalama*[*] *!* crient-ils en chœur avec leur accent grec d'Alexandrie.

Dans l'autobus, en direction du port, on s'étonne de remarquer l'estime que les Hellènes portent à leurs agents de police. Parce que c'est Noël, les automobilistes les couvrent de cadeaux à chaque carrefour. Des boîtes de toutes les couleurs sont empilées autour des socles bleus sur lesquels ils règnent fièrement en vrais timoniers de l'ordre. Ils dirigent la circulation comme s'ils étaient des amiraux de la marine royale grecque, vêtus de blanc jusqu'au bout des doigts. À Alexandrie, on était habitués à les soudoyer.

— C'est une forme de bakchich plus ouverte, plus formelle, explique madame Paltiel, alors que nous sommes ébahis que les gendarmes puissent mériter tant d'estime.

Mon père chante en arabe, assis derrière le chauffeur, et le groupe de réfugiés entonne en chœur une chanson très populaire qui jouait en Égypte avant notre départ. *Zanouba*... On est fin prêts pour la prochaine escale.

Sur le navire, on commence à s'habituer à voyager en haute mer, les salles à manger se remplissent tranquillement. Mon paternel retrouve sa bonne humeur de juif alexandrin toujours prompt à échanger avec le premier venu. Il s'intéresse maintenant au parcours du navire et demande en grec à un officier la durée du trajet jusqu'à la prochaine escale. On le voit, en compagnie de monsieur Paltiel, absorbé dans de profondes conversations. Tous deux ont un manteau long et une écharpe au cou, mon père est coiffé de son Borsalino et je me demande comment il tient avec tout ce vent, tandis que son compagnon, plus prudent, porte un béret. Je les vois palabrant, gesticulant, monsieur Paltiel acquiesçant de la tête, parfois même faisant une moue

[*] «Allez en paix», en arabe.

accompagnée d'un *tststs* des dents, l'air de compatir au fait que telle affaire ait mal tourné.

Ils poursuivent leur conversation au salon en jouant au trictrac et on les entend déposer, avec beaucoup de bruit comme il se doit, les pions sur les panneaux ouverts du coffre et appeler les chiffres en turc : *shesh besh*. Ils sont devenus inséparables, à tel point que mes amis me demandent si monsieur Paltiel est mon oncle. À les voir, on croirait qu'ils sont en croisière et qu'ils retourneront à leurs occupations professionnelles, une fois prises ces vacances européennes bien méritées. Mais, à des moments bien précis, monsieur Paltiel interrompt le jeu. Il sort de la poche de son gilet un boîtier en argent attaché à une chaîne, et il consulte sa montre. C'est l'heure où il doit rejoindre sa femme. Il entre toujours dans la salle à manger en sa compagnie.

*

Madame Paltiel, lorsqu'elle n'est pas en train de lire un livre au salon, planifie d'autres excursions. Elle nous épuise. Elle caresse maintenant le projet de nous faire visiter les ruines de Pompéi, à Naples, la prochaine escale. Tout le monde rigole en lui demandant :

— Mais quelles ruines ? C'est nous qui sommes ruinés, sans le sou, nos propriétés sous séquestre !

*

Nous traversons le canal de Corinthe. Tout est silence. Nous naviguons à l'étroit entre deux murs. Très lentement. L'ombre des falaises sur le pont et, au ciel, une bande bleue immobile.

*

À Naples, le port est curieusement entouré de barbelés et, dès que nous les franchissons, des hommes à la chemise ouverte, des poils blonds sur la poitrine, des bagues à tous les doigts, s'approchent de nous. Méfiants au

premier abord, nous nous laissons gagner par la bonne humeur de ces Napolitains. Et puis, n'est-ce pas une occasion de converser dans la langue de Garibaldi avec de vrais Italiens ?

Très chaleureux, les Napolitains remontent les manches de leur veston pour exposer des montres jusqu'au coude. De vraies montres en or, et suisses en plus, à des prix dérisoires. D'autres, dans le groupe, se voient offrir des diamants, des vrais ceux-là aussi, provenant d'Afrique du Sud. Même que certains parmi les vendeurs font des marques sur les vitrines des magasins avec leurs pierres précieuses, comme pour bien montrer que les vrais diamants peuvent couper la vitre. Grands marchands d'Égypte, flairant la bonne affaire, les réfugiés se remplissent les poches de montres suisses et de diamants sud-africains.

Nous montons dans un curieux autobus mu par une perche reliée à un câble. Un garçon dénommé Brakha m'apprend que ce sont des trolleybus. Ces véhicules interrompent régulièrement leur parcours, car la perche quitte le câble en produisant bien des étincelles. Le préposé aux billets abandonne alors son poste pour aller patiemment la replacer.

Du trolley, nous observons la ville.

Madame Paltiel se pâme d'admiration devant le paysage. Ses yeux pétillent.

— Comme l'air ici est pur ! remarque-t-elle. Qu'ils ont de la chance d'être entourés de montagnes !

J'ai l'impression d'être assis sur le siège d'un carrousel.

Le ciel est lumineux. Monsieur Paltiel appelle sa femme «Tamar» et je trouve que ce prénom évoque tellement bien la fraîcheur de cette journée napolitaine. Mais certaines rues me déçoivent. Elles ressemblent trop à des quartiers pauvres d'Alexandrie. Sur des cordes à linge qui traversent les grandes artères, en haut près du ciel, des pyjamas et des sous-vêtements flottent au vent. Je me

demande comment les trolleybus parviennent à se frayer un chemin à travers tous ces vêtements volants. Grisé par ces images, je m'endors sur le bras de mon père dans l'autocar qui nous ramène au bateau.

*

Nous voguons déjà vers Marseille lorsque je surprends les membres du groupe avec lequel j'ai visité Naples en train de fulminer sur le pont. Les Napolitains, ce sont de vrais roublards, comment a-t-on pu se laisser prendre ? Les diamants ont jauni, les montres se sont rouillées, leurs aiguilles se sont immobilisées.

*

Réveillonner. Ce mot me fait rêver. Ma mère a l'air d'une Française quand elle le prononce. À Alexandrie, c'était une transgression à l'heure habituelle du coucher, j'avais le droit d'être en compagnie des grands et de faire la fête. Mon père nous emmenait à une taverne où des gens dansaient.

Le pont du navire est décoré de lampions, le capitaine organise un bal. Les hommes sont en smoking tandis que les femmes paradent en longue robe de bal dont les paillettes brillent autant que les boules scintillantes de l'arbre de Noël du grand salon. Ces réfugiés ont réussi à emporter avec eux leurs plus beaux habits, malgré leur départ précipité. Même ma sœur porte une longue robe à paillettes argentées et se dépêche de rejoindre les invités du capitaine. Mon père se propose de l'accompagner «à titre de spectateur» et je le vois en train de déplier un pantalon noir que je n'ai jamais vu. Ma mère, une fois le regard d'experte posé sur la robe de ma sœur, se prépare à se coucher.

Je suis frappé par l'irréalité de la situation. Comment ont-ils pu apporter tous ces vêtements de luxe ?

Cette nuit, ma sœur rentrera bien tard. Plus tard que madame Fortuné qui occupe la même cabine que nous et qui lâche des vents retentissants dans son

sommeil, tout en protestant, comme si elle grondait une personne imaginaire. Ma sœur s'esclaffe en se préparant à aller se coucher et raconte à ma mère qu'un certain monsieur Tedesco, portant monocle, ne cessait de demander à ses voisins de table si l'archiduc d'Autriche avait vraiment été assassiné.

— Il est né à Sarajevo, le pauvre ! lui chuchote ma mère. Ne te moque pas de lui. Avec tout ce qui nous arrive, comment ne pas perdre la boussole ?

*

À la fin de la traversée, arrivés au port de Marseille, parmi les valises entassées, on attend des autocars qui nous transporteront dans un centre d'hébergement. Dans quelle ville de France ? Personne ne le sait. Elliott, quant à lui, est parti prendre le train pour le Havre avec ses parents. J'ai un sandwich de gros pain dans les mains et je ne sais trop par quel bout le prendre. Je me demande comment goûter au thon et aux tomates qui y sont insérés sans me remplir l'estomac de cet énorme tas de mie dans laquelle ils sont noyés. N'y a-t-il pas de baguettes à Marseille ? Il fait noir et la ville, vue des hangars, paraît sombre et triste comparée à Alexandrie. Je pense aux films français d'après-guerre qui jouaient au cinéma Fouad. Des femmes, aux talons aiguilles tremblotant sur le pavé des quais, étaient assassinées la nuit en quittant des bars mal famés.

VI

Montréal, juin 1990

Je commençai la lecture des cahiers dès mon retour chez moi.

Je compris, en les lisant, le devoir que je m'étais imposé d'être précis, d'où les dates, les noms et les détails que j'y avais inscrits.

J'eus aussi une impression étrange, comme si quelqu'un d'autre que moi avait participé à cette traversée. Je me sentis assailli de questions. Y avait-il une leçon à tirer de notre périple ? Pouvait-on sortir de ce cercle, de ce qui était écrit, ou allions-nous sans cesse revivre les mêmes situations ?

— Finalement, déclarai-je à mon père, au cours d'une autre visite, faisant mine de le défier, je suis content d'avoir réussi à emporter mon journal, malgré ton interdiction. Je suis en train de le lire et de découvrir bien des choses que j'ignorais.

— Tu aurais pu causer notre arrestation, les autorités interdisaient d'emporter ce genre d'écrits.

Je m'attendais à ce qu'il dise cela.

— Les autorités ! Tu emploies ce mot comme si tu continuais de les respecter, après tout ce qu'ils t'ont fait !

Je ne parvenais pas à dire «nous».

— ...

Je passais comme d'habitude à un autre sujet.

— De toute façon, cette histoire a déjà été écrite...

— Par qui ?

— C'est une façon de parler. C'est déjà écrit, *maktoub* dans la *Haggadah*, le récit de la Pâque...

Nous nous parlions si peu du vivant de ma mère. Je sentais qu'il était devenu plus autonome. Il ne fumait plus depuis quarante ans, mais il avait recommencé. Le *mazag*, le goût, ce plaisir typiquement égyptien de la délectation, proche du kief, lui était revenu, m'avait-il confié.

Je remarquai qu'il avait fait ses emplettes matinales à la pharmacie du centre commercial, car *La Presse* était posée sur sa table de cuisine. La manchette annonçait l'échec des Accords du lac Meech. Je savais que le Québec ne parviendrait jamais à faire reconnaître son caractère distinct au sein de la Confédération canadienne.

— Mais dis-moi, pa...

Par quel autre nom pouvais-je l'appeler ? «Père» était trop austère, pompeux. «Papa» ? Je n'étais plus un enfant. Il ne restait que cette syllabe, «pa». J'étais marié, père de famille, et, chaque fois que je la prononçais, je redevenais l'enfant d'Alexandrie, malgré nos âpres discussions. Peut-être allait-il se lever et prendre ma main dans sa grande patte d'ours, comme lorsque nous parcourions ensemble les rues de notre ville.

Plus tard cet après-midi-là, nous nous promenions dans le port de Montréal, qui venait d'être rénové. En pleine forme, il taquinait des jeunes filles pédalant sur des tandems et elles lui répondaient en riant. J'étais toujours gêné par sa désinvolture, je devais lui paraître bien agaçant avec mes questions.

— … comment pouviez-vous être des étrangers dans un pays que vous aimiez, pourquoi n'étiez-vous pas des Égyptiens ? Qu'est-ce qui vous empêchait de vous (je détestais ce mot) intégrer ? J'ai été séparé du peuple égyptien. Je n'ai jamais vraiment appris la langue arabe, pas plus que la langue de ma mère à cause de vos ambiguïtés.

J'avais une longue liste de récriminations.

— Les Égyptiens n’accordaient pas aussi facilement leur citoyenneté, m’expliqua-t-il patiemment. Nous, les juifs, avions beau connaître leur langue à la perfection et avoir eu des ministres à la cour, rien à faire. Il fallait prouver, surtout durant la guerre de Suez, que nous étions établis là depuis des générations.

— Oui, mais tous ces passeports étrangers que les juifs détenaient en Égypte... on s’est ramassés en France.

— Mon père était tunisien. La Tunisie était un protectorat français. Nous avions droit donc à un passeport français.

Les choses, finalement, étaient tellement simples.

— Mais ils t’ont foutu en prison, à cause de ton passeport ?

— Ils m’ont arrêté. On m’a demandé de signer des documents comme quoi j’acceptais de quitter l’Égypte de mon propre gré et j’ai refusé. Que voulais-tu que je fasse d’autre ? Mentir ? Je n’ai jamais menti de toute ma vie.

— Pourquoi, tu penses, ils exigeaient cela ?

— Ils étaient contraints par les autorités internationales de ne pas expulser les détenteurs de passeports étrangers. Donc, il leur fallait des preuves comme quoi nous voulions partir. Et cela leur donnait, en même temps, le droit de s’emparer des biens des ressortissants dits étrangers, l’Égypte étant en guerre contre ces puissances étrangères.

Il s’était arrêté devant la marina et contemplait les yachts. Il s’apprêtait à allumer une cigarette... le *mazag* parfait.

— *Ya salam !* s’exclama-t-il, en arabe. Comme c’est beau ! Qui aurait pensé qu’on aurait eu une marina à Montréal, dans ce pays froid ? On se croirait à San Stefano.

— Mais tu as fini par signer...

— Je n’avais pas d’autre choix.

— Mais tu ne leur en veux pas, après tout ce qu'ils t'ont fait ?

— Leur en vouloir ? Ça fait tellement longtemps. Le temps cicatrise toutes les blessures.

Nous étions revenus chez lui. Il posa sa veste sur un cintre et s'en alla préparer le café turc. Il restait encore quelques heures avant que soient diffusées les nouvelles à la télé. Je revenais à cette scène du bateau. Le journal m'était utile, il me rappelait des situations longtemps oubliées.

— Au réveillon du Nouvel An, est-ce que tu te souviens ? Comment aviez-vous pu emporter tous ces vêtements de luxe ?

«Vous». Il m'était toujours difficile de m'inclure parmi ces réfugiés.

— Que veux-tu ? Nous n'étions pas autorisés à emporter autre chose. Seulement cent kilos de vêtements et trois cents dollars par personne.

*

Bien des choses devenaient d'un seul coup plus claires, même si d'autres demeuraient encore obscures. Parmi toutes les langues que nous parlions à la maison, aucune ne m'unissait à un pays. Je n'avais pas d'affinités avec la Grèce ni avec l'Italie et, même si je le regretterais plus tard, aucune non plus avec l'Égypte. Et, quoique la langue d'instruction à l'école fût l'anglais, avec le français, c'était autre chose. La langue française m'unissait à un pays et à son histoire. Je percevais déjà une secrète alliance entre les Français et les juifs, et pensais même naïvement qu'en Égypte tous ceux qui parlaient français étaient juifs. Après tout, mon père n'avait-il pas été un élève de l'Alliance israélite ? Je comprenais moins bien toutefois pourquoi, dans cette même institution, on lui avait si bien enseigné l'arabe, tandis qu'à l'école anglaise que je fréquentais, l'apprentissage de cette langue m'était tellement pénible.

VII

Nuit du 1er au 2 janvier 1957

Nous sommes montés dans des autocars. Je suis assis près de Brakha. Le visage collé sur la vitre, car il fait noir dehors, il s'essuie le nez avec la manche de son bras gauche. Je me dis que c'est un tic, car il ne me semble pas enrhumé.

— On sera hébergés chez des catholiques, au sommet d'une montagne, me dit-il, comme s'il s'en plaignait.

Le car est silencieux. Tout le monde essaye de dormir malgré les embrayages fréquents du moteur.

*

Le trajet a duré dix heures. Nous descendons, somnambules, les marches du véhicule. Une dizaine d'autres autocars sont déjà stationnés dans une grande cour faiblement éclairée, de sorte que nous rejoignons une foule de gens déjà massés devant la porte d'entrée. Les hommes tiennent dans une main leur chapeau à larges bords, les femmes ont la tête couverte d'un fichu, en forme de nœud, à la Simone de Beauvoir. Sortons-nous d'un film sur l'Occupation ? Peut-être va-t-on voir surgir Simone Signoret, l'air triste, la larme à l'œil, et Jean Gabin qui lui dira, de sa voix grave : «Alors, la môme, pourquoi tu brailles ? »

On finit par pénétrer dans un grand réfectoire sentant la bonne soupe. Les employés nous regardent avec un sourire compatissant comme si nous arrivions d'une région dévastée. Les tables sont toutes en rangées, leurs couverts dressés attendent qu'on s'y installe. Les corridors aux murs jaunes

sont encombrés de valises. Un prêtre en soutane aide le personnel à nous servir.

Puis on monte vite à nos chambres.

*

Le matin, lorsque mon père ouvre les persiennes, le silence d'un paysage tout en reliefs nous rend muets. Des images du film *Shane*, mais pas de cerf à l'horizon.

— Haïm, ferme la fenêtre, voyons, il fait froid ! grogne ma mère, sous l'immense édredon qui couvre un lit au sommier immensément haut.

Elle parle déjà comme les Français. Je ne l'avais jamais entendue dire *voyons*. Enfin, me dis-je, la France ! Le film *Napoléon* montrait des enfants nus qui couraient partout dans une ferme. Quelle sensation de liberté ! Qui jouait Napoléon ? Daniel Gélin, Raymond Pellegrin ou les deux ? C'était le premier film français en couleurs que j'avais vu à Alexandrie. Le cinéma Métro avait affiché complet pendant des mois. Une immense affiche de l'empereur surplombait la marquise.

On s'habille dans le lit, sous les draps, on s'asperge à peine le visage de l'eau glaciale du robinet. La chambre n'est pas chauffée.

*

Nous retrouvons le prêtre qui nous a accueillis hier dans le grand salon du couvent. Il est grand et rond, en soutane noire, le visage tout rouge. Il s'appelle Évelin. Comme c'est bizarre de s'entendre dire «mon père» lorsqu'on lui adresse la parole. Nous avons droit à l'eau *courante* dans nos chambres, nous apprend-il. Personne n'ose lui demander ce qu'il en est du chauffage. Quant à l'eau chaude, elle ne sera disponible que le dimanche, jour où on dispose de cinq minutes par famille pour se laver dans une douche... commune.

— Haïm ! crie ma mère devant tout le monde, demande-leur pourquoi ils n'ont pas de salle de bain. Ne sommes-nous pas en France ?

Au déjeuner, le père Évelin, toujours souriant, se met à nous raconter l'histoire de son village.

On est hébergés dans un couvent des Pères oblats. Le prêtre déclare que ces derniers aussi ont goûté à la persécution lors de la Révolution française.

— Ce sont toujours les innocents qui écopent dans ce genre de situations, commente madame Paltiel.

Notre-Dame-de-l'Osier a été fondée pour commémorer la conversion au catholicisme d'un calviniste qui tenait à aller travailler un jour saint. La Vierge lui apparut et elle fit saigner la branche de l'arbre qu'il s'apprêtait à couper. Depuis lors, on a construit une basilique sur le lieu même de l'apparition et, de l'autre côté de la rue, à l'endroit où l'arbre avait saigné, on a érigé une chapelle.

Je suis pris d'une curiosité soudaine de visiter ces endroits dont parle le prêtre, mais Brakha objecte :

— Tu es fou ! Tu ne vas pas entrer dans leurs églises !

La scène qui orne la voussure de la basilique n'est pas invitante. Un homme au regard contrit tient une faucille tachée de sang. Nous préférons visiter la petite chapelle à l'autre bout de la rue. Nous posons nos têtes entre les barreaux de la grille de la porte d'entrée. Sur le plafond bleu, des images racontent l'histoire d'une apparition. J'envie les chrétiens d'avoir des lieux saints aussi solitaires, sentant les cierges et l'encens qui excitent les sens et donnent envie de s'envoler. Brakha aussi a l'air extasié. Il ne sait pas que j'avais une grand-mère qui m'emmenait dans un lieu comme celui-là où elle m'aspergeait de cette eau d'église.

Lorsque nous quittons cet endroit, les pierres du petit chemin qui conduit à la route crissent sous nos pas.

Je reviendrai souvent à cet endroit, mais seul, séduit par le calme des lieux, bien plus que par les images célestes qui ornent la voûte de la chapelle.

*

Le sentiment de paix ressenti à Notre-Dame-de-l'Osier remonte à ma mémoire. Après le vacarme des haut-parleurs qui me criaient si fort ma singulière condition d'être un étranger dans le pays qui m'avait vu naître ; après le bruit métallique du bateau frappant l'eau de la mer, comment ne pas apprécier la tranquillité sereine de ce village ?

J'ai écrit ceci dans mon journal :

Mom is happy that there are two churches here. I visited the small one with a friend. It smells like the one Yaya took to me to in Alex a long time ago. But Brakha said it's «péché» to go in.

*

Les cloches de la basilique sonnent toutes les heures. Pas de circulation d'autos ni de trottoirs ici. J'ai dit à Brakha :

— Tu as déjà entendu autant de silence ?

— Oui, m'a-t-il répondu, au cimetière !

Il a raison. Mais je n'avais jamais pensé que la rue Djabarti était bruyante.

Viviane, une cousine éloignée, s'est jointe à nous. Elle porte toujours sa queue de cheval et elle a une armée de sœurs. On s'amuse à imiter les Français et leurs prêtres en soutane qui lisent leur livre de prières à voix basse en faisant les cent pas devant le couvent. On trouve drôles aussi ces vieux messieurs habillés de velours noir côtelé qui marchent d'un pas tranquille en plein hiver et nous saluent d'un «m'sieu» retentissant dès qu'ils nous croisent dans les ruelles étroites. À l'intérieur des quelques rares boutiques, une sonnette tinte,

dès qu'on ouvre la porte. On dit : «M'sieu dames» comme si on était de la région. Au fond de ces magasins sombres, une soupe mijote et on entend des bribes de conversation.

Comme les gens du village ont un drôle d'accent ! Ils aspirent l'air bien fort, comme s'ils avaient mal aux dents. «Foui», disent-ils chaque fois qu'ils veulent dire «oui».

*

Le matin, le père Évelin enfourche sa mobylette pour aller dire la messe. Sa robe vole au vent derrière son engin. Parfois, il amène l'un d'entre nous faire un tour sur les routes sinueuses, mais il est tellement fort de taille qu'on doit s'agripper aux plis de sa soutane. Je pense : «Quel pirate, ce père Évelin ! » Il nous appelle ses *mômes*.

En d'autres occasions, il prend sa petite camionnette et part au village faire les provisions.

*

La première neige ! Elle est tombée pendant la nuit et nous avons tous quitté nos chambres. Je n'avais jamais pensé que le froid pouvait avoir une odeur aussi particulière de sapin et de charbon. La légèreté des flocons. C'est bon à croquer, ça tombe du ciel en silence. Ça ne s'accumule même pas sur le sol, ça s'effrite en laissant une drôle de sensation croustillante dans l'air.

*

Le père Évelin est venu nous annoncer que nous devons nous inscrire à l'école. En France, paraît-il, la loi rend cela obligatoire. L'école communale de Notre-Dame-de-l'Osier accueille les élèves de moins de quatorze ans ; celle de Vinay, les plus vieux. Mais quitter son lit tout chaud n'est pas une chose facile. Les grands refusent d'affronter le froid, et le père Évelin est furieux.

— Manquer l'école est un acte criminel. Vous vous arrangerez avec les *flics*, lance-t-il, l'air sévère.

J'ai toujours entendu ce mot prononcé avec l'accent américain d'Eddie Constantine. Dans la bouche du père Évelin, ça fait tout drôle. C'est réglé pour les grands. Ils s'engouffrent, le matin, dans la camionnette et elle file droit vers Vinay en suivant les courbes.

À la petite école, les *mômes* aussi sifflent lorsqu'ils disent «oui». Ils portent tous un tablier gris et des sabots qui font des cliquetis sur l'asphalte de la petite rue. On se croirait en Hollande. L'école est si petite qu'elle peut tenir dans le creux d'une main : toutes les classes sont réunies dans une seule pièce. Avant de s'installer derrière son grand bureau, placé très haut sur une estrade, l'institutrice en robe noire, les joues rouges, les cheveux gris à la Einstein, vérifie la propreté de toutes les mains rougies par le froid qu'on doit lui tendre à l'entrée. Assis à nos pupitres aux sièges étroits, on s'applique à écrire de belles lettres rondes avec une petite plume qu'on trempe constamment dans un encrier avant de la poser entre les lignes serrées du cahier où il faut imiter la calligraphie de la maîtresse qui, elle, écrit sur un immense tableau. À Alexandrie, on utilisait des stylos Bic, mais, ici, c'est interdit.

Tout le monde appelle la maîtresse «mademoiselle», malgré ses cheveux gris. Et elle ne se gêne pas quand elle n'est pas contente. Elle donne des gifles si fortes aux *gamins* que leurs têtes tournent comme les girouettes sur les toits des maisons. On reste tous figés quand ça lui prend. Et elle nous traite de tous les noms : bourrique, fainéant. Elle enrichit notre vocabulaire.

Je me mets à penser à Alexandrie. Je trouve qu'ils ont ici les mêmes coutumes. Lorsqu'on ne comprend pas, on se prend une bonne claque.

— Hein ? C'est pas vrai, Brakha ? que je lui demande sur le chemin du retour.

— Jamais de la vie ! me contredit Viviane. À Alexandrie, personne n'aurait jamais osé lever le petit doigt sur moi. Le petit doigt, que je vous dis.

L'autre jour, un enfant de la classe nous a fait ses adieux parce qu'il devait quitter la région. Eh bien, le plus drôle, c'est que, malgré les nombreuses gifles qu'il avait reçues de la maîtresse, il est monté sur l'estrade et l'a embrassée sur les deux joues, les larmes aux yeux. Et tout le monde était attendri dans la classe. Allez comprendre !

— Elle ne nous gifle jamais, me fait remarquer Brakha, comme s'il le regrettait. Tu penses qu'elle nous aime autant que les autres ?

— Nous devrions nous plaindre. Elle ne nous considère certainement pas comme des Français, je m'entends lui répondre. Et puis, elle n'exige pas que nous portions un tablier. Elle sait que nous ne sommes pas ici pour longtemps. Et si elle changeait d'attitude et qu'elle commençait à nous battre ? Nous n'osons pas en parler à nos parents, ils penseraient que nous ne voulons pas aller à l'école. Terrorisé, je m'applique à apprendre comment faire les divisions, car les Français ne les font pas comme à l'école anglaise, et, en plus, le chiffre 7, il ne faut pas oublier qu'en France on lui met une barre en travers. Assis dans le réfectoire, Brakha et moi commençons nos devoirs, sans grand enthousiasme. Nous sommes loin de nous réjouir en pensant que demain nous devons nous retrouver en face de mademoiselle. Même nos affaires d'école nous donnent des frissons. Nous ouvrons avec appréhension ces cahiers dont la jaquette bleue vante les mérites des produits Genty. Une jeune Noire, un frison sur le sommet de sa tête chauve, sourit en tenant dans une main une tasse blanche qui épouse le contour de ses lèvres. À l'endos, un homme blanc, en tablier, vante les vertus des vins de la même marque en se balançant, d'une jambe joyeuse, une pancarte au bout de chaque bras. Les produits Genty ont manifestement des effets bénéfiques. Pourquoi l'institutrice n'en consomme-

t-elle pas ? Ils sont tout de même courageux, ces enfants qui quittent leur grand lit douillet pour se faire traiter de tous les noms. Pourquoi le père Évelin n'est-il pas aussi instituteur ?

*

On a formé des comités. Madame Paltiel est élue présidente du Comité des activités sociales et un certain monsieur Pinhas, qui prie toujours plus fort que tout le monde, président des affaires religieuses. D'ailleurs, il se fait appeler «rabbin». Il doit souffrir d'eczéma car il dégage tout le temps une odeur de talc. Il s'est chargé de nous approvisionner en viande casher achetée à Grenoble. Il se méfie du prêtre, il est convaincu qu'il veut nous convertir et il me dit que ma sœur a été séduite par sa religion. D'ailleurs, un jeune homme du nom d'Isaac a demandé à ma sœur l'autre jour devant tout le monde si elle était juive et, moi, toujours drôle, je lui ai répondu que non, elle était israélite... Il n'a pas ri. Ma sœur non plus.

*

Le consul d'Israël s'est déplacé de Grenoble pour nous souhaiter la bienvenue. C'est la première fois qu'un dignitaire vient nous rendre visite. On le reçoit au réfectoire où, debout, tout le monde l'écoute prononcer son discours. Difficile de contenir son émotion après le chant de la *Hatikva*[*] :

«... *être un peuple libre dans notre pays, le pays de Sion-Jérusalem...*»

On peut enfin chanter l'hymne d'Israël sans risquer d'être arrêté.

— C'est notre pays, me dit Brakha qui est debout derrière moi. Qu'est-ce que nous foutons en France ?

Ma mère essuie une larme.

*

[*] «Espoir», l'hymne national d'Israël.

Nous visitons la région avec le père Évelin qui a loué des autocars.

— Vous voyez la colline ? dit sa voix dans le haut-parleur. C'est jusque-là que sont venus les Allemands.

Il en parle comme s'ils étaient partis hier.

On raconte dans le village qu'il avait caché des juifs dans les greniers secrets de son couvent.

En traversant Grenoble, on a une impression de déjà-vu. Les rues et les magasins sortent tout droit de *Spirou*. L'autocar s'arrête devant un café, le temps de commander de quoi manger et, même ici, Bill Haley et ses Comets chantent *Rock around the clock*, dans ce curieux juke-box lumineux qu'on a déjà vu dans les films où jouaient James Dean et Marlon Brando. Mais les sandwiches, ici, sont faits d'un gros pain comme à Marseille et tout le monde commande dans les bistros des pains bagna au thon ou aux œufs.

— Comme nos rapatriés aiment le thon ! s'exclame le père Évelin.

Le pain est rond, large, et rempli de mie. Ma bouche est trop étroite.

*

C'est la fête de Pourim, jour de carnaval et de festivités. Madame Paltiel, de connivence avec monsieur Pinhas, a décidé qu'il fallait marquer l'événement. Le père Évelin est abasourdi. On lui a déjà demandé d'enlever les crucifix d'une des salles qui doit servir à nos prières et, maintenant, on lui apprend qu'on va monopoliser le réfectoire. Tout le monde va se déguiser et la femme du rabbin fera la danse du ventre.

On a même convié le prêtre à la prière. Pour l'occasion, on fait un tapage énorme dès qu'on prononce le nom de Haman*. Au réfectoire, le repas terminé, on sort le répertoire des vieilles chansons arabes et la *tarabouka*, et

* Haman, nom du ministre du roi perse qui projetait l'extermination des Juifs en l'an 450 avant l'ère chrétienne.

on tape des mains. Les jeunes hommes, méconnaissables, sont déguisés en femmes, rouge à lèvres, talons hauts. Le père Évelin est à l'honneur, assis sur une des chaises disposées en cercle pour la circonstance.

Cippora, la jeune et belle épouse du rabbin Pinhas, s'acquitte de sa tâche grâce à une grosse écharpe que mon père lui a nouée autour des hanches. Je suis étonné de ce geste et j'entends ma mère qui dit :

— Il n'est plus le même, ton père, depuis qu'on a quitté l'Égypte.

Les hanches de Cippora suivent la cadence et le père Évelin, le visage rougi par le bon vin casher, sourit, radieux. Je me souviens soudain que mon père m'emmenait voir des danseuses du ventre dans un casino au bord de la mer avant que le nouveau régime ne les oblige à se couvrir.

Comme tous les enfants chargés de débarrasser les tables, j'entends les commentaires des employés de la cuisine. Ils trouvent que, pour des rapatriés français, nous avons de drôles de coutumes.

*

Pessah.

Ironie de l'exode et du pain azyme.

Nous célébrons dans un couvent notre Sortie d'Égypte.

*

Dans le réfectoire, madame Paltiel sirote son café et jette un regard par la fenêtre sur la cour vide du monastère.

— Mon Dieu ! s'exclame-t-elle en arabe. Comme le temps passe ! «Tous mes jours sont des adieux !» a dit si bien Chateaubriand.

Ses bracelets s'entrechoquent et reproduisent ce cliquetis délicat et délicieux qui, à Alexandrie, annonçait toujours une présence féminine. Elle pose sa tasse sur la soucoupe, comme si elle se préparait à se lever. Mais son auditoire est là, tout ouïe.

— *Ya Rab*, ces plages de Sidi Bishr, de Agami, de Marsa Matrouh. Nous passions là quatre mois par année au bord de la mer, et puis les réceptions au palais, et l'orchestre qui jouait des valses... Ah ! l'orchestre du palais, comme il jouait bien ! Vraiment des musiciens européens, ou en tout cas, on voyait bien qu'ils avaient reçu leur formation en Europe. Ah ! Qu'avons-nous fait pour mériter ce sort ? Il nous faut occuper notre esprit pour ne pas perdre la tête...

Monsieur Paltiel, entre-temps, est allé chercher du travail à Lyon, et il s'est perdu. On rit en l'écoutant raconter son voyage. Avait-il au moins ses papiers ? qu'on se demande.

Il explique tout haut que les Français ne savent vraiment pas vivre. Dans les restaurants, à midi, ils mangent debout, accoudés à un comptoir. Et tout le monde en chœur de répéter :

— Debout ? Comment est-ce qu'ils peuvent manger debout ? Est-ce qu'ils ne s'assoient jamais, ces Français ?

— Et pourtant, ajoute quelqu'un, railleur, quand vous alliez chez Binyamin manger les meilleures falafels d'Alexandrie, est-ce que vous vous assoyiez sur des chaises longues ?

Mais là, évidemment, ce n'était pas pareil ; on allait à cet établissement entre deux courses, en faisant ses emplettes, on n'appelait pas cela «casser la croûte».

— Ah ! s'exclame-t-on, ces Français, ils sont incroyables, ils sont si pressés qu'ils doivent faire l'amour debout. Et puis, leurs toilettes publiques sont payantes. Avez-vous vu leurs toilettes ? Ils font ça par terre, comme les Bédouins.

VIII

Montréal, juin 1990

Il s'était assis devant moi avec sa minuscule tasse posée sur la nappe de sa table de cuisine et il se préparait à déguster son café. Combien je détestais le goût goudronneux de ce liquide visqueux ! Il le savait, il ne m'en avait pas offert. Je pensais encore à ce premier séjour en Europe et à tous ces déracinés d'Égypte. Je m'en voulais d'avoir vécu impuissant cette situation, de ne pas avoir interrogé mes parents, ces adultes qui m'entouraient.

— Vous n'étiez pas du tout révoltés qu'Israël eût attaqué l'Égypte ? C'était un coup monté par les Britanniques et les Français. Ils avaient convenu qu'Israël ouvrirait les hostilités et que ces grands seigneurs allaient s'interposer entre les belligérants pour arrêter les combats. Vous étiez des pions, pris dans le jeu des superpuissances, et vous n'avez même pas protesté.

Grâce à ce journal, je sortais de mon impuissance et surmontais la barrière du temps. C'était comme si cela avait eu lieu la veille. Je pouvais poser mes questions directement à mon père et même lui demander des comptes.

J'ajoutai, content d'avoir réussi à faire ressusciter cette scène :

— Pourquoi n'aviez-vous pas posé des questions au consul ?

— De toute façon, nous détenions un passeport français. Que pouvions-nous demander au consul d'Israël ?

— Mais alors pourquoi étiez-vous si émus lorsqu'il est venu ? Pourquoi ?

— Mais toi aussi, tu l'étais. Tu pleurais à chaudes larmes.

*

Il y a des scènes que j’ai reprises telles quelles d’un cahier acheté à NDO. À l’école, je suis entouré de mes amis juifs et «français» comme moi. Je m’adapte grâce à eux et je continue d’écrire mon journal, d’une main qui s’est appliquée à former des lettres rondes sur des feuilles vertes à carreaux. Et en français.

IX

Printemps 1957

Ma sœur occupe une chambre avec une autre fille de son âge. Elle lit des lettres qu'elle dissimule sous l'oreiller dès que j'entre dans la pièce pour lui demander de m'aider à faire mes devoirs.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? dit-elle en se retournant à peine, allongée à plat ventre sur le lit.

Elle a hâte de replonger dans son bloc-notes.

Seule madame Paltiel la comprend. Elle recueille, toute compatissante, ses confidences.

Finalement, j'apprends qu'on part pour l'Italie et que ma sœur va se marier. Son amoureux, établi au Liban, n'a pu obtenir de visa pour la France et il est prêt à la rejoindre en Italie. On m'a à peine annoncé la nouvelle que ma mère a déjà préparé nos valises.

*

Sur les trottoirs de Gênes, des artistes peignent des madones aux joues roses qui tiennent des bébés vêtus aux couleurs du ciel. Sur les pelouses, des horloges fleuries à même le gazon indiquent l'heure. À la cérémonie, on dirait que le maire en personne officie. L'homme porte une grande ceinture en forme d'écharpe avec les couleurs du drapeau d'Italie. La nuit, je demande à ma mère pourquoi ma sœur ne dort plus dans notre chambre.

— Mais voyons ! répond-elle, avec sa nouvelle manie des «voyons», ta sœur s'est mariée ce matin, elle est avec son mari.

À Vintimille, on vend beaucoup de fleurs sur les quais. Bien qu'un minuscule ruisseau sépare la France de l'Italie, la même végétation recouvre les deux

côtés de la frontière, et les agents qui vérifient les passeports ont les mêmes intonations méridionales et mélodieuses, qu'ils soient français ou italiens. Étrangement, ici, dans ce lieu qui devrait séparer les deux pays, je perçois mal ce qui les différencie.

*

Lorsque nous revenons au monastère, tout est à sa place, rien n'a bougé dans notre chambre. Les objets sont au même endroit, même le bloc-notes de ma sœur semble avoir été oublié sur le lit de mes parents. Peut-être que les pages ont retenu l'empreinte de son écriture alors que, allongée, elle écrivait à son amoureux.

En sortant dans le corridor, je cherche Brakha qui m'a manqué durant mon séjour en Italie. Je croise évidemment — qui d'autre ? — madame Paltiel, qui me demande si j'ai aimé Gênes.

— C'est le lieu de naissance de Christophe Colomb, me dit-elle.

Qu'est-ce que ça peut bien me foutre où il est né, celui-là ?

*

Je cherche dans mon journal. Rien. Absolument rien sur le mariage de ma sœur.

*

Trois réfugiés, les frères Béchérel, ont fondé une meute de louveteaux pour les jeunes du couvent. On raconte qu'ils sont arrivés au bateau sous bonne escorte, menottes aux poignets. En leur compagnie, les jours de congé, nous parcourons les bois deux par deux. Ils ont trouvé le moyen de nous obtenir des écussons que nos mères ont cousus sur nos chemises et ils sont même allés acheter des bérets bleus, des gamelles et des sacs à dos dans un magasin à Vinay. Certains, parmi les adultes du groupe, se moquent gentiment d'eux, selon cet humour égyptien typique, en les appelant *Béchamel*. D'autres, plus

subtils, leur demandent s'ils sont parents avec le grammairien. Ils me donnent l'impression d'avoir le même visage et la même taille, mais trois corps différents. Jacques est bâti comme un athlète, Georges est rondelet, Isy est un peu efféminé, filiforme. Ils forment une petite armée à eux seuls, Georges est le caporal, et ses frères, ses adjudants. Ils se partagent les tâches, nous montrant comment attacher nos gamelles, à quel moment boire, quand faire une halte pour prendre cinq minutes de repos (cinq et pas une seconde de plus). Tout est question d'organisation pour eux. Et comme ils aiment la France ! Georges, qui parle plus que les autres frères, raconte qu'ils ont eu des ancêtres français et qu'ils retrouveront leurs cousins un jour, mais Isy le taquine :

— Son arrière-grand-père était le secrétaire particulier de Champollion ! lance-t-il en me faisant un clin d'œil, pendant qu'on nettoie nos souliers le soir dans la petite salle de récréation qui sert aussi pour les prières.

On grimpe les collines, on découvre de nouveaux lieux, comme cette immense plaine de l'autre côté de la montagne où habite une de nos camarades de classe.

Au détour d'un chemin, après avoir parcouru tant d'étroits sentiers dans le clair-obscur de la forêt, nous avons le souffle coupé de nous retrouver face à de grands champs, sous un ciel vaste, comme si nous découvrions un nouveau pays. C'est aussi la première fois qu'on voit des pylônes. Nous avons l'impression d'être en face de monstres bizarres aux longues pattes métalliques et communiquant entre eux par un réseau de câbles, comme s'ils étaient sortis tout droit du film *La Guerre des mondes*. C'est dans ce lieu fantastique, tout à fait neuf et unique à nos yeux, qu'habite notre camarade Clotilde. Nous sommes étonnés de constater qu'elle vit dans une ferme, comme si elle faisait partie d'une histoire racontée dans un livre.

— Vous êtes drôles. Après tout, à la campagne, où donc peut-elle bien habiter, sinon dans une ferme ? a demandé Georges en riant avec cet accent grasseyant d'Égyptien élevé chez les frères.

On a l'habitude de voir Clotilde en tablier, sagement assise derrière son pupitre, et non en robe, les bras nus. Cette journée-là, elle est tellement gênée de nous voir arriver à l'improviste qu'elle ne nous invite même pas chez elle, souriant à peine, nous saluant d'un geste furtif de la main, du perron de sa maison. Ses parents aussi sourient, étonnés sans doute de ces visiteurs insolites portant béret bleu et sac à dos, et marchant au pas, deux par deux.

*

Grâce aux frères, nous avons appris à faire un feu de camp. Nous nous asseyons en cercle et nous chantons, comme dans les films, une chanson qui nous a tout l'air d'être sortie du répertoire western : *La roue du chariot est en miettes*. Ils trouvent que je siffle tellement bien qu'ils me demandent d'accompagner le chant du groupe. Tout pour eux est question d'équilibre et de partage, l'entraide est une condition de survie. Je m'entends dire «nous» très souvent en leur compagnie.

*

Il paraît qu'une petite ville de France porte le nom de Bécherel. Les frères viennent tout juste de nous faire cette révélation au réfectoire. Comme tout le monde, je suis moi aussi ébahi par cette découverte. Jusqu'à ce que j'apprenne qu'ils ont l'intention d'aller s'y établir. Le repas terminé, ils étalent la carte de France sur le mur pour nous indiquer le lieu de leur destination. Ils sont tellement fiers de leur trouvaille.

Bécherel est effectivement situé près de Rennes.

Je me mets à rêver. Et si Ben Haïm était le nom d'un village français ?

D’autres font des blagues. Une famille du nom d’Abitboul affirme porter le même nom qu’une région du Canada.

— Je vous le jure ! crie le plus jeune, car on rit, sceptiques. C’est pépé qui me l’a dit, ajoute-t-il.

— Ça s’appelle Abitibi, précise son grand-père, maître érudit en matière de géographie nordique.

Moi, du coup, j’ai perdu le goût des excursions. Je veux que les Béchérel s’en aillent. Je les déteste. Je les boude, disent-ils. Pendant que j’écris ces lignes, l’athlète frappe à ma porte. Ils sont tous dans la cour, à se placer en rang, prêts à partir pour une autre randonnée.

*

Sur l’asphalte des routes conduisant à Notre-Dame-de-l’Osier, on a inscrit, à la craie, *Paix en Algérie*. On joue à un nouveau jeu, la course au trésor. On forme des flèches avec des brindilles, afin d’indiquer des directions sur le bord de la route. Une des filles qui jouent avec nous s’approche souvent de moi et me demande à quoi je pense lorsque je suis silencieux. Elle s’appelle Simone.

— T’es marrante, toi ! Qu’est-ce que ça peut bien te foutre à quoi il pense, mon cousin ! s’interpose Viviane.

Mais Simone ne se laisse pas faire.

— Oh là, là, fais gaffe à ton vocabulaire ! Et puis, «marrante», ça ne se dit pas ! lui réplique-t-elle.

— Si que ça se dit ! Tu paries combien ?

Et puis, une autre fois, elle me demande dans quelle langue je rêve. Comme si on pouvait rêver dans une langue !

L’herbe sur la colline près de la petite chapelle est haute et verte, nous nous allongeons et admirons le paysage tout en reliefs. On peut même voir le village de Vinay au loin. Simone a les cheveux fins et lisses d’un marron foncé,

coupés court jusqu'aux oreilles et des sourcils touffus. Lorsqu'elle s'allonge près de moi, je sens l'odeur de ses cheveux qui se balancent devant mon visage. Elle me pose beaucoup de questions, même si Brakha la chatouille souvent en la prenant par la taille.

— Où serons-nous dans dix ans ? qu'elle me demande.

*

Après le repas, tout le monde s'est mis à entonner *Ce n'est qu'un au revoir*... J'avais complètement oublié que c'était aujourd'hui, le départ des frères. Je me suis esquivé à temps pour monter à la chambre.

J'entends d'ici le dernier refrain provenant de la salle à manger.

Ils tiennent chacun une valise à la main, tous trois bien coiffés, en complet-veston. Ils entrent dans le taxi qui les attend dans la cour. Je les regarde de ma fenêtre, même si je dois me pencher pour bien les voir. Puis je sors à toute vitesse dans le couloir et dévale les escaliers. Je veux leur serrer la main, les saluer comme un vrai scout. Lorsque j'arrive au réfectoire, je me rends bien compte que l'auto est partie. Je n'ai jamais autant ressenti le silence que dans cette salle habituellement bourdonnante de conversations, de bruits d'assiettes et de couverts. Comme je dois donner un coup de main pour desservir les tables, je pense à leur mot d'ordre : l'entraide, une condition de la survie. Je ne sais trop à quoi cela peut me servir, maintenant qu'ils sont partis.

Madame Paltiel a sorti son mouchoir et a essuyé son khôl.

— *Ya Rab*, mon Dieu ! a-t-elle soupiré.

Qu'est-ce qu'elle a dit la dernière fois ? «Tous les jours sont des adieux» ? Allez. Basta. Ça suffit !

*

Je sais que notre séjour à Notre-Dame-de-l'Osier tire à sa fin. Ce sera bientôt l'été et il faudra partir. Je ne sais pas si une personne d'autorité a décidé de la

durée de notre séjour ou de notre prochaine destination. Serai-je tout le temps seulement de passage dans un lieu ? Il me faut faire mes adieux à Brakha et à Simone. Comme dans tous ces films que j'ai vus à Alexandrie, je dois quitter ce village au risque de m'attacher à lui.

Et Brakha qui me dit :

— Ne t'en fais pas, on va se revoir, dans dix ou quinze ans, quelle différence ça fait ? On va se revoir. Sûr.

Je veux me souvenir de cette dernière image de Brakha, mais celle de l'homme repentant à la faucille ensanglantée s'y superpose. Mon ami semblait toujours avoir un rhume et s'essuyait constamment avec sa manche. Je m'efforce de ramener en image ce souvenir, mais non, ça ne marche pas, il doit être en train de chatouiller Simone. Celle-ci est venue me dire au revoir devant tout le monde pendant qu'on finissait de manger.

— Maurice, m'a-t-elle dit, la prochaine fois qu'on se verra, n'oublie pas de me dire dans quelle langue tu rêves.

Drôle. Très drôle.

Viviane m'a évité jusqu'à ce qu'on dépose nos valises près de la porte d'entrée en attendant qu'arrive le taxi. Puis elle a tourné autour des bagages et elle m'a dit d'un air satisfait :

— Nous aussi, on partira bientôt pour Paris.

J'allais oublier l'institutrice. Comme je trouvais grotesques ces enfants qui, le jour de leur départ, montaient sur l'estrade, l'embrassaient sur les deux joues et fondaient en larmes devant toute la classe !

Eh bien, je me suis, moi aussi, penché sur la joue rouge de mademoiselle, tandis qu'elle était assise à son bureau. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je m'en voulais tellement d'avoir laissé libre cours à ces sanglots ridicules qui

m’embrouillaient les yeux et me secouaient le corps. Elle s’est levée et m’a serré très fort. Je me suis senti soulagé d’avoir été pris dans ses bras.

Je pense à tous ces adieux, dans le wagon, les yeux rivés sur la voie ferrée qui défile devant moi. J’ai honte d’avoir pleuré. J’essaye d’oublier le village que nous venons de quitter. J’ai peur d’avoir encore des larmes aux yeux. En plus, devant mes parents.

Mon père s’est acheté une carte routière qu’il déplie et replie, mesurant des yeux la distance qui nous sépare de la région parisienne. Le papier craque, il me donne un léger coup de coude. Paris ressemble à une grosse tache d’encre sur un buvard. Comment peut-on vivre dans un pays plat, sans collines ni montagnes ?

— Tu veux un morceau de pomme ? me demande ma mère.

Et je lui réponds :

— Foui.

En aspirant bien fort.

X

Paris, gare de Lyon

Debout, sur un quai enfumé, je surveille nos bagages. De la plate-forme, mon père, déjà d'aplomb, est en train d'aider ma mère à descendre du train. Mais elle s'agrippe trop fermement à la barre de l'escalier.

— Je te tiens, la rassure-t-il, descends.

Avec deux diables remplis de valises et deux porteurs moustachus, nous tentons de trouver la rue de l'hôtel sur un grand panneau où les trajets s'illuminent comme des éclairs dès qu'on appuie sur un bouton. Pourquoi cherchons-nous l'adresse sur une carte si nous prenons un taxi ? Il faut traverser Paris. Où tous ces gens courent-ils si tôt le matin ? Et toutes ces maisons couvertes de suie sous un ciel gris.

*

Le taxi nous a déposés devant le music-hall des Folies-Bergère avec toutes nos valises, car la rue que nous cherchons est à sens unique et le chauffeur n'a tout simplement pas envie de faire le tour du pâté de maisons. Sous les portiques de ce théâtre de marbre jaune, des petits cadres montrent des photos de femmes à moitié nues, parées comme des paons. Nous habitons tout près d'un établissement qui offre des spectacles impudiques ! Ma mère fronce les sourcils, tandis que mon père a mis ses lunettes et range leur étui dans sa poche. Il est sur le point de s'approcher de la porte d'entrée du music-hall, lorsque ma mère, aux aguets, lui crie :

— Haïm ! Ton fils te regarde et les valises t'attendent !

On sent un air de famille dans cet hôtel qui porte le même nom que le music-hall.

Plusieurs réfugiés d'Égypte s'y sont installés et certains d'entre eux, nous dit-on, sont même d'anciens pensionnaires du centre d'hébergement de Notre-Dame-de-l'Osier. Je suis curieux de savoir lesquels.

J'ai aidé mon père à monter les valises et je le rejoins au salon du rez-de-chaussée. Il s'est assis dans un fauteuil et bavarde déjà avec les locataires. Il se sent parmi les siens. On lui a offert une cigarette qu'il a refusée. J'observe son teint clair, ses joues rose pêche et son cou tout blanc. Il tient sa veste dans une main, il a détaché le col de sa chemise et ôté sa cravate.

Je suis assis dans la cuisine de sa maison à Montréal, et c'est la même scène qui se produit devant moi. Il a toujours porté une veste, été comme hiver. Il l'a posée sur un cintre. C'est la Saint-Jean, il fait enfin chaud. Nous nous sommes promenés au parc Lafontaine parmi les gens en liesse, les enfants maquillés. Je suis debout, j'observe cette grande photo de ma mère, jeune fille, les cheveux longs, qu'il a encadrée et accrochée au mur près de la porte de la cuisine. Elle ressemble tant à l'actrice italienne Silvana Mangano ! Je voudrais faire une blague, le taquiner, mais je me retiens. Il y a là comme un instant d'éternité que je m'abstiens de rompre. Il a chaud, il va mettre le ventilateur en marche et déguster son yaourt aux fraises devant sa télévision. Oui, ce fut une autre belle promenade. Les couleurs de son téléviseur illuminent son visage. Pas de discussions aujourd'hui. Trêve de Fête nationale.

Je pense : «Quel contraste avec la couleur de peau foncée de ma mère ! »

Elle est restée seule dans notre chambre à déballer nos vêtements. Elle a dû s'asseoir maintenant et allumer une cigarette.

*

La rue des Folies-Bergère demeure animée très tard dans la nuit. Des petits bars très sombres accueillent une clientèle bruyante de jeunes militaires

américains en permission. Des femmes, rouge à lèvres écarlate et robe serrée avec décolleté plongeant, les enlacent joyeusement.

*

À midi, on fait la queue devant une cafétéria de la rue Richer où les repas sont fournis gratuitement par une organisation juive. La file d'attente s'étend jusque dans la cour, près de chez Goldenberg.

— Vous vous rendez compte, s'exclament certains, une épicerie juive, ils n'ont pas peur de l'afficher, c'est écrit «casher» en toutes lettres sur l'enseigne.

Il y en a même qui apportent des gamelles pour le repas du soir. Mais tout le monde se plaint de ce que la cuisinière soit non pas égyptienne, mais algérienne.

— Leur couscous est toujours trop cuit, dit-on, puis, la *moloheya*, les Algériens ne connaissent pas ça.

On entend les accents égyptiens et la langue arabe d'Égypte à chaque coin des rues environnantes, en plein milieu de la foule et des GI's éméchés. Les hôtels du IXe arrondissement affichent complet, occupés par des réfugiés d'Égypte qui ont tous une histoire à raconter. Certains, clamant être de vrais Français et non fraîchement naturalisés, affirment fièrement — *ma chère* — avoir débarqué à Toulon dans un porte-avions de la marine française, venu expressément les chercher à Port-Saïd.

On nous apprend que madame Paltiel et son mari logent aussi à notre hôtel.

Comme tous ces gens ici, même à Paris, continuent de porter l'Égypte en eux ! L'éducation française qu'ils ont reçue dans des écoles juives ou chez les Jésuites, n'a pas réussi à les détacher de leur culture d'origine. Leur vie passée en Égypte les a marqués et leurs exclamations, indubitablement égyptiennes, tranchent même nettement avec la physionomie de plusieurs d'entre eux.

Je les observe à plus de trente ans de distance.

Ces hommes et ces femmes aux cheveux roux, aux yeux noisette et au visage saupoudré de taches de son ne cessent de m'étonner dès que je les écoute ponctuer leurs conversations, dans le salon de l'hôtel, d'un «*walahi*[*], je te le jure». Mais les jeunes, inscrits à l'école communale, parlent déjà français en grasseyant. Ils ont l'air mal à l'aise lorsque leurs parents leur adressent la parole en arabe, surtout si des camarades de l'école viennent les chercher pour aller au parc.

Pour s'accommoder de leur situation d'exilés et trouver une raison à leur expulsion, plusieurs parmi les adultes racontent que la Sortie d'Égypte était inscrite dans l'histoire. N'y avait-il pas eu d'autres départs précipités dans le temps ? N'avait-on pas déjà quitté l'Égypte sous les pharaons ? C'était un pays accueillant mais toujours asservissant ; on avait encore une fois été spoliés, emprisonnés. C'était notre faute, il n'aurait pas fallu y retourner.

— Mais pourquoi l'Égypte, de tout temps, a-t-elle exercé un tel attrait ? demande quelqu'un. Cela n'était-il pas aussi écrit ?

— Même Hollywood s'intéresse à l'Égypte, ajoute un adolescent.

Peu avant notre départ, Robert Taylor jouait, en effet, dans un film où il chantait en arabe sur une felouque, tapant des deux mains, les doigts écartés, comme un Égyptien. «*Baladi, ya baladi, ana aheb baladi*[**]. »

Madame Paltiel, quant à elle, pense que les Américains avaient prévu tous les bouleversements qui ont eu lieu, parce que, se souvient-elle, ils ont même fait un film sur la révolution égyptienne. Il a été projeté à Alexandrie quelques mois à peine après le renversement du roi.

---

[*] «Au nom de Dieu», en arabe.

[**] «Mon pays, j'aime mon pays.»

— Comment auraient-ils pu faire si vite leur film s'ils n'avaient pas été au courant ? demande-t-elle à l'auditoire avec son sourire habituel.

Elle a bien raison. C'est grâce aux Américains que nous avons pu échapper aux fléaux qui vont s'abattre sur ce pays. Comme dans les *Dix Commandements*, qui joue au Gaumont depuis Pessah, sang, crapauds, poux, peste, criquets vont bientôt pleuvoir sur ces Égyptiens de malheur.

Mais est-ce bien ce que voulait dire madame Paltiel ? Ses propos semblent à double sens. Elle a toujours le même sourire lorsqu'elle finit une phrase, comme si elle cherchait à savoir si on a compris.

*

D'autres immigrants résident à l'hôtel, parfois même depuis des années. Des Arabes de Tunisie qui parlent français, des Français du Maroc aux noms corses ou italiens et à l'accent guttural, mais qui ne connaissent pas l'arabe. Tous attendent qu'on finisse de construire ces HLM promis en banlieue. Car Paris est surpeuplé et les appartements coûtent des millions.

À l'hôtel et dans la rue, les réfugiés d'Égypte se lient d'amitié avec les musulmans francophones, mais ils bavardent avec eux en arabe ! Cela me fait rire. Juifs et musulmans découvrent ici ce qui les unit. Ils découvrent qu'ils connaissent tous deux Goha. Goha le sage, Goha le fou.

J'écoute :

— C'est de Ch'ha que vous parlez, remarquent les Tunisiens.

— Pas Ch'ha, Jeha, *JJe*, corrigent les Algériens, qui se sont joints aux conversations.

— Vous, les Égyptiens, vous êtes incapables de prononcer correctement les «GA», déclarent, unanimes, les Maghrébins en rigolant, sachant fort bien que ces réfugiés s'expriment dans l'arabe classique, cette même langue que des

instituteurs venus d'Égypte s'apprêtent à enseigner dans les écoles de leurs pays fraîchement indépendants.

Monsieur Zagguri, l'air très sérieux avec ses lunettes à monture d'écaille d'Alexandrie et toujours en complet-veston même s'il travaille dans une usine, aime dans ces moments-là ajouter son grain de sel. Il rappelle cette blague, cent fois racontée en Égypte, sur ce personnage naïf et innocent du folklore turc dont la popularité s'est répandue dans tout l'empire ottoman.

— Lorsqu'on demande à Goha où se trouve son oreille, il touche l'oreille gauche de la main droite, par-dessus sa tête, raconte-t-il en imitant par le geste son personnage.

Son auditoire sourit poliment. On s'attendait à rire davantage de ces blagues qui vous transportent dans une ambiance commune de terrasses ensoleillées et d'humour candide.

— Mais le plus drôle, ajoute madame Paltiel, c'est lorsqu'on lui apprend que sa femme va de maison en maison et que Goha réplique : «Eh bien, si c'est vrai, elle viendra aussi chez moi ! »

L'auditoire est comblé et madame Paltiel rayonne. Enfin, une blague salée de circonstance, tout le monde rit aux éclats et se tape sur les cuisses.

*

À force d'être assis au salon, je me suis fait des amis qui, comme moi, se font discrets, afin que les adultes oublient notre présence. Nous voulons nous aussi écouter ces histoires épicées qui les font rire. Nous remarquons que les hommes aspirent la fumée de leur cigarette avec délectation. Les fait-elle bander ?

Lorsque j'aspire mes premières bouffées avec les copains dans une chambre de l'hôtel, cela ne produit aucun effet. Mais l'odeur du tabac nous fait jouir, et nous avons un plaisir fou à imiter les gestes des fumeurs. Monsieur Zagguri

tient sa cigarette entre le majeur et l'annulaire, et madame Paltiel, évidemment, tient son porte-cigarettes toujours près de sa bouche. Elle le lève légèrement en expirant la fumée, avant de faire un commentaire qui suscitera l'approbation des habitués. Nous nous passons la cigarette de main en main, nous pouvons enfin parler de ces choses qui nous excitent. Eddy la pose entre ses jambes, sur son *zeb*, par-dessus son pantalon. C'est ce mot arabe que nous employons pour désigner cette partie de notre corps qui grossit au moindre frottement, tandis que nous évoquons madame Janine, la propriétaire de l'hôtel, qui porte aujourd'hui une jupe très serrée et une blouse décolletée.

— Elle m'a demandé si j'avais laissé les clefs de la chambre à la réception, confie Eddy. Elle était si proche, je vous jure, elle voulait que je la *nique*. Elle s'est penchée sur le comptoir et je pouvais voir ses seins.

— T'es con, ou quoi ? lui demande Roger. Elle a déjà un mec.

— Alors, pourquoi qu'elle me le demandait en me montrant ses nichons, hein ? insiste-t-il. Ma mère était encore dans la chambre, elle le savait.

Nos pénis roses nous donnent des sensations, celui d'Eddy n'est pas plus grand que mon petit doigt, nous comparons la grosseur de nos sexes en pensant à madame Janine. On fait des mouvements ondulatoires de nos hanches. Comment on la baiserait, cette Française, par-devant ou par-derrière ? Peut-être qu'on s'y mettrait à trois.

La nuit, mon sexe va exploser, mes parents dorment, je fais un nœud avec ma ceinture et le serre très fort. Heureusement que je dors seul, j'aime cette sensation de douleur sur mon corps nu, je rêve à la poitrine de madame Janine, si je pouvais me faire pousser des seins, ne serait-ce que pour un soir.

Nous ne croyons évidemment pas Eddy. La propriétaire de l'hôtel est une dame très distinguée, elle porte toujours des jupes et des blouses de couleur crème ou brune qui s'harmonisent tout à fait avec son caractère de femme

d’affaires, comment pourrait-elle s’intéresser à des gamins de notre âge ? Ses cheveux châtain clair sont coupés court, son corps est toujours bronzé, son rouge à lèvres est sobre.

Mes parents se sont d’ailleurs liés d’amitié avec elle. Elle leur a offert du travail. Ils s’occupent de menus travaux, mon père fait sa comptabilité, ma mère, la cuisine et la couture, et, moi, je suis l’invité de madame Janine. Je l’accompagne certains week-ends à la campagne avec son fils Thierry et un de leurs amis, qui s’appelle Alain.

Je rêve tous les soirs à ces après-midi. Je retiens tous les gestes de madame Janine, je m’exerce à avoir une mémoire photographique, j’enregistre les couleurs et les motifs de ses vêtements, et surtout de ses maillots de bain. Car elle s’étend au soleil en bikini sur une couverture, à l’orée du bois, à l’abri des regards indiscrets. Depuis, je ne sais si je tiens à les accompagner pour jouer avec Thierry — il veut tout le temps s’aventurer dans la forêt, celui-là —, ou bien pour me cacher derrière un arbre et me faire des provisions d’images du corps de madame Janine pour mes rêveries du soir. Avec un peu de chance, elle enlèvera peut-être le haut de son maillot.

En plus, on raconte que madame Janine change souvent de chevalier servant. Alain — son soupirant actuel — fait son service militaire mais, comme il est souvent en permission, madame Janine s’occupe beaucoup de lui. Autoritaire avec tous les gens de l’hôtel, y compris avec son fils, elle est toute douce avec son amant. «Mon trésor», par-ci, «mon chou», par-là, «mon lapin»... Elle a tout un vocabulaire de mots tendres pour s’adresser à lui et elle le fait devant tout le monde. Thierry s’adapte aux nouveaux amis de sa mère en les tutoyant comme s’il les connaissait depuis toujours. Avec Alain, il est même très rude, l’engueulant de plus belle lorsqu’il refuse de jouer aux billes avec lui. Et Alain adore lui jouer de mauvais tours. Thierry chaque fois se fait prendre, il se met

alors à brailler comme un bébé, malgré ses neuf ans. Ce sont des tours tout à fait inoffensifs : Alain lui cache son ballon, lui vole sa casquette, lui pique ses billes. Comme s'il était son frère.

*

Le mari de madame Janine est, lui, plus énigmatique. Il s'appelle Camille. Il habite en Normandie et séjourne rarement à l'hôtel. Mais dès qu'il apparaît, Alain s'éclipse. Comme s'ils jouaient tous les deux à cache-cache. Je les ai déjà vus se croiser dans le hall d'entrée. C'est curieux comme ils ont des personnalités totalement différentes. L'époux est vêtu de façon négligée, l'amant toujours en chemise blanche au col ouvert et en pantalon gris. Le premier, taciturne, a l'air de ruminer de sombres pensées tout en mastiquant quelque chose entre les dents. Le second, espiègle, semble avoir l'esprit d'un garçon de douze ans dans un corps d'homme.

Le mari fait curieusement mine de ne se douter de rien ou peut-être vit-il dans un tout autre monde. Il collectionne des peintures et vient à Paris courir les galeries. Les tableaux qu'il achète s'entassent durant son séjour dans la salle à manger, appuyés au mur. Le crâne rasé, corpulent et trapu, toujours en combinaison beige d'ouvrier comme s'il s'apprêtait à repeindre les murs de l'hôtel, il dégage une odeur de chaux. La première fois que je l'ai vu, j'ai cru que c'était un ouvrier qui travaillait à l'hôtel. En plus, il n'adresse la parole à personne et il parle à voix basse à sa femme qu'il appelle tout le temps «chérie». Ses yeux verts étranges nous fixent sans nous voir, comme s'ils nous traversaient le corps. Il nous frôle dans l'escalier, avec un regard absent, comme si nous n'existions pas ou bien il apparaît soudainement derrière nous sans que nous nous en apercevions, et nous scrute des yeux, sa bouche toujours en mouvement, en train de mastiquer. Il est absorbé par ces peintures qu'il collectionne, demeurant de longues périodes debout dans la salle à

manger à évaluer sa dernière acquisition : une toile sur laquelle des minotaures pourchassent des femmes nues au sourire béat.

*

Alain nous a emmenés, Thierry et moi, visiter le château de Versailles. Je suis étonné de constater qu'à la petite chapelle où Louis XIV (sic) a épousé Marie-Antoinette, il n'y a ni icônes ni croix. Seulement le nom de Dieu y est inscrit... en hébreu, tout en haut, au-dessus du maître-autel, parmi les anges. J'ai demandé au guide pourquoi il y avait une inscription juive dans une église chrétienne et il ne le savait pas. Je ne sais toujours pas la réponse et ça m'embête.

*

Mes parents sont tellement liés à madame Janine et à ses amants qu'ils ont l'air de m'oublier. Ils ont la tête ailleurs. À moins que ce ne soit le départ d'Égypte qui ait chambardé leurs habitudes. Ma mère se met à tirer les cartes à la propriétaire de l'hôtel des heures durant, le soir.

On a dû aller au dispensaire pour une visite médicale et ils se sont aperçus que je n'étais pas inscrit à l'école. Mes amis ont repris les cours depuis quelques semaines. N'eût été cette visite médicale obligatoire au dispensaire, j'aurais joui d'un trimestre entier de congé, peut-être même d'une année complète.

*

Ce sont des caravanes qui nous servent de salles de classe ! On manque d'espace à Paris.

Le matin, en file indienne, nous suivons l'instituteur jusqu'à la rue de Maubeuge en passant devant le siège du Parti communiste français et son impressionnante bannière rouge, suspendue de toute sa longueur en haut de l'édifice. Je pense à ces hommes au visage de marbre saluant du haut d'une

tribune, d'un geste figé, des militaires marchant au pas de l'oie. C'est cette image qu'on projette aux actualités du cinéma.

Notre caravane — pardon ! notre salle de classe — est pleine à craquer. Le chiffre 7 —«zut !» comme ils disent —, ne pas oublier, ici, il lui faut une barre en travers. Je risque de perdre des points. Je ne connais toujours personne, parfois même les «camarades» se moquent de mes expressions. Moi, je les insulte en arabe.

Les Français ont fait la révolution un siècle après le *Bill of Rights* et treize ans après les Américains, mais ils en parlent comme si c'était la première révolution du monde moderne. Ils ont d'abord carrément aboli la royauté, mais tout le monde n'était pas d'accord : ceux qui n'avaient pas été décapités ont restauré la monarchie. Et puis, non, ils préféraient encore la République. Il y a eu d'ailleurs plusieurs républiques qui se sont succédé, on en est à la quatrième. J'ai la nostalgie des auteurs anglais, Shakespeare, Chaucer.

À l'hôtel, un gros bonhomme, tout emmitouflé dans son vieux paletot et puant l'alcool, m'offre du chocolat lorsque je rentre. Il dort tard l'après-midi dans la petite loge du veilleur de nuit, derrière le salon. Dès qu'il m'entend ouvrir la porte du hall, il se redresse, se frotte les mains et me demande ce que j'ai appris aujourd'hui, même si c'est un jour de congé. Ensuite, il me tend du chocolat suisse aux noisettes. Il a aussi des montres plein les bras. Il s'appelle David. Je l'ai déjà vu accoster les militaires américains avant qu'il ne s'installe à l'hôtel.

— *You American ? I have nice watch forgh you,* déclarait-il aux GI's avec son accent pied-noir.

David sort toutes sortes de trésors des poches de son grand manteau : des porte-clés, des dollars américains, de minuscules bouteilles de whisky et même des jeux de cartes avec des femmes nues !

Il porte aussi une calotte au-dessous d'un chapeau de gangster plutôt ramolli et, sous les pans de sa chemise froissée qui sortent de son pantalon, dépassent des franges de son *taleth*.

Le matin, il est en profonde discussion avec le bon Dieu qui a l'air de le contrarier. En m'en allant à l'école, je l'entends réciter ses prières en hébreu et s'interrompre pour marmonner des objections dans un français parsemé de mots arabes.

*

Deux frères originaires d'Égypte, qui habitent seuls à l'hôtel, ont été engagés comme émissaires par une organisation sioniste. Ils sont très fiers de l'annoncer, surtout aux jeunes. Certains les accusent de séparer les familles parce qu'ils ont réussi à persuader quelques adolescents de quitter Paris et leurs parents pour aller vivre dans un kibboutz. On craint ce pouvoir des recruteurs sionistes sur nous, les jeunes.

Les deux frères sont blonds aux yeux bleus, le plus vieux a une forte carrure de lutteur, tandis que son cadet se prend pour James Dean, en jeans délavés, veste rouge avec fermeture éclair. Ce qu'il est con ! Il ne peut pas rester assis dès qu'il entend chanter Bill Haley dans le juke-box du bar contigu à l'hôtel. L'autre soir, il nous a même fait dans le salon un spectacle de rock and roll au cours duquel il a fracassé le grand lustre de cristal en faisant culbuter sa partenaire par-dessus son dos. Sa partenaire, c'est une fille qui s'appelle Huguette, à l'allure sage, cheveux longs et frisés, jupe plissée bleue. Elle était toute rouge après la catastrophe. Son père, grand et sec, un chapeau Borsalino sur la tête, ne parle que du Brésil. Il n'avait même pas remarqué ce qui s'était passé. Sa fille se faisait enguirlander comme du poisson pourri par madame Janine et, lui, il n'entendait rien du tout, il continuait de parler comme si de rien n'était. Huguette est montée tout de suite dans leur chambre.

Les frères toutefois n'ont pas beaucoup de succès dans leur recrutement. Les réfugiés affirment qu'il n'y a pas vraiment d'avenir en Israël. Mais ils le disent tout bas, comme ça, en soupirant et en se sentant bien coupables, car tout le monde a au moins une tante, un cousin, un oncle déjà installé là-bas. Et ces derniers n'ont pu obtenir de logements, ils habitent dans des tentes. On accorde les meilleurs appartements aux familles qui arrivent d'Europe et surtout d'Europe de l'Est. On raconte même que les juifs des pays arabes doivent être désinfectés au DDT à leur arrivée au port de Haïfa ou de Tel-Aviv. Alors Israël...

*

Madame Paltiel a tout pour intriguer. Parce qu'elle porte toujours un tas de bijoux, cela suscite bien des questions. Comment a-t-elle pu franchir la douane à Alexandrie ? se demandent les envieux de l'hôtel. Peut-être a-t-elle séduit l'officier responsable de la douane. Sans doute qu'elle a embobiné les douaniers et les officiers du port. Ah ! ces yeux verts ! Il faut se méfier de ses yeux verts, disent les mauvaises langues, qui ne lui pardonnent pas son extravagance. Elle se plaint constamment de son mari devant tout le monde. Car celui-ci pratique toujours son passe-temps favori : il se perd maintenant dans Paris. Je l'envie en pensant à ces noms de rues parisiennes. L'une d'elles s'appelle la «rue des Mauvais Garçons». Moi, je ne peux m'aventurer loin de l'hôtel sans que ma mère s'inquiète.

Monsieur Paltiel m'aide le soir à faire mes devoirs. Comme j'aimerais l'interroger sur Paris et ses mystères ! Nos regards se croisent. Il me conseille de prendre constamment des notes, tout est si important. Si on visite un musée, il me rappelle que cela risque de faire partie d'un examen. Ce n'est pas pour se divertir qu'on visite des expositions, mais pour *goûter* à la connaissance. C'est en arabe qu'il me sert ces explications et j'ai l'impression que le goût

dont il parle est encore meilleur en sortant de sa bouche. J'aime cette langue dans laquelle il s'exprime. Sa femme, elle, semble penser tout à fait le contraire.

— Profitez-en tant que vous êtes jeunes ! recommande-t-elle aux adolescents en souriant de ses yeux pétillants.

Que veut-elle dire par là ?

Elle a une prédilection pour ceux qui sont aussi beaux qu'elle. L'autre jour, elle n'arrêtait pas de répéter à une dame assise au salon que ses deux fils étaient beaux et distingués comme de vrais Anglais. Celle-ci l'a remerciée du compliment en rougissant.

Dans notre chambre, le soir, je me suis regardé dans le miroir. Merde que je suis moche ! Peau foncée, cheveux crépus, sourcils touffus et noirs. Mes parents m'ont sans doute adopté.

Comment faire pour devenir anglais ?

Avant de me coucher, il faut que je suive le conseil de monsieur Paltiel et que j'inscrive le nom de ce tableau qui m'a vraiment «impressionné». (Pas autant que les photos du Mayol. Akh ! ces femmes nues, complètement nues, attablées avec des hommes habillés en smoking ! J'ai longtemps observé ces images.)

Rue Montorgueil, Fête du 30 juin, de Claude Monet.

Le ciel dans la bande étroite, tout en haut du tableau, m'a fait penser à la lumière du jour que je vois à travers la lucarne de notre chambre en me réveillant le matin, les jours de congé.

*

Des gendarmes sont venus arrêter David parce que ses papiers n'étaient pas en règle. Tout l'hôtel était en émoi. Madame Janine a tenu à parler aux gendarmes, elle qui se plaint toujours de David parce qu'il boit trop. Même

qu’elle est venue attester qu’il travaillait bien chez elle en tant que gardien de nuit.

— Vous êtes français ? qu’on lui a demandé.

— *Bian sûrgh,* a-t-il répondu avec son accent pied-noir.

— Ben alors, où sont vos papiers ?

— Des papiers, des papiers ! qu’est-ce que j’en ai à foutre, des papiers ! a-t-il maugréé.

David ne connaît pas la valeur de ses papiers d’identité, affirment les réfugiés dans le salon.

— Il est irresponsable. Pour nous faire naturaliser français, il nous faut attendre pendant des générations et, lui, saoul comme il est, il perd les siens.

Monsieur Zagguri raconte que des collègues de travail polonais ont dû attendre vingt-cinq ans avant de pouvoir obtenir la citoyenneté.

— Il ne suffit pas d’appartenir à la culture française et de connaître La Fontaine par cœur. Non mais, dites donc, pour qui est-ce qu’on se prend ? dit-il en imitant l’accent des Parisiens.

— Il a dû les vendre, ajoute quelqu’un, à un de ces Américains.

— Mais non, assure un autre, c’est un cœur tendre, David.

— Vous vous rendez compte, au Canada, on vous donne la naturalisation gratuitement au bout de cinq ans, révèle madame Paltiel.

Elle est évidemment toujours bien mieux renseignée que quiconque.

Des hommes en costume gris, à l’allure sèche et soupçonneuse, viennent à l’hôtel pour vérifier les papiers des résidents. Ils s’assoient dans la salle à manger, au premier étage, et procèdent à des interrogatoires tout en fumant des cigarettes. Ils me donnent l’impression de rechercher des criminels.

Ma mère trouve toujours le moyen de s’affairer le plus loin possible.

*

Un Israélien est de passage à l'hôtel. Il ne pouvait pas passer inaperçu avec son pantalon large et sa chemise blanche au col ouvert rabaissé autour du cou. Il est très sérieux et semble sortir tout droit d'un des livres que distribuent les deux frères, et dans lesquels des photos montrent des colons israéliens blonds, les cheveux bouclés, la peau blanche, le regard austère, et déterminés coûte que coûte à labourer la terre. Il s'appelle Zalman, un nom d'une autre planète, et il a un accent légèrement allemand. Lorsqu'il traverse le hall d'entrée, le ton des conversations baisse d'un cran dans le salon. Mais Zalman nous adresse très peu la parole.

— C'est normal, commente Eddy, tandis qu'on vient de s'asseoir au salon. Tu le vois fréquenter nos parents ? Nous, nous parlons l'arabe, la langue des ennemis d'Israël !

Zalman attend, lui aussi, un visa pour l'Amérique. Nous sommes intrigués. Les Israéliens ne doivent jamais quitter Israël. Pourquoi part-il ?

— Vous savez, dit monsieur Zagguri avec une lueur de plaisir dans les yeux pendant qu'il retire une Camel de son étui d'argent, vous savez... en Israël, les départs indiquent un échec, un échec, répète-t-il, en frappant les deux bouts de sa cigarette sur son étui. En hébreu, émigrer équivaut à une chute, à une descente : on *monte* en Terre promise et on *descend* en Misraïms*.

Les explications fournies, il allume sa cigarette d'un coup sec avec son petit briquet avant de prendre une longue inspiration.

Le fait que les Israéliens ne se vantent pas d'émigrer explique sans doute le caractère peu loquace de l'énigmatique locataire, à moins qu'il ne travaille pour le Mossad.

* Nom de l'Égypte en hébreu.

— Ils ont une force de caractère, ces gens-là, c'est incroyable, *walahi* ! affirme, émerveillé, le frère de James Dean. Durant la campagne de Suez, les soldats égyptiens fuyaient, ils voyaient en eux des surhommes tombés du ciel. Le Sinaï est rempli de souliers de l'armée égyptienne, ils se déchaussaient pour courir plus vite. *Walahi el azim !*

Craignant que l'Israélien n'apparaisse dans le hall, on baisse la voix.

— C'est parce que ce sont des Européens, ces gens-là, des Allemands, pas comme nous des Orientaux, ajoute monsieur Zagguri. Et puis ils sont nés en Palestine.

— Pourquoi ? Il n'y a pas de juifs allemands en Égypte ? demande James Dean.

— Bien sûr, réplique monsieur Zagguri, mais ils sont devenus orientaux, ils ont la même mentalité que nous, tandis qu'eux, je me demande même s'ils sont juifs. En tout cas, ils ne sont pas pratiquants...

— Mais chez nous non plus, lance le plus vieux des deux frères.

— Enfin ! tout le monde ici présent sait ce que je veux dire, tranche monsieur Zagguri en cherchant du regard madame Paltiel, par-dessus ses lunettes.

— Tout à fait. Ce sont des surhommes, confirme celle-ci.

*

D'autres hommes ont un teint foncé comme moi dans le quartier. Mais leurs cheveux sont d'un noir luisant. Et ils ont trois ou quatre femmes à eux tout seuls ! La mine sombre, l'air sévère, ils n'ont même pas un mot d'amour ni un geste tendre à leur égard, alors qu'elles leur sont totalement dévouées.

L'une d'elles a même été violentée devant tout le monde, en plein jour. Un de ces hommes lui tordait le bras derrière le dos, sans que personne n'ose lui dire d'arrêter. On les appelle des *maquereaux*. Ils sont toujours bien habillés, en costume élégant prince de Galles et ont un air très respectable. Lorsque l'un

d’entre eux prend la parole dans le salon, tous les yeux se tournent vers lui et tout le monde allume une cigarette.

— En Algérie, explique l’un de ces hommes, lorsqu’on loue une chambre dans un hôtel, une femme vous y attend déjà.

Il déclare cela avec une telle assurance et un tel plaisir qu’on sent les habitués du salon suspendus à ses lèvres. Pour une fois, ce n’est pas madame Paltiel qui monopolise l’attention de l’auditoire. Mais c’est toujours à ce moment précis qu’arrive madame Janine pour vider le salon de ce qu’elle appelle la *marmaille.* Elle en veut aux jeunes de mon âge, la salope.

— Allez, ouste, la marmaille ! Au lit ! Il n’y a pas de place pour les gamins dans mon salon après neuf heures, crie-t-elle de cette même voix de caramel qui dit «mon lapin», «mon trésor» à ses amants.

«C’est comme ça, la vie !» assure Rosa, la sœur d’Huguette. Elle a de gros pare-chocs qui pointent droit devant comme les torpilles des sous-marins qu’on voit dans les films de guerre. Si on n’ose jamais les toucher, on les regarde pourtant.

— Tu te rends compte, me dit-elle lorsqu’elle voit bien que nous devons monter à nos chambres, tu t’en sortiras jamais. Jeune, tu subis des interdictions de toutes sortes, mais quand tu seras grand, t’auras des obligations.

Elle me sert ces commentaires philosophiques pendant que je maudis mille fois madame Janine. Que le diable l’emporte !

*

Les *maquereaux* ne sont pas tous très beaux. Certains ont l’air d’être des Corses ou des juifs, mais tous s’habillent toujours avec un grand raffinement : des complets impeccables, des souliers noirs cirés luisants. Et frais rasés, à toute heure de la journée. On dirait qu’ils viennent tout juste de se lever. Leurs

visages toutefois sont durs, impassibles. Ce doit être cela qui plaît à leurs femmes.

Monsieur Zagguri raconte que ces *messieurs* ont une force *virile* au-dessus de la moyenne et que leurs *dames* sont prêtes à tout pour eux. TOUT. J'essaye de m'imaginer ce que ce «tout» englobe. J'ai vu un jour, en compagnie d'Eddy, des femmes en bikini enrouler autour d'elles des serpents à Pigalle. Tout ?

— *Walah*, c'est vrai, dit-il.

Elles débordent d'amour pour leurs *maquereaux*, ces hommes *virils*, assis toute la journée à la terrasse du café près de l'hôtel à fumer des cigarillos et à jouer aux dés pendant qu'on leur sert un express, puis un pastis avec une carafe d'eau, puis un autre express et un autre...

— Tout, merde ! Elles aiment tellement leurs types qu'elles sont prêtes à coucher avec d'autres hommes et à leur ramener le fric, tu es bouché, ou quoi ? me demande Roby, un de ces Anglais qu'admire madame Paltiel.

— Comment ils font ? demande son frère.

J'ai passé la journée à les observer, accoté à la porte de l'hôtel.

Un cure-dents se promène de droite à gauche sur leurs lèvres, pendant qu'ils réfléchissent profondément en aspirant la fumée de leur cigarillo.

Je me demande pourquoi leurs femmes n'attirent pas le mépris des réfugiés. Ils ne les traitent jamais de *sharmuta*, ce mot arabe chargé d'indignation et de honte qui signifie «putain». Au contraire, on s'apitoie sur leur sort, on semble regretter que tant de beauté féminine et de distinction soit offerte comme de la marchandise au premier venu.

— La plus belle d'entre elles est celle qui ne se maquille jamais, elle n'est pas vraiment belle, mais elle a un genre. D'ailleurs, la beauté chez une femme, c'est au réveil que ça se constate, affirme, péremptoire, madame Paltiel.

Il s'avère que c'est celle qui a été violentée l'autre jour, en pleine rue, sans que personne ne vienne à son secours.

Pendant que j'écris ces lignes, ma mère est en train d'engueuler mon père.

— Combien d'argent tu as perdu avec l'Israélien ? lui demande-t-elle. Nous arrivons de peine et de misère à faire quelques sous et tu vas les échanger à un parfait inconnu. Quel *ladro*[*], ce Zalman !

L'Israélien a vendu des dollars américains à mon père, qui croyait avoir fait une bonne affaire, mais, au bureau de change, le cambiste les a refusés, les trouvant trop anciens.

Je comprends maintenant pourquoi les habitués du salon se moquaient de mon père.

*

Eddy est fasciné par les soldats américains. Il se lie facilement d'amitié avec eux.

— Ils sont prêts à acheter n'importe quoi, ces cons, qu'il dit, et, quand ils sont saouls, les dollars tombent tout seuls de leurs poches.

Effectivement, les *Amerloques*, comme il les appelle, sont très généreux avec les types louches qui leur vendent des cartes postales de femmes nues, ou bien encore des porte-clés, comme ceux de David, qu'il suffit d'agiter légèrement pour déshabiller une *gonzesse*.

La nuit, les juke-box de tous ces bars diffusent des airs qui montent jusqu'au septième étage de l'hôtel. La voix hurlante de Dalida alterne avec celle, veloutée, des Platters. *On ly yoooo.* Et tout ce vacarme ne m'empêche pas de dormir.

*

[*] «Voleur», en italien.

Les parents de Rosa attendent un visa pour le Brésil. Elle a tout de suite compris mon impatience à sortir de cet état végétatif qu'est l'enfance. Elle porte toujours un pull-over rose qui moule sa poitrine généreuse, mais elle est plutôt forte de taille et ses jeans lui donnent une allure de garçon qui ne m'excite pas.

Comme moi, elle aime les bandes dessinées de Davy Crocket.

— Tu veux que j'aille t'acheter des revues ? me demande-t-elle.

Elle fait allusion aux périodiques sur papier glacé où les femmes sont en tenue légère. Selon elle, les médecins conseillent aux garçons de reluquer ces belles femmes qui y sont photographiées. Il paraît qu'ils leur recommandent même de coucher avec les *pépés* qui font les cent pas dans la rue Blondel, près de la porte Saint-Denis. Cela nous guérirait des boutons d'acné. Elle n'est pas timide avec les garçons, Rosa, contrairement à sa sœur Huguette, plus âgée et plus sérieuse dans ses jupes bleu foncé et avec son attitude sévère. Lorsque les garçons racontent des blagues, Rosa rit aux éclats avant même la fin de l'histoire, elle m'exaspère.

— Attends, Rosa, que je finisse au moins de la raconter !

Quant à Huguette, qui écoute pourtant attentivement l'histoire jusqu'à la fin, elle reste bouche bée.

— Pourquoi ta sœur garde-t-elle tout le temps la bouche ouverte ? demande Eddy.

Lorsque la blague est un peu salée, Huguette s'offusque.

— Tu sais pourquoi les catholiques ne sont pas circoncis ?

— Parce que leur *zeb* est trop court !

— Je ne sais pas comment ma sœur peut vous fréquenter, je le dirai à mon père, dit la prude.

Les femmes ne veulent qu'une chose : être admirées, nous confie Rosa.

Eddy, qui pose toujours toutes sortes de questions, lui a demandé si c'était vrai que les femmes avaient une espèce d'érection aux mamelons, ce qui fait grossir leurs seins lorsqu'elles s'excitent. Où donc avait-il entendu cela ? Mais Rosa, le plus sérieusement du monde, lui a répondu par l'affirmative, sans montrer aucune gêne, comme si elle savait exactement de quoi il parlait. On a tous rougi.

Eddy s'est promis de suivre à la lettre les leçons de Rosa.

Nous nous exerçons mentalement à *viser juste*.

— Comment font-ils pour savoir où est le vagin de la fille dans le noir ? demande l'un de nous.

— Qu'est-ce que t'es con ! réplique un autre. Qu'est-ce que tu penses que la fille fait pendant que tu la tripotes ? Elle ne fait pas la morte, con !

— Quoi ? C'est elle qui te la prend pour se la mettre ? s'exclame quelqu'un d'autre.

*

Tandis qu'une fille passe devant nous, Eddy me dit :

— Tu viens ?

Arrivé à ses côtés, il lui déclare :

— Mademoiselle, vous avez de beaux seins, ils sont vraiment très beaux, ça donne envie de les toucher comme au cinéma.

Je ne sais pas où me mettre avec ce con. J'ai reconnu la fille de la libraire du coin, où mon père achète *France-Soir*. Mais en l'observant, j'ai la surprise de ma vie : la fille sourit.

— Comment tu as osé dire ça ? je lui demande, après.

— Je ne faisais que regarder ses seins et c'est sorti tout seul, mec.

*

Je dois raconter ce qui m'est arrivé aujourd'hui.

Ce matin, celle qui ne se maquille jamais a commandé un petit-déjeuner à midi et il n'y avait personne d'autre que moi pour aller le lui porter. «OKH, je me suis dit, peut-être qu'elle sera nue sous la couverture et que peut-être, peut-être, je verrai ses seins pendant qu'elle s'avancera pour prendre le plateau... et qui sait ? »

— Tu es entré dans sa chambre ? me demande, incrédule, Eddy.

— Bien sûr, que je lui réponds, je l'ai niquée par-devant et par-derrière, au moins trois fois. Elle voulait pas me laisser partir. Qu'est-ce tu penses !

En vérité, j'ai à peine pu apercevoir son bras s'étirer par la porte entrebâillée pour prendre le plateau. Elle avait une voix rauque, mais un bras blanc comme du loukoum.

— Déposez-le devant la porte, s'il vous plaît ! m'a-t-elle ordonné, en me vouvoyant, en plus.

Je bande en écrivant tout ça dans mon petit cahier à la couverture jaune. Si seulement Eddy pouvait me croire.

*

J'ai dû annoncer aujourd'hui à mes amis que nous partons pour le Liban. Une idée de mon père. Il tient, je pense, à se rapprocher d'Alexandrie. Et puis, ma sœur s'est établie à Beyrouth avec son mari.

Je ne sais trop ce que je ressens en leur annonçant mon départ. J'ai une odeur de cuivre qui me revient. Je vais avoir la nausée. De quelle époque sortons-nous ? Les avions, ça n'existe pas ?

Tout le monde se moque de nous au salon. Retourner dans un pays arabe après avoir été expulsé d'Égypte ! Et puis, le *raïs* a des visées sur ce pays, il songe à l'unir à la grande nation arabe. Il faut être fou pour aller s'y établir.

Je pense : «Allez, Baba, recommençons, remballons les valises. La sédentarité, ce n’est pas bon pour le cerveau. Les voyages, ça forme la jeunesse. »

Il faut quitter l’école communale mais, ça, je ne le regrette pas.

Valises. Train. Bateau. Faut pas perdre l’habitude du voyage.

XI

S/S Lydia, février 1958

Vomissements et oscillations. Le ciel et le creux des vagues. Combien de fois allons-nous faire le tour de la Méditerranée ?

Voici encore le Soudanais rencontré au cours de la première traversée. Combien de femmes et d'enfants a-t-il maintenant sans avoir pu mettre pied à terre ? Il voyage cette fois-ci sur un paquebot italien et parle fièrement avec mon père la langue de Garibaldi. Il est joyeux et a fini par accepter d'être ballotté sur la Méditerranée, s'étant accoutumé à son sort. Il raconte qu'on le traite mieux ici que sur les paquebots grecs. C'est sa troisième année en mer. Mon père s'est trouvé un compagnon avec qui disserter sur le pont supérieur. La grande robe blanche du Soudanais claque au vent.

À genoux sur l'espace étroit à la poupe du navire, j'observe le sillon savonneux sur l'eau vert bouteille.

*

Dans la cabine, j'entends mon père qui se plaint que tous les navires fassent escale à Alexandrie.

— Impossible de trouver un bateau qui ne passe pas par là, répète-t-il à ma mère qui semble inquiète.

Au port d'Alexandrie, les autorités égyptiennes découvrent que nous sommes sur la liste *noire*. On exige qu'un soldat fasse le guet devant la porte de notre cabine. Nous ne devons pas la quitter, sous aucun prétexte.

Je pense : «On n'est quand même pas n'importe qui, on est des gens importants, des expulsés d'Égypte. »

Le soldat porte un gros uniforme en laine brun foncé qui semble trop grand pour lui. Il a déposé son fusil qui doit dater de la Deuxième Guerre. Il sourit, le regard indifférent. Il suit des ordres. Ce n'est pas sa faute. Au bout de quelques heures, mon père estime qu'il pourrait au moins jouir de la vue d'Alexandrie du pont du navire, avant que le paquebot ne reparte, plutôt que du minuscule hublot de notre chambre.

— Bakchich ?

Le soldat accepte. «Mais n'allez pas trop loin», recommande-t-il. Je vois pour la première fois mes parents se tenir par la main pour monter vite sur le pont. (Faudrait pas que le *chawich* change d'idée.) Ils font de petits pas, comme deux enfants pressés d'aller chercher leur cadeau. Ils m'ont oublié là, tout seul. Ils ne me disent pas : «Mets ton foulard», ou quoi que ce soit de la sorte. Ils s'en vont contempler leur ville.

Lorsque je les rejoins, ma mère est assise sur un banc, son foulard sur la tête, une cigarette dans une main. Mon père a ôté son Borsalino dont il se sert comme d'un éventail. Il s'est approché de la balustrade.

— *Ya salam !* s'exclame-t-il, en arabe. *Manzar gamil !* Quel beau paysage !

Ma mère a le regard lointain. Elle pense sans doute à ses amies grecques, à ces lettres qu'elle leur a écrites et dont les réponses tardent à venir, car elles doivent être traduites en arabe pour être d'abord lues par les censeurs.

Le bateau doit déjà quitter le port.

Des officiers montent sur la passerelle pour signer des documents autorisant le navire à prendre le large.

— Ben Haïm ! crie de loin un officier avant même de poser le pied sur le pont. Qu'est-ce que *tu* fais là ? demande-t-il dans la langue du pays. Ce n'est pas comme ça que *tu* vas revenir en Égypte. Il faut que *tu* entreprennes des

démarches officielles et ce n’est pas sûr qu’on acceptera que *tu* reviennes, déclare-t-il en ricanant.

J’observe mes parents. Ma mère tient mon père par le coude, elle a cette démarche voûtée qui me rappelle la période des *événements*. Elle veut que mon père hâte le pas. Comme s’ils avaient été pris en flagrant délit de crime. Ils ont peur, je le sens. L’officier qui a envoyé mon père en prison se trouve sur le pont, devant nous, entouré de ses subalternes. Par quelle ironie du sort a-t-il été promu responsable des navires accostant au port ?

J’entends mon père l’implorer et cette honte dont je pensais avoir été lavé, nettoyé, envahit tout mon corps. Je me sens diminué, insulté. J’en veux tellement à mon père de nous avoir placés dans cette situation !

— Non, mon officier, lui répond-il, jamais je n’oserais revenir sans les autorisations officielles.

«Mon officier», lui a-t-il dit, comme s’il le respectait, malgré tout. Je n’aime pas, dans ces moments-là, cette langue dans laquelle mon père se laisse humilier.

XII

Montréal, juin 1990

Il se préparait à sortir. Il s'était fait de nouveaux amis au centre commercial, des Grecs, des Italiens et même des Québécois qui aimaient jouer au trictrac. Au téléphone, ma sœur m'avait raconté, un peu en blaguant, que certains d'entre eux étaient des Arabes musulmans et cela me surprenait beaucoup.

— Il paraît que tu joues au trictrac avec des Arabes...

— Qui t'a dit cela ? me demanda-t-il, étonné.

— …

— Ce sont des amis égyptiens, l'un d'eux est un neveu de Guirgiss, mon ancien client d'Alexandrie. Il vient d'émigrer au Canada.

— Mais ce sont des Arabes, tu joues avec des musulmans !

— Pourquoi est-ce que tu compliques toujours tout ? Ce sont mes amis. Nous jouons au trictrac, que vient faire la religion là-dedans ?

— Comment peux-tu fréquenter des gens qui ont accepté qu'on confisque tes biens sans broncher ? Peut-être même que c'était leur oncle ou leur père, ce fonctionnaire sur le bateau. Ces gens-là t'ont mis en prison. Tu ne leur en veux pas ? Est-ce que tu penses à ce qu'ils t'ont fait quand tu lances les dés ?

Je le voyais rougir, je risquais de lui faire faire une crise cardiaque. Si ma mère avait été là, elle aurait hurlé : «Tu n'as pas honte ! Tu fais faire du mauvais sang à ton père ! »

— Ces gens-là, ce sont mes amis. Ça sert à quoi de ressasser le passé ? Un proverbe juif dit : «Qui veut se faire des amis jette un voile sur les offenses...»

Mon père s'en allait jouer avec ses amis et, moi, je retournais à mon journal.

XIII

S/S Lydia, en route vers Beyrouth

À cause du mot arabe «*laban*», le Liban évoque inévitablement une image de lait dans mon esprit. Mon père dit que c'est la Suisse du Moyen-Orient. Le pays tire son nom d'une montagne blanche, le *djebel Lubnân*, m'apprend-il dans la cabine en ôtant ses lunettes et en fermant son *Larousse*. Il vient de lire toute l'information que son dictionnaire contient sur ce pays.

Dans le salon du navire, on raconte que la neige couvre les flancs de ses hautes montagnes.

— *No kidding*, vous pouvez faire du ski le matin et vous baigner l'après-midi à la mer, s'exclament des passagers qui regardent déjà l'horizon, comme si nous devions arriver d'une minute à l'autre.

Sont-ils juifs, chrétiens ou musulmans, ces jeunes gens libanais qui, sur le pont, parlent arabe avec le même accent chantant et, subitement, passent au français et parfois à l'anglais avec la même intonation dans la voix ? Ils s'interpellent par leurs prénoms, se cherchent dans les corridors, se racontent des blagues, jouent aux dominos dans le petit salon. Mais ce ne sont pas mes amis. Je n'ai certainement pas les mêmes souvenirs qu'eux, pas le même accent. Que pourrais-je bien leur raconter ? Et puis, eux, ils ont un pays, ils y retournent.

— À Beyrouth, on parle toutes les langues comme à Alexandrie autrefois, explique à mon père un homme d'affaires arménien, appuyé à la balustrade.

Comment peut-on dire «autrefois» ? On vient à peine de quitter le port d'Alexandrie.

— C’est un pays rêvé où se croisent le Nord et le Sud, l’Orient et l’Occident, ajoute le passager.

Au-dessous de la balustrade, la vue d’une femme en bikini m’excite. Près de la piscine au bassin vide, une blonde resplendissante s’offre au soleil, allongée sur une chaise longue (l’eau doit être glaciale, malgré la chaleur accablante). Est-elle finlandaise ou suédoise ? Quel butin il ramène au pays des cèdres, ce voyageur libanais qui l’a épousée ! Mon corps entier envie cet homme brun, pourtant frisé comme moi.

*

Beyrouth

Le taxi file vers l’appartement que ma sœur et son mari ont loué pour nous. Mon beau-frère est venu seul nous chercher au port, car ma sœur n’a pu se libérer de son travail.

Des fleurs poussent partout dans cette ville. Tout le monde a l’air de jouer aux cartes, attablé sur les balcons.

J’ai l’impression que c’est Alexandrie, tout à coup convertie en une ville moderne nord-américaine tout en conservant sa physionomie de ville arabe et méditerranéenne.

Je sens la chaleur dans le nom de la ville. Beyrouth. Les automobilistes n’arrêtent pas de klaxonner, mais la foule bigarrée et indisciplinée les ignore et se faufile entre les autos, en plein milieu de la circulation.

Les trams bondés se glissent à travers tout ce tumulte en transportant, agglutinées sur leurs côtés, les mêmes grappes humaines qu’à Alexandrie. Les chauffeurs des taxis hurlent les noms de leurs circuits. Sur les terrasses des cafés, le long de la rue Allenby, des hommes en keffieh palpent des lèvres la pipe de leur narguilé et ferment les yeux de volupté en expirant la fumée.

Des enseignes de Coca-Cola, des taxis Mercedes, avec tout plein d'amulettes suspendues au rétroviseur sous le nez du chauffeur. Et cette allure américaine dans l'air...

Les radios des marchands de tissus, au fond de leurs boutiques à l'odeur de taffetas, diffusent le dernier tube de Paul Anka et, devant l'entrée des grands palaces, au bord de la mer, sont stationnées des voitures de sport, des Thunderbird rouges, décapotables.

L'appartement se trouve en face de l'hôtel Sémiramis, près de l'immeuble dans lequel habitent ma sœur et son mari. Je reprends mon poste d'observation devant une autre fenêtre que celle de la rue Djabarti. J'aimerais avoir des jumelles, car des femmes en bikini se prélassent au soleil, telles des lionnes aux cambrures exquises. Je jure que, lorsque je serai grand, j'en aurai une dizaine toutes vêtues de cette manière. Ou pas vêtues du tout. Je ne peux pas demeurer à l'intérieur, il faut que je sorte.

*

Dans les boutiques, dans les tramways, la langue arabe se mêle à l'arménien, au grec et au français. Encombrées de gros sacs de toile, le parterre couvert de sciure, les boutiques sombres des épiciers répandent les mêmes senteurs de coriandre, d'aneth et d'origan qu'à Alexandrie. Leurs propriétaires arabes, grecs ou arméniens rappellent, par leurs gestes et leurs visages, des attitudes familières. On s'évente, on chasse les mouches, assis sur une chaise en toile en attendant le prochain client.

*

Les Libanais parlent français, comme s'ils avaient adapté la langue de Voltaire à leur rythme et à leur paysage, laissant traîner la fin des phrases comme si elles restaient suspendues en l'air. On commence une phrase dans une langue et on la finit dans une autre. Je découvre qu'on peut parler arabe et être roux

aux yeux bleus : les Libanais sont de toutes les couleurs. Certaines de leurs femmes portent des pantalons si serrés qu'elles semblent les avoir tout simplement dessinés sur leurs jambes. Elles se baladent perchées sur des sandales à talons hauts, les ongles d'orteils peints en rouge. On raconte que les émirs des pays du Golfe en ont assez de leurs quatre femmes et viennent goûter aux délices de Beyrouth.

Je me mets à fuir mes parents, mon corps me pousse à sortir de l'appartement, j'ai la gorge sèche, une douleur au bas du ventre, il faut que je marche longtemps, la fatigue m'apaise. Je traverse la ville, la place des Martyrs, je monte et descends du tram, je repasse devant l'ambassade américaine, les palmiers de la corniche, je m'assois sur le parapet. Je ne vois que des femmes en tenues provocantes. J'achète une petite couronne de pain au sésame, peut-être qu'en mangeant je penserai à autre chose.

Je mords dans mon pain à pleines dents lorsqu'une jeune femme, talons aiguilles et décolleté plongeant, me demande un renseignement dans la langue du pays.

Je suis si étonné qu'elle puisse m'adresser la parole que je la constelle de mille grains de sésame en ouvrant la bouche. Ma mère m'avait pourtant prévenu de ne pas parler la bouche pleine.

La jeune femme se détourne, l'air excédé, ses talons cliquetant sur le trottoir, cherchant un mouchoir dans son sac afin de nettoyer son visage, sa gorge, peut-être même sa poitrine, de toutes ces saletés.

Je me demande comment je peux être si con. Qu'aurait pensé de moi Eddy ?

*

Les gars frôlent leur sexe de leur main, par-dessus leur pantalon, tout en bavardant. Je me demande s'ils ressentent la même chose que moi, car le mien grossit sans raison à toute heure de la journée. Je me suis mis à genoux dans

la baignoire et j’ai ouvert le robinet d’eau chaude pour l’apaiser. J’ai aimé la sensation de brûlure que j’ai ressentie. Mon corps me pousse à me dévêtir et, lorsque je suis seul dans l’appartement, je saute tout nu, les bras en l’air devant le miroir du salon, comme les filles, en short, dans les actualités du cinéma. Qu’est-ce qui me prend ?

Cette après-midi, j’ai été à la plage et deux filles qui s’aspergeaient copieusement en riant très fort se sont approchées de moi. Subitement, elles se sont tournées vers moi et m’ont demandé si je pouvais leur apprendre à nager en les tenant par le ventre pendant qu’elles flottaient sur l’eau.

— Tu en es sûrement capable, ont-elles affirmé.

De parfaites étrangères, et pourtant si amicales, si désinvoltes. J’avais la gorge très sèche. Elles ont attendu que je surmonte ma gêne. J’entendais leurs rires de filles tandis qu’elles s’éloignaient. Je n’osais pas les regarder dans les yeux. Ce soir, dans mon lit, je pense encore à cette scène et ça se durcit tellement que j’ai mal aux couilles.

*

Au cinéma, on passe des films européens où les femmes montrent généreusement leurs poitrines. On ne les interdit pas aux mineurs comme en France. Mais dès qu’une femme nue se pointe à l’écran, tout le monde siffle, hurle, les dialogues deviennent inaudibles. La salle semble à la fois admirative, incrédule et scandalisée. On tient à prodiguer toutes sortes de conseils à l’acteur, lorsqu’on n’insulte pas carrément les actrices dénudées. *Sharmuta !* Putain ! En plus, il y en a qui se lèvent pour mieux voir. Pourquoi donc tous ces gens viennent-ils voir ce genre de films s’ils ne tiennent qu’à chahuter ? Mystère. Je n’ai même pas pu bander avec leur chahut.

La foule est nombreuse sur la place des Martyrs, le soir. Des adolescents se frottent aux robes noires des femmes voilées, leurs coudes frôlant des

poitrines opulentes ; les yeux des femmes sourient, mais elles défient les touchers. Dans les tramways, les filles, certaines en turban, n'arrêtent pas de se bousculer, se pressant contre moi, mais sans me regarder.

*

Il paraît que les Druzes vont descendre de leur fief du haut des montagnes, quelque chose ne va pas au Parlement, tous ces gens ne s'entendent plus.
Ma mère dit :
— Le *raïs* nous poursuit. Il va finir par nous rattraper, n'a-t-il pas pris la Syrie ? La grande République arabe unie est à nos trousses.
Mais les Druzes refusent de se joindre au projet de la grande nation arabe.

*

Dans les kiosques, les revues ne parlent que de Soraya. Le chah d'Iran, en uniforme, le regard sévère, l'a répudiée. On lui a trouvé une remplaçante, étudiante à Paris. À la plage du Sporting Club, face à la mer, le juke-box laisse filtrer la voix de Paul Anka. «*You are my destineeee*. »
Il nous faut un passeport libanais, cette fois. On chuchote derrière une porte que, pour l'obtenir, il faut passer chez un prêtre maronite, sinon, s'*ils* gagnent, c'est à l'islam qu'il faudra se convertir. J'essaye de m'endormir, mais j'entends mon père qui crie :
— Je préfère l'islam aux maronites !
J'ai remarqué ce soir en mettant mon pyjama que des poils noirs poussent sur mes jambes.

*

La guerre a éclaté. On n'aura pas besoin de se convertir. Tout le monde s'en va. Les voisins grecs font leurs valises, tout comme la dame qui jouait avec eux au poker sur le balcon. «*Fissa*», disait-elle, en posant une fiche. Impossible de prononcer le «ch», ça n'existe pas dans la langue grecque,

expliquait-elle en riant, cigarette aux lèvres, les yeux mi-clos à cause de la fumée, tout en ramassant toutes les fiches sur le tapis vert de la table.

— Elle a encore gagné, se lamentaient ses voisins en se levant de table.

À cause de Nasser, plus moyen de jouer aux cartes tranquilles.

Sur la place des Martyrs, les chauffeurs des taxis collectifs — le service — annoncent pour quelque temps encore leurs itinéraires en criant très fort les noms des quartiers qu'ils sillonnent : «Hamra ! Hamra ! » La ville sera divisée en autant de quartiers impénétrables.

— Vous risquez de recevoir une balle perdue dans ces fusillades, les taxis-service ne se rendent plus nulle part.

C'est la voisine du deuxième étage qui le dit à ma mère, elle n'ose même plus étendre son linge sur le balcon.

Les magasins sont fermés, l'aéroport aussi, les rues sans vie, le tramway ne parcourt plus la ville. Comment se rendre jusqu'au port où quelques bateaux amarrés attendent leurs passagers ? Réussiront-ils à partir ? La ville est déserte. C'est le couvre-feu. Va-t-on recommencer à recouvrir les persiennes de papier bleu ?

Des coups de feu crépitent dans l'air chaud du printemps. Le même bruit que le maïs grillé sur la corniche d'Alexandrie, mais cent fois plus fort. Les milices phalangistes des chrétiens libanais s'en prennent à d'autres groupes, musulmans et vice-versa.

C'est donc la guerre qui recommence. Des gens qui travaillent ensemble le jour et se haïssent la nuit. Comment font-ils ? Allez comprendre. Les armes s'entassent dans les synagogues, dans les mosquées, dans les sous-sols des églises. Et les bahaïs, à quel camp, appartiennent-ils ? Il paraît que c'est pire, si vous n'appartenez à rien.

«Allez, Baba, on recommence, remballe ta tente, vous pensiez jouir d'un peu de repos, retrouver l'Occident en Orient, les quatre points cardinaux, le Nord et le Sud sur une même terre où coule le lait, où poussent les cèdres. C'était une illusion, un songe. Faut repartir et tout recommencer. » Je m'aperçois que je me parle tout seul et que je me donne même un autre nom. Ce n'est pas la première fois. Je suis le seul à me comprendre. Je ne connais personne de mon âge avec qui partager toutes mes incertitudes, je suis à la recherche d'une terre, d'un pays qui n'existe pas, toujours fuyant. Je ne sais trop si c'est nous qui fuyons ou si ce sont tous ces pays qui ne veulent pas de nous. Je n'ai pas le temps de me faire des amis, il y a toujours une guerre qui me poursuit. Des amis, peut-être que je ne m'en ferai jamais. C'est écrit dans les lignes de ma main. *Maktoub*. Je suis un être étrange, un étranger de naissance. Je suis en train de découvrir ma véritable identité. Comme j'envie Nonna dans ces moments-là.

Peut-être que nous finirons par retourner en France et que nous y resterons pour de bon cette fois-ci, peut-être qu'on nous accueillera à bras ouverts, comme des apatrides en fuite. Peut-être. Ce mot m'empêche de rêver. Et je me sens seul. Je suis égoïste : je suis content que la guerre ait éclaté.

*

C'est tellement bizarre de voir les rues désertes. On entend la nuit la pétarade des armes à feu. On raconte chez les voisins qu'un tel s'est aventuré dans tel quartier et a reçu une balle dans la tête. Faudrait aller chercher son corps pour l'enterrer. Sait-on quelle était sa confession pour ne pas se tromper de cimetière ? Telle autre, paraît-il, est morte dans une explosion, alors qu'elle faisait son marché. Son corps déchiqueté, méconnaissable. Il a fallu ramasser les parties de son corps pour l'enterrer.

On attend les GI’s pour faire une trêve. Chamoun, l’homme aux cheveux blancs, tarde à les appeler.

*

Le séjour au Liban tire à sa fin. Les GI’s débarqueront pour apporter une paix provisoire. Au moins, la guerre m’évite d’avoir à me refaire de nouveaux amis dans une nouvelle école, d’avoir encore à expliquer d’où je viens et qui je suis. M’aurait-on cru si j’avais dit qu’en France je m’asseyais tous les matins dans une caravane qui tenait lieu d’école ? On m’aurait pris pour un gitan. À Paris, en plus. Non, mais il invente, ce garçon, n’importe quoi pour se faire remarquer. Tu te fous de nous ?

On refait les valises pour retourner à Paris. Au moins là, pas de guerre civile, musulmans, juifs et chrétiens s’entendent à merveille.

Ma sœur demeurera sur place. Elle et son mari partiront bientôt pour le Canada. Ils attendent le visa, c’est une question de jours.

— Dans ce pays lointain, dit-elle, on a enterré la question des nationalités pour toujours.

*

S/S Espéria, juillet 1958

Sur le bateau, ma mère cherche dans ses cartes un sens à tout ce périple, elle qui a quitté l’île de Chio où la terre tremblait pour s’établir à Smyrne et puis à Alexandrie. Y aura-t-il une fin à tous ces voyages ? Mais les cartes la contrarient. Peut-être que le cosmos est dirigé par un *karagheuz*, ce bouffon du théâtre d’ombres de la Méditerranée, trompeur jovial et obscène, jouissant toujours de l’impunité.

(Je devais en avoir assez des voyages. Je n’ai rien écrit pendant plusieurs jours. Le bateau curieusement ne passait pas par Alexandrie. Ouf !)

À l’horizon, on aperçoit enfin le château d’If.

Arrivés à Marseille, on expédie nos valises à Paris, Hôtel des Folies-Bergère. Comme j’aime le nom de cet hôtel ! Enfin, une adresse fixe en bonne et due forme.

Mais, au moment de débarquer, un fonctionnaire consulte nos passeports et nous demande :

— Votre visa ?

— …

— La France exige un visa d’entrée pour les ressortissants tunisiens, déclare-t-il. Vous ne le saviez pas ?

Je me dis que l’homme nous taquine, il a dû deviner notre histoire... il pratique l’humour français. Mais le monsieur au costume bleu est très sérieux.

— Une crise a éclaté entre la France et la Tunisie, ajoute-t-il, imperturbable. On n’avait pas prévu que vous seriez en mer, en train de traverser la Méditerranée, ironise-t-il, comme certains Français imbus d’eux-mêmes, lorsqu’ils affirment une vérité censée être connue de l’univers entier et s’étonnent que les autres ne la connaissent pas.

J’étais justement sur le point de demander au fonctionnaire pourquoi les Français n’avaient pas attendu qu’on débarque avant de rompre leurs relations avec la Tunisie. Mais je veux me venger et je pense avec un brin de fierté : la Tunisie n’est plus un protectorat, les Tunisiens en ont assez d’être protégés par la France ! J’ai envie de sauter partout comme lorsque j’étais gosse et de m’exclamer :

— *Maramiropipo !* les doigts en trompette. C’est bien fait pour vous, la Tunisie est libre !

Mais je me demande en même temps si je suis vraiment euphorique ou si je ne suis pas en train de perdre la raison.

Il aurait fallu obtenir un visa de l'ambassade à Beyrouth.

À ce moment-là, je me rends compte que ma voix a changé. J'engueule mon père de plus belle.

— Mais, pa, pourquoi tu n'es pas prévoyant ? Tu le fais exprès, ou quoi ? Un visa, c'est pas compliqué à obtenir...

— On m'avait pourtant confirmé que ce n'était nullement nécessaire, explique mon père, comme s'il tentait d'éviter une réprimande.

Retour à la case départ : refoulés par la France jusqu'au Liban. Nous sommes des pions dans un jeu de Monopoly nouveau genre et dans lequel il faut gagner passeports et visas. Si vous passez par... vous gagnez ceci ou cela...

— Mais notre visa libanais est expiré, se morfond ma mère.

Il ne reste plus qu'un seul pays susceptible de nous recevoir : la Tunisie. Mais comment s'y rendre ? Demander au navire de faire un détour ? Comment, en pleine mer, trouver un bateau à destination de la Tunisie ? En affichant sur une grande banderole *Passagers cherchent navire en direction de Tunis* ? En émettant des signaux en morse ?

— Ne vous en faites pas, dit mon père. À Naples, la prochaine escale, nous demanderons le visa aux autorités consulaires françaises et c'est tout.

Ma mère ne mord pas encore sa main, mais elle menace à tout moment de sortir ses cartes.

— Sinon, ajoute mon père, on trouvera bien un bateau pour la Tunisie.

Des paquebots doivent sûrement faire la navette entre l'Italie et le pays du grand-père.

Je pense : «À condition qu'on nous laisse débarquer. »

En attendant, j’interroge l’horizon, immuable et hors d’atteinte, y cherchant un point fixe.

Me voici donc tunisien, alors que je n’ai jamais vu la Tunisie et que je n’en parle même pas la langue ! Arabe ne connaissant pas ma culture, tunisien ne connaissant pas mon pays ! Qui suis-je ? C’est vraiment le mauvais sort qui s’est abattu sur nous, car nos papiers ne témoignent pas de notre véritable identité de réfugiés-d’Égypte-rêveurs-d’Occident. Ce sont donc de faux papiers. Nous voici faussaires, partageant le sort du Soudanais errant qui vogue sur la Méditerranée depuis trois ans, avec femmes et enfants, pour avoir arraché une page de son passeport !

Au moins, lui, avec ou sans papiers, il sait qu’il est soudanais. Mais moi ? J’envie le Soudanais. Celui-ci appartient à un endroit, à un pays. Existe-t-il un nom pour désigner ma condition ? Je suis un vrai apatride, moi... Je découvre lentement les multiples facettes de mon étrangeté.

«Allez, coupez le cordon, lâchez les amarres, on repart, Baba. Il faut perpétuer le nomadisme, ne pas en perdre l’habitude. »

Je dis à mon père — il a le sens du tragique moins développé que ma mère — que si quelqu’un voulait savoir quel est notre pays d’origine, il faudrait lui demander s’il a un moment devant lui, car la réponse risquerait d’être longue. Par où commencer pour répondre à une question pourtant si simple pour tout le monde ?

Je suis sûr que je lui pose cette question tandis que le bateau quitte Marseille et que nous ne savons pas comment vont finir nos pérégrinations. Sans doute que je le tire par la manche de sa veste pour attirer son attention, même si j’ai, maintenant, une voix d’homme.

Mais mon père rit.

*

En ce moment, le navire vogue donc sur la route du retour, c'est-à-dire vers Beyrouth. J'ai le sentiment que la discorde n'a pas de fin. Vous quittez un pays et elle vous suit. La France va-t-elle déclarer aussi la guerre à la Tunisie ? En bons réfugiés, n'ayant que nos brosses à dents et les indispensables passeports (les vêtements étant sans doute arrivés à bon port, c'est-à-dire à l'Hôtel des Folies-Bergère), nous sommes maintenant à la charge de la compagnie maritime. Après tout, elle est responsable de ses passagers et se doit de les transporter jusqu'à ce que, dans un port accueillant, des autorités acceptent de les laisser débarquer. Le capitaine, si souriant à l'aller, baisse les yeux sous sa casquette blanche et évite notre regard. Même le valet de chambre, auparavant si poli et discret, interroge maintenant ma mère : est-elle vraiment grecque ?

— Et ton mari, lui, d'où vient-il ? demande-t-il.

Nous sommes une espèce rare, des étrangers étranges.

Au port de Naples, les *carabinieri*, portant chapeau comme Napoléon, se montrent réceptifs aux doléances de mon père, qui, en italien comme il se doit, sait les convaincre qu'avec un permis de séjour de cinq jours («*Solamente cinque giorni*», plaide-t-il), il parviendra à obtenir un visa du consulat de France. Sinon on partira pour la Tunisie. Juré, craché. Il les rassure en tapant légèrement du revers de la main sur la table pendant qu'ils scrutent ses papiers, tournent les pages, intrigués par tous ces tampons d'entrée et de sortie.

*

À Naples, les employés du consulat de France sont souriants, mais inflexibles. «Nos relations sont rompues momentanément avec la Tunisie», nous explique diplomatiquement une dame, pendant que, nous, nous sommes debout, incrédules devant elle, avec une trousse de papiers d'identité. Ne pourrait-elle pas faire comme si... ?

— Comment dites-vous ? dit-elle avec son accent pointu.

— *Ma che*, dit ma mère, on n'est pas des vrais Tunisiens de toute façon, quelle différence ça fait si vous mettez un tampon sur nos passeports ?

Dans la rue, devant le consulat, mon père parle d'abord tout seul, car ma mère descend très lentement les marches en marbre de ce palais, sans doute occupé autrefois par Joseph Bonaparte.

En raison d'une habitude de commerçant acquise à Alexandrie qui le rend très sociable avec les étrangers, il aime se confier au premier venu. Après tout, dans sa ville natale, on raconte ses malheurs à tout le monde, coutume oblige. Non pas ses réussites, because mauvais œil, juste ses infortunes.

Je suis donc à peine étonné, quoique terriblement gêné, de le voir étaler nos problèmes devant de parfaits inconnus. Qu'auraient pensé de moi mes professeurs de l'école anglaise d'Alexandrie, eux qui recommandaient la retenue même dans les pires catastrophes ? Je ne sais trop où me dissimuler lorsqu'il recommence tout naturellement, dans cette rue de Naples, à s'adresser à un groupe de curieux qui s'est approché de nous. J'ai l'impression d'être un saltimbanque, nous allons certainement exécuter un numéro d'acrobate devant tous ces gens.

Mon père implore les passants comme si une force surhumaine pouvait tomber du ciel et aller chercher le consul en personne, lequel apposerait, avec mille excuses, visa et tout sur notre passeport tunisien. Peut-être même que le représentant de la France, repentant, lui servirait un café turc sur une table à trépied.

Je l'entends raconter tout notre périple à un auditoire médusé, massé devant le consulat, les enfants léchant leur *gelati*, les femmes se demandant si on pourrait leur prédire l'avenir pour quelques lires, les hommes réfléchissant, cherchant la faille qui leur permettrait de faire une bonne affaire. Je suis sûr

qu’on nous prend pour une famille de gitans et j’en veux à mon père de livrer nos malheurs en pâture aux Napolitains. On finira par être expulsés de Naples, c’est bien cela qu’ils font avec les gitans.

Je m’habitue tant bien que mal à être le centre d’attraction des passants et constate, avec étonnement, que les Napolitains ont l’air de compatir. Ils paraissent même intrigués par cet Alexandrin parlant leur langue et par cette histoire de visa pour la France d’un Tunisien italophone, accompagné d’une Grecque et d’un gamin noiraud (le soleil tape fort sur tous ces ponts de navires). Lorsque, tout à coup, sorti de la foule, un homme vient lui proposer un marché. Il ne s’agit pas cette fois-ci — Dieu merci ! — de montres ni de diamants, mon père ayant compris la leçon. Non, il s’agit d’un pauvre Napolitain qui tente de retrouver sa fille en France. Il l’avait eue d’une liaison avec une Française qui était repartie avec sa fille à Marseille sans laisser de trace. Le Napolitain révèle qu’il est un haut fonctionnaire du gouvernement italien et promet de nous obtenir une prolongation de notre permis de séjour à Naples si mon père accepte, en échange, d’effectuer des recherches pour lui dès son retour en France.

Il nous présente son frère et son beau-frère et, rapidement, un groupe de gens se met à nous suivre, déplorant que le consulat de France nous refuse le visa et que nous ne puissions rentrer alors que nos valises sont déjà rendues à Paris et que nous n’avons même pas de sous-vêtements de rechange.

Comme c’est l’heure du repas, tous ces gens prennent place tout naturellement dans un restaurant. Le Napolitain et sa suite semblent connaître les clients et les serveurs de cette trattoria bondée dont les tables débordent jusque sur le trottoir. Tout le monde nous désigne du regard, s’apitoyant sur notre sort, juste cinq jours de visa de séjour à Naples, «*... poveri... devono prendere il battello per un altro paese*».

Lorsque vient le moment de régler la note, on présente à mon père cinq additions agrafées les unes aux autres. Le montant s'élève à des dizaines de milliers de lires. Les personnes qui nous accompagnaient se sont discrètement éclipsées, et certains clients jurent en gesticulant qu'on les avait invitées. Les *carabinieri* réapparaissent. Il faut aller s'expliquer au poste de police : comment des gens ayant un permis de séjour temporaire peuvent-ils se permettre de causer autant d'ennuis aux autorités ? Elles qui avaient pourtant accepté de les accueillir avec tellement d'hospitalité.

Mais, en fouillant dans ses papiers — toujours attester son identité —, mon père découvre les vieux billets de cent dollars américains que Zalman lui avait vendus dans une autre vie. C'est que mon père a aussi la manie des archives : il trouve le moyen de tout conserver.

Au bureau de change du port de Naples, l'employé ne voit aucun défaut aux dollars datant d'avant la dernière guerre. Au contraire, il ouvre son tiroir et enlève un élastique d'une grosse liasse de billets neufs et tout en couleurs, grands comme des feuilles de buvard, qu'il se met à compter en faisant claquer ses deux doigts.

Cela équivaut à des milliers de lires, comme si les Napolitains donnaient encore plus de valeur à ces dollars parce qu'ils avaient vieilli.

Soulagés qu'on puisse payer le restaurateur, les *carabinieri* refusent toutefois de prolonger le visa de résidence.

XIV

Montréal, juin 1990

Je n’étais pas prêt d’oublier tous ces déplacements.

— Les voyages que nous faisions, n’étaient-ils pas finalement la conséquence de notre non-intégration et de nos ambivalences ? Français ? Pas vraiment. Tunisiens ? Non plus !

J’avais envie de sacrer.

— C’était une aventure. C’était une leçon, un signe de l’univers. Nous nous préparions pour devenir des sédentaires, des Canadiens, me répliqua-t-il, ironique.

Il avait une manière si désinvolte d’affronter la vie, en ne prenant jamais rien au tragique, riant même des vicissitudes que nous affrontions, que j’étais toujours pris d’un sentiment de frustration devant ses réactions. Pour lui, je prenais les choses tellement au sérieux.

— Mais dis-moi la vérité... Soyons véridiques, comme tu dis, maman et toi, vous vous amusiez comme des fous, vous aviez hâte de revenir à cet hôtel finalement et de retrouver cette Française et ses amants, non ?

— Quelle Française ?

Il s’apprêtait encore à sortir, et cherchait son costume brun dans l’armoire.

— Tu veux dire madame Janine ?

— Oui, celle qui trompait son mari, ce pauvre Camille !

— Camille ? Madame Janine était veuve ! Mais elle aimait les hommes, c’était une belle femme, très distinguée.

— Je jouais avec son fils, Thierry.

— Ça m’étonnerait. Elle n’avait pas d’enfants !

— …

— Est-ce que tu écris notre histoire ou un roman ?

— J’écris notre histoire parce que c’est un roman...

C’était à se demander s’il perdait la mémoire.

— Vous avez tout fait pour faire de moi le cosmopolite parfait, mais qui n’a pas de pays. J’ai fait mes études en anglais. Je ne pouvais même pas m’adapter à l’école publique en France ! Les passeports que vous aviez ne reflétaient même pas vos appartenances ! Vous parliez toutes les langues de la Méditerranée, mais n’apparteniez à aucun pays.

— Comme je te l’ai dit, on te préparait pour que tu sois un vrai Canadien, et puis, parler plusieurs langues, c’est ça, l’avenir.

— Un vrai Canadien, je t’en prie, qu’est-ce que c’est ?

— C’est quelqu’un qui parle les deux langues.

Il ressortait de sa chambre à coucher, attenante à la cuisine, il s’était habillé, prêt à sortir. Il était invité chez un de ces nouveaux amis dont il avait fait la connaissance dans ce centre commercial, en face de chez lui. Ce dernier allait lui présenter sa femme et ses enfants. Mon père me donnait l’impression d’avoir une nouvelle famille.

Je pensai à ce qu’il venait de dire. Nous nous préparions à devenir des Canadiens. Comme si toutes ces péripéties nous préparaient à mieux apprécier le Canada.

Je décidai de changer de sujet en le taquinant :

— Nous sommes arrivés au Canada, c’est bien vrai, mais en débarquant au Canada, on a découvert le Québec. Et le Québec veut devenir un pays...

— Les Québécois sont des Canadiens, répliqua-t-il avec emphase, comme pour m’apprendre une vérité que j’ignorais. Et les Canadiens, ce sont des gens

heureux, ils ne veulent pas d'histoires. Ils ne veulent pas qu'on leur complique la vie.

Il attachait les lacets de ses souliers. C'était sa façon à lui de me répondre.

Et nous communiquions entre nous en français. Par quel mystère de la vie parlions-nous cette langue ? Si lui ne l'avait pas apprise, aurais-je été si attaché à cette langue, au point d'épouser une cause politique pour la défendre ? Nous étions unis par le sang et par la langue, mais séparés par le temps. Nous avions vécu les mêmes expériences dans deux espaces-temps différents, comment aurions-nous pu partager la même vision du Québec ?

Il s'était d'ailleurs adapté au Canada, comme jadis à la France. Homme d'affaires à Alexandrie, représentant pour une société d'assurances en France, il avait accepté, à Montréal, un emploi de manutentionnaire dans une société qui engageait des retraités venus des quatre coins de la planète et ayant fui chacun une patrie en détresse. Il était fier d'avoir travaillé durant vingt ans dans cette entreprise à emballer des paquets.

Sur le mur, derrière la chaise sur laquelle il s'était assis pour attacher ses lacets, je remarquai la plaque qu'on lui avait offerte à son départ, il y avait bientôt dix ans. La société s'appelait Sainte-Hélène. Elle me faisait penser immanquablement à Napoléon. Et, sans raison valable, je lui posai la même question sur le nom de notre rue à Alexandrie, toujours en le taquinant.

— Alors, la rue que nous habitions à Alexandrie s'appelait Djabarti... Mais qui était Djabarti ? Est-ce que tu le sais ?

Il ne le savait pas.

Comment pouvait-on habiter une rue sans connaître l'origine de son nom ? Cela me semblait tellement caractéristique de tous ces gens qui avaient vécu dans un pays, mais étaient coupés de son histoire. Je revoyais encore un parallèle avec le Québec. Je préférai ne pas en parler, cela nous divisait.

XV

Tunis, juillet 1958

Il est écrit que le périple ne serait pas complet sans une visite au pays du grand-père.

On s'embarque pour la Tunisie sur un bateau qui semble naviguer sur une mer d'huile. On atteint La Goulette. Tunis a l'air d'être au bout d'un long fleuve tranquille.

— Les Tunisiens d'abord ! clament les haut-parleurs dans le grand salon du navire.

C'est tout juste s'ils ne déroulent pas le tapis rouge pour nous accueillir. Je suis fier d'être reconnu comme un ressortissant de ce pays et de pouvoir passer devant les gens qui attendent en ligne pour montrer leur visa aux autorités. Je descends la passerelle la tête haute, le torse bombé, je dois avoir l'air de cet enfant de la rue Mouffetard, sur la photo de Cartier-Bresson, il ne me manque que les bouteilles de vin rouge dans les bras.

À Tunis, les gendarmes portent képi mais parlent arabe et les Arabes parlent français. Des Arabes en *galabeya*[*] parlant français !

Même si c'est le pays de mon grand-père, on ne connaît personne ici. On cherche donc la synagogue. Des hommes âgés, en burnous et babouches, d'autres carrément pieds nus, sont assis sur des bancs dans les couloirs. Sont-ils juifs ou Arabes ? Méfiante, ma mère interroge le rabbin :

— Pourquoi des *goyim* sont-ils assis dans les couloirs ? Les Arabes ont-ils séquestré la synagogue ?

---

[*] Mot arabe égyptien pour «djellaba».

Je l’entends dire «séquestré», ce mot qu’elle a appris en Égypte lors des événements, au moment où on volait les biens des «étrangers» en les mettant «sous séquestre».

— Quels *goyim* ? demande le rabbin avec un regard étonné.

— Les gens assis dans le corridor, chuchote-t-elle, la main en cornet près de la bouche, en montrant des yeux le hall d’entrée.

— Ah ! répond-il, soulagé, mais ce sont des membres de la synagogue !

Moi aussi, je suis étonné, j’ai même honte que des juifs s’habillent comme des Arabes et fréquentent la synagogue pieds nus ou presque. J’ai le sentiment de reculer dans le temps, de découvrir une autre époque. Mon grand-père s’habillait-il comme ces vieux ?

Certains d’entre eux sont assis sur un banc, la jambe à la hauteur du menton, l’avant-bras sur le genou, égrenant un chapelet, comme dans une mosquée.

À la prière du soir, on apprend que les jeunes se préparent à partir pour la France. Il n’y a pas d’avenir pour eux ici, les meilleurs emplois sont réservés aux musulmans, racontent-ils.

*

Nous sommes exténués. Nous dormons dans un hôtel au sol de marbre.

*

Les Français ont fini par se réconcilier avec leur ancien protectorat. Les bureaux de l’ambassade de France sont bondés. On nous explique que les Tunisiens n’ont plus besoin de visa.

— Pourriez-vous au moins le mettre par écrit ? insiste mon père.

Nous embarquons très vite sur le bateau (un autre).

Mon père, qui ne se plaint jamais, montre des signes d’inquiétude en comptant plusieurs fois les quelques billets de banque qui lui restent. Sommes-nous

devenus des assistés ? J’ai honte un moment en pensant à notre visite à la HIAS*.

Je pense à tout cela assis sur une chaise longue au fond d’une cale. J’ai vraiment l’air d’un réfugié, cette fois-ci.

Dans ce bureau moderne et éclairé de Tunis, l’Américain qui nous a reçus ne parlait pas français et soudain je suis devenu utile à mon père. Il s’est servi de moi comme si j’étais son boy.

— Momy, a-t-il crié en me poussant vers l’avant, explique à ce monsieur notre situation.

Je devais lui servir d’interprète.

L’Américain était mince et décontracté. Il ne me paraissait pas juif.

Il a réglé sur-le-champ les frais de transport jusqu’à Paris, et cela m’a gêné.

Il m’a offert un livre que je tiens dans mes mains, assis sur cette chaise longue, emmitouflé dans une couverture.

Le journal d’Anne Frank.

Comme je comprends Anne Frank ! Elle se confie à son journal, comme à une amie, sa seule amie. «Le papier est patient », écrit-elle. Elle a ce désir de devenir hollandaise, après la guerre.

Des Canadiens sautent en parachute, abandonnant en plein ciel leurs avions en flammes au-dessus d’Amsterdam.

*

J’ai tenu ce livre si fermement durant la traversée que j’en ai mal aux doigts.

* Hebrew Immigration Aid Services : organisation juive américaine d’entraide.

XVI

Montréal, juillet 1990

Je relisais ce que j'avais écrit. Des parachutistes. Le Canada qui vole au secours d'Anne Frank. Chez elle aussi, je soupçonne de la propagande fédéraliste. Comment le savait-elle, que c'étaient des Canadiens qui tombaient du ciel ? Percevait-elle leur identité dans la couleur de leur uniforme, entre deux nuages ? Sans doute que, parmi ces soldats, il y en avait qui étaient québécois ou canadiens-français, comme on disait à l'époque. Cela m'embête qu'elle ne le précise pas. Le Canada, comme tel, existait-il ? L'aviation canadienne s'appelait la *Royal* Canadian Air Force. Même Modiano, dans ses portraits furtifs, ne parle que des Américains. Le monde entier a retenu ces images des GI's souriants, sous leurs casques ronds. Pourquoi Anne Frank parle-t-elle de Canadiens ? Et puis, est-ce si nécessaire de connaître l'identité de ses sauveurs ? Pourtant, pourtant...

Étonnant à quel point j'ai retenu cette image des parachutistes, et puis, c'est non pas la condition tragique d'Anne Frank, mais son désir de devenir hollandaise qui m'a frappé, à l'époque. Avec tous ces voyages, ce n'est pas si étonnant. En revanche, quel est le lien avec la ferveur que j'éprouve pour l'indépendance du Québec ? Aucun rapport.

Je retrouve dans les cahiers une naïveté qui me plaît. Au diable les éditeurs s'ils ne comprennent pas ! C'est le public qui compte, non ? Mais qui est-il ?

Je lis, dans une polémique qui a cours dans nos journaux, qu'on ne doit pas juger le passé. Mais peut-on le réhabiliter ? Le gouvernement canadien a accepté d'offrir des dédommagements aux Japonais parce que les autorités canadiennes les ont internés durant la dernière guerre. Comme elles ont

interné des Italiens et même, paraît-il, des juifs... parce qu'ils étaient allemands !

Je ne pense pas que j'oserai en parler à mon père. Cela risque de ternir l'image qu'il s'est faite du Canada. Et à son âge, pourquoi l'embêter avec cela ? Quoi qu'il en soit, il en a été question aux nouvelles.

XVII

Hôtel des Folies-Bergère, automne 1958

Rosa me manque, elle est partie au Brésil pendant mon séjour au Liban.

À l'école communale de la rue de la Victoire, les caravanes ont disparu, les élèves sont maintenant répartis dans des bâtiments tout neufs. Je ne reconnais plus personne. Ont-ils changé si vite de physionomie ? Faut tout recommencer.

— Salut, je m'appelle Maurice. Cette fois, je viens de Beyrouth. Autrefois, j'ai connu les caravanes mais, cette fois-ci, je suis là pour rester.

La Cinquième République est née.

La démocratie paralysait la France. Trop de partis politiques. On n'arrivait plus à s'entendre. Au Liban, trop de clans, trop de religions. Ici, trop de partis. Tout le monde voulait gouverner la France. De telle sorte qu'on changeait souvent de premier ministre. Comme s'ils jouaient aux chaises musicales. Alors, en mai dernier, le général de Gaulle est arrivé au secours de la France, et on a décidé de changer carrément de régime. En décembre, sur la place de la République, on a érigé un immense V, aussi grand que l'affiche de Napoléon du cinéma Métro à Alexandrie. On en avait assez de tous ces partis, il suffisait de trouver un chef fort. Finis les Mollet, les Pfimlin, les Mendès France. Le général a servi aux Français un discours-fleuve. Il a déclaré : «Je vous ai compris» et tout le monde, debout sur la place de la République, a applaudi. Toute la France était massée là.

Comme quoi, la France aussi a besoin d'un *raïs*.

« *Hamsa alek ya* de Gaulle, aurait dit Nonna. Que la main de Fatma te protège si tu parviens à faire régner la paix entre la France et ses colonies auxquelles elle tient à apporter tant de lumières par la force. »

Sur des affiches, le long des murs de Paris, deux bras, l'un blanc, l'autre foncé, se serrent la main. De Gaulle veut garder l'Algérie française et propose la réconciliation. Et puis, non, les Algériens n'en veulent pas, mais les pieds-noirs, oui. Quel bordel !

*

Madame Paltiel s'est débarrassée de son mari. On raconte qu'elle ne supportait plus qu'il se perde tout le temps dans Paris. Elle l'a placé dans un asile pour vieillards. Comme s'il n'avait pas été assez sage. Il a à peine soixante ans.

À l'hôtel, les avis sont partagés. Mais les femmes penchent en général du côté de madame Paltiel. Elles disent :

— Elle a bien fait. La malheureuse, il lui a enlevé l'âme, combien de fois n'a-t-elle pas dû appeler la police pour qu'on le retrouve ? Il s'était peut-être déniché une petite amie quelque part dans Paris. Pour ces Françaises, l'âge ne fait pas de différence. Il lui a fendu le cœur en quatre, elle le cherchait tout le temps, c'est une vie, ça ?

Pour les hommes qui chuchotent dans le salon, de peur que madame Paltiel n'apparaisse tout d'un coup, cela ne s'est jamais vu qu'une femme se débarrasse de son époux de cette façon. Encore, si c'était son père, peut-être qu'on aurait compris, même si cela non plus ne se fait pas, mais son propre mari...

*

Mon père a très vite voulu rendre visite à monsieur Paltiel pour s'assurer qu'il ne manquait de rien. Je l'ai accompagné quelque part à l'autre bout de Paris,

près du bois de Vincennes. Dès qu'il nous a aperçus, monsieur Paltiel est venu nous accueillir en robe de chambre, le sourire aux lèvres.

Résigné, il ne se plaint pas. Il est en parfaite santé. Il porte son petit béret noir sur la tête et semble même soulagé, tout compte fait, de cette décision. On prend bien soin de lui, ici. Il peut se reposer. Tamar (sa femme) a pensé à tout, il n'a besoin que des pyjamas de gros coton qu'il portait à Alexandrie et de sa robe de chambre. Tout le reste est fourni. Les draps, on les change deux fois par semaine. Il est reconnaissant à sa femme de lui avoir permis de vivre là.

Il possède un lit dans un grand dortoir sombre où des formes humaines, toutes recroquevillées sur des lits défaits, remuent sous les couvertures. Elles semblent somnoler en attendant la fin d'un film, la fin d'une vie. Ouf ! Basta ! Ça suffit. On va se coucher en attendant. Ç'a été trop long. Hôpital, hospice, asile, terminus.

— Pauvre Clément ! a dit mon père, brisant le silence, alors que nous nous asseyions dans le wagon du métro, en route pour l'hôtel.

J'entendais son prénom pour la première fois.

J'en veux à monsieur Paltiel encore plus qu'à sa femme. Pourquoi a-t-il accepté d'être parqué là ? Il m'a semblé affaibli, mais tout à fait lucide et décidé à demeurer dans cette résidence pour vieillards. Comme si le départ d'Égypte avait rajeuni sa femme, renforçant sa détermination à jouir de la vie, et le rendant, lui, encore plus résigné qu'il ne l'était déjà.

En écrivant ces lignes, je pense aux frères Béchérel et à leur idée d'entraide. Ce n'est pas tout le monde qui partage cette idée-là.

*

Je ne parviens plus à m'adapter à l'école française. Mes notes sont «médiocres». Mon père n'aime pas ça. Mais qu'est-ce que je peux bien y faire ? Je déteste leur façon d'enseigner.

*

Eddy meurt d'envie de me parler de ses nouvelles découvertes. En échange de cartes de femmes nues, il obtient des GI's des cartouches de cigarettes américaines qu'il refile à bon prix à des Français. Et ces derniers se plient en quatre pour fumer des *blondes*. Ainsi, Eddy importune moins sa mère, ayant trouvé d'autres sources de revenus.

Les militaires traînent dès midi dans les bars de la rue des Folies-Bergère et ils adorent Eddy. Il les aborde qu'ils soient saouls ou sobres. Il s'est même lié d'amitié avec plusieurs d'entre eux. Il faut voir ces géants lui mettre la main sur l'épaule dès qu'ils le voient au coin de la rue. L'un d'eux l'accueille toujours d'un *Howdy*, comme s'il se prenait pour John Wayne.

Et Eddy baragouine leur langue, sourire narquois aux lèvres comme s'il se moquait d'eux, exploitant leur naïveté, et ils se laissent faire.

— *You speak good american, man !* s'exclament-ils en passant devant la porte de l'hôtel à laquelle je suis accoté, comme d'habitude.

Malgré leur forte carrure (ils dépassent Eddy d'au moins trente centimètres) et un certain dédain pour les Français, ils ont l'air d'être séduits par le caractère entreprenant de mon copain. Ils s'arrêtent en plein milieu du trottoir, scrutent discrètement ce qu'il leur offre et sortent leurs billets verts.

Eddy a réussi à se procurer une carte de membre d'un PX, un centre d'approvisionnement près des Champs-Élysées, où les Américains trouvent tous les produits de leur pays au même prix que chez eux. Il me raconte qu'ils ont même un restaurant où on sert des hamburgers. Il est tout content d'avoir découvert cet endroit, d'autant plus qu'on y vend des jeans.

— Des vrais, pas de ces saloperies d'imitations qu'on trouve sur les grands boulevards, me précise-t-il.

*

J’écoute souvent le poste Europe n° 1 dans la salle à manger de l’hôtel. On a joué *Mustapha* entre une chanson de Françoise Hardy et une de Mélina Mercouri. *Mustapha* évoque notre périple d’expatriés d’Égypte, sur un air alexandrin, au rythme de la *tarabouka*. Plusieurs des chanteurs en vogue à Paris ont des origines égyptiennes. Il y a, bien sûr, Dalida, mais aussi Richard Anthony qui n’arrête pas d’entendre siffler le train, et Moustaki, qui écrit les chansons de la Piaf. Des chanteurs grecs ont aussi la cote. L’un d’eux est l’amant de la Piaf.

— Comment pourrait-elle ne pas l’aimer ? me dit en rigolant un jeune homme du nom de Dudy qui m’a l’air d’un séducteur, chemise ouverte, *loafers* bourgogne, la jeune vingtaine.

— Théo Sarapo signifie «Dieu, je t’aime», poursuit-il, comme s’il voulait établir une complicité avec moi. Elle l’a baptisé comme ça parce qu’elle jouit la nuit dans ses bras. T’as vu comme elle est laide ? Il lui met sans doute un coussin sur le visage. Tu devrais te trouver un boulot, toi aussi tu es grec, non ? *Elinas then issé ?*

*

«Cherchons figurants ayant type grec. »

Je lis toujours *France-Soir* parce que les bandes dessinées me font rêver, surtout celle qui s’appelle *13 rue de l’Espoir*. La fille aux cheveux blonds et aux longues nattes est plus concierge que ses parents qui occupent pourtant cette fonction dans ce quartier où tout le monde finalement a une double vie, l’une connue de tous, l’autre pas. Elle joue au détective et perce le mystère de leur vie secrète.

J’ai répondu à l’annonce, mais la secrétaire du producteur m’a dit en me toisant :

— Vous, le type grec ?

*

Appuyé contre le cadre de la porte d'entrée de l'hôtel, j'observe la vieille entremetteuse attablée au café voisin qui initie une nouvelle recrue à l'art de racoler les militaires américains. Fardée, le visage bouffi, elle s'assoit tout le temps au même endroit, le paquet de cigarettes ouvert sur la petite table ronde et elle fume sa Marlboro au bout de son long porte-cigarettes, tout en entretenant une conversation sérieuse avec une jeune fille qui a l'air d'être nouvellement arrivée de la province.

Je me rends compte soudain que la vendeuse de la boulangerie, située en face des Folies-Bergère, est devant moi. Elle me sourit de la même façon que lorsqu'elle me tend, enrobé dans du papier très fin, le pudding au chocolat dont je raffole.

Elle me demande si je veux l'accompagner jusqu'à la rue du Faubourg-Montmartre.

J'acquiesce, la gorge sèche. Je me dis : «Celle-là, elle veut que je la nique... »

Elle marche près de moi, nonchalante, mine de rien, regardant les vitrines, agitant dans un mouvement de balancier son sac qu'elle tient par la courroie. Elle a un drôle de nom pour une Parisienne, elle s'appelle Gwénaëlle et vient de Quimper. Elle habite le quartier, une petite chambre au dernier étage d'un immeuble du Faubourg.

Dans le passage Vivienne, je regarde l'heure. Mes parents sont sûrement en train de se demander où je suis. Je me tourne vers elle pour lui dire qu'il est l'heure pour moi de rentrer, mais, juste à ce moment, elle pose ses lèvres sur les miennes.

Je n'ai jamais été aussi dégoûté ! Un serpent s'agite dans ma bouche : c'est sa langue !

*

Je viens de découvrir que le séducteur du nom de Dudy est le nouvel amant de madame Janine. Son mari, dit-elle, est en convalescence dans une maison de repos en Normandie. (Elle a dû le faire enfermer, elle aussi, dans un asile !) Je me suis tout de suite douté, par son côté crâneur et ses commentaires typiquement de chez nous, que la nouvelle recrue de la proprio de l'hôtel venait d'Égypte. Elle est vraiment bonne, celle-là !

Il paraît toujours très décontracté et se mêle très peu aux locataires de l'hôtel, même s'il blague amicalement avec nous, les jeunes. Il y en a qui se sentent flattés qu'il leur adresse la parole. (Je l'ai été moi-même lorsqu'il m'a parlé d'Édith Piaf et de son amant.) C'est comme un grand frère, éloigné mais admiré de tous, et qui daigne s'intéresser à nous. Dans le salon, on l'appelle «le favori de madame Janine», comme lorsqu'on dit «la favorite du roi». Les réfugiés ont l'air de prendre ça comme un compliment. J'ai entendu quelqu'un dire : «Nous avons de quoi être fiers. Enfin, c'est un des nôtres qu'elle a choisi ! »

On n'arrête pas de raconter la scène qui a eu lieu au salon, devant tout le monde, entre Dudy et sa mère qui vit à Tel-Aviv. Elle s'est donné la peine de venir jusqu'en France pour essayer de le convaincre de la suivre en Israël, mais il a refusé.

— Vous vous rendez compte, répète monsieur Zagguri, lui faire ça, à la pauvre malheureuse. Qui voudrait d'un fils comme lui ?

Dudy est heureux à Paris. Il n'a pas vingt-cinq ans et madame Janine le traite comme un prince. Elle lui a offert une montre en or et lui achète même ses vêtements. Il est mince, vêtu de chemises de soie transparente roses ou bleu ciel. Je l'ai vu se changer trois fois en une seule journée, mais ce sont toujours les mêmes *loafers* bourgogne avec des chaussettes brunes d'un tissu très fin, lui aussi transparent ! Espérons qu'il change de chaussettes ! Parfois, il

apparaît tout simplement en jeans et en tricot noir laissant apparaître sa peau au travers des mailles. Il a l'air tellement efféminé avec ces vêtements transparents et sa montre en or ! Mais quand je l'observe, je remarque un teint verdâtre, à moins que ce ne soit l'effet des néons qu'on a installés dans le corridor de l'entrée.

— Tu n'es pas ma mère ! aurait-il crié à la pauvre femme devant tout le monde.

— Vous l'avez entendu ? demande par la suite monsieur Zagguri. Il hurlait : «Tu veux que j'aille prendre soin de toi en Israël parce que tu as vieilli et que tu as peur de mourir toute seule ! » On a assisté à une engueulade en règle et en trois langues. Il apostrophait sa mère en espagnol, en français et en arabe ! s'exclame-t-il avec ironie.

— Ça lui apprendra d'avoir quitté son fils ! lance madame Paltiel.

Madame Janine est très fière de sa nouvelle conquête. Elle lui demande constamment de faire les traductions appropriées lorsque se pointent des touristes américains, britanniques ou espagnols. Et Dudy ne se gêne pas pour la tripoter devant les clients. Une fois, il est même sorti du bureau de la réception avec la chemise tout ouverte, du rouge à lèvres sur sa bouche, les cheveux en désordre. Il était midi et une bouteille de champagne était posée dans un seau sur la nappe blanche qui recouvre la petite table sur laquelle madame Janine prend ses déjeuners.

Tout le monde se souvient qu'à Kippour il a refusé de jeûner. Il mangeait devant tout le monde un sandwich — au jambon ! — préparé par madame Janine.

Il paraît aussi qu'il cherche du travail.

Je le vois toujours assis dans le bureau de la réception ou étendu sur le divan de la salle à manger avec, dans les mains, la page pliée des petites annonces, toute remplie des cercles noirs qu'il a faits avec son crayon.
Sa journée de recherche d'emploi ne dure pas longtemps. Il se réveille vers midi...

*

Des grognements proviennent du lit de mes parents la nuit. Ma mère a l'air d'avoir mal et mon père... Je préfère ne pas finir cette phrase. UGHHHH ! ! ! ! Eux aussi ?

*

Le temps passe si vite, c'est déjà l'été. Il faut que je note certaines choses qui se sont passées depuis la dernière fois.
Mes parents ont repris du service à l'hôtel, et Dudy, le séducteur d'Égypte, s'est lié d'une curieuse amitié avec ma mère. Il y a de quoi me rendre jaloux ! Ils se parlent en grec dans le bureau de la réception. Dudy lui demande constamment de lui «faire» les cartes. Elle lui accorde beaucoup trop de considération. Comment peut-elle admirer un type comme lui ?
— Tu iras en Amérique et tu feras fortune, c'est écrit, tu ne vois pas ? lui dit-elle, sa sempiternelle cigarette, cendre pendante, au bord des lèvres. Il vaut mieux que tu n'uses pas ta santé en France ! qu'elle lui recommande.
Le soir, dans notre petite chambre du dernier étage, alors qu'elle se prépare à aller se coucher, je l'entends continuer de défendre Dudy en se confiant à mon père en italien, pour que je ne comprenne pas.
— Cette femme, elle est en train de lui prendre toute sa santé, dit-elle.
C'est incroyable à quel point elle peut se faire du souci pour ce mec.

*

Dans le wagon du métro, en compagnie des passagers, j'éprouve un sentiment étrange, comme si, en voyageant dans la même direction, nous avions un but en commun.

Le 14 juillet, aux Champs-Élysées, un périscope en carton entre les mains, je me sens français parmi les Français. Combien de temps cette impression va-t-elle durer ? Des Africains et des Arabes portent aussi l'uniforme de l'armée française. Je suis enveloppé par la France au milieu de cette joie et de cette fierté qui montent de la foule. Et toutes ces couleurs accrochées aux lampadaires... Les fanfares, le trot de tous ces régiments de cavalerie, les avions en formation au-dessus des têtes, traçant les couleurs du tricolore dans le ciel...

On m'a dit qu'un régiment de la Légion étrangère défendait la France. Je le cherche tandis que des spectateurs applaudissent. Toute l'histoire de la France se déroule devant moi. Les filles me sourient, même si elles ne me connaissent pas. Heureusement, je ne tiens plus la main de mon père.

Suis-je devenu français ?

*

Les roulottes des foires envahissent régulièrement les grands boulevards. En plein milieu d'un square, on installe des carrousels et des autos tamponneuses. Près des caisses, des filles en jeans serrés rient aux éclats et cherchent des types du regard.

Près du Moulin-Rouge, la foule s'attroupe autour du cracheur de feu au torse nu et à la poitrine huileuse. Le cercle compact qui s'est formé se relâche par endroits, les badauds reculant dès que le forain se tourne vers eux en éjectant des flammes de sa tête renversée, laissant s'échapper une odeur d'essence.

Et qu'est-ce que je sens ? Le pied d'un type sur le mien.

Au lieu de lui casser la gueule et de le castrer pour la vie, je reste complètement paralysé. À mes côtés, l'homme d'une quarantaine d'années me sourit, immobile. Les gens reprennent leur promenade pendant que le saltimbanque s'apprête à recommencer son numéro, mais mon pied droit reste coincé. L'homme appuie même plus fermement son pied sur le mien, comme si de rien n'était. Il a un teint rose, je vois les veines de son front. Il continue de regarder le spectacle. J'ai honte, et je ne sais pas si je dois raconter tout ça ici, mais c'est une autre honte que celle d'Alexandrie, lorsqu'on nous a chassés ; cette fois-ci, c'est moi, mon corps, qui est la cause du comportement de cet individu. Comment puis-je être attirant pour les hommes ?

Je finis par crier, avec un nœud dans la gorge :

— Mais ça va pas, non ? C'est mon pied que vous écrasez là !

L'homme demeure impassible, continuant de sourire cyniquement. Mais la foule ricane, c'est de moi qu'on se moque.

— Espèce de bicot, me crie un type, tire-toi avant que les flics t'embarquent.

Plus tard, je raconte cette scène incroyable à Eddy.

— Des pédés, il y en a partout, me répond-il, comme si je ne lui apprenais rien de nouveau.

Dans la rue, je ne vois que des types qui constamment m'observent, me suivent, cherchant à s'approcher de moi. Je me regarde dans le miroir. Ai-je l'air d'une femme ? Est-ce à cause de mes cheveux crépus, de mes favoris qui se recourbent ou de mes pantalons trop serrés ?

J'ai peur d'aller au cinéma tout seul. L'autre fois, un type s'est mis à hurler en plein milieu d'un film : «Salaud ! Dégueulasse ! » Et puis il y a eu des pas rapides dans l'obscurité. Lequel des deux fuyait : l'agressé ou l'agresseur ?

Je ne peux en parler à mes parents, ils penseraient que c'est moi qui provoque les hommes. Heureusement, il y a Eddy.

Il ressent le même dégoût que moi pour les *pédés* et ne se gêne pas pour le clamer haut et fort. Il a cessé de suivre les cours du dimanche à la synagogue où il préparait sa bar-mitsvah. Il me raconte qu'en dessous de la table, le rabbin promenait ses mains sur les jambes des adolescents aux culottes courtes pendant qu'ils récitaient les prières.

— Je l'ai dit à ma mère, mais elle ne me croit pas, elle pense que je ne veux pas me lever tôt le dimanche matin... Ce salaud, dire qu'il est rabbin !

L'a-t-il touché ? Je n'ose pas le lui demander.

— Si au moins, c'étaient des femmes qui nous faisaient des avances, proteste Eddy, même vieilles, c'est mieux que des hommes.

Un de ses amis a dragué une fille et, au moment où il a voulu passer sa main dans son soutien-gorge, il s'est aperçu qu'elle n'avait pas de poitrine et que c'était un gars.

— Tu te rends compte, ces types s'habillent même comme des filles pour se taper des mecs !

C'est incroyable à quel point on peut se faire berner par ces *pédés* !

C'est terrifiant de se faire aborder comme si nous étions des femmes. Comment des hommes peuvent-ils être attirés par d'autres hommes ? Ce doit être une maladie qui s'attrape avec l'âge.

*

Nous avons suivi l'homme aux joues roses de Pigalle pour voir ce qu'il trafique.

Nous l'avons vu attablé dans un bar près du Moulin-Rouge, entouré de types jeunes aux gestes gracieux mais à l'allure insolente. Ils avaient les yeux fardés de rimmel, un léger fond de teint sur le visage et les cheveux crêpés, comme s'ils voulaient imiter les femmes.

Nous nous étions dissimulés dans la foule nombreuse qui déambule à toute heure de la journée à Pigalle. Pourquoi cet individu préfère-t-il des imitations de l'autre sexe ? N'est-il pas plus simple d'aborder de vraies femmes ? Et puis, les hommes qui acceptent de jouer à la femme demeurent-ils des hommes ? Je pose la question à Eddy.

Ce dernier sourit, de son sourire narquois, mais ne me répond pas.

J'aimerais obtenir des réponses, secouer cette terreur qui m'envahit. Les *pédés* me gâchent la vie. C'est aux femmes que je veux plaire. Pas aux hommes. Comment puis-je attirer les filles si j'intéresse les hommes ?

*

En face de l'hôtel, et en plein après-midi, d'autres hommes aux allures efféminées, mais plus distingués que ceux de Pigalle, sortent de l'entrée des artistes des Folies-Bergère. Je ne peux m'empêcher de les observer. Maquillés, le teint bronzé, la chevelure lisse et longue, d'une couleur noire de réglisse ou violette de prune, en pantalon serré et chaussés de ballerines, ils sont accompagnés de jeunes femmes élancées, maquillées comme eux, mais avec moins d'éclat. Les femmes, on dirait, tentent de les imiter, marchent à petits pas rapides, les tiennent par le coude et sont toujours en train de rire.

*

Certains locataires de l'hôtel attendent un visa pour l'Australie et racontent que les services d'immigration leur font subir des tests génétiques pour déterminer s'ils ont eu un grand-parent de race noire.

— Juif, d'accord, mais Noir, non ! s'exclame quelqu'un. Nous sommes maintenant une catégorie acceptable.

— Vous vous rendez compte, s'étonne madame Paltiel, comment aurions-nous pu avoir du sang noir ?

Ceux qui partent pour le Canada ont seulement leurs selles à faire examiner par les services canadiens.

— Faut-il les mettre dans une boîte et prendre le métro pour aller les leur porter ? demandent, en ricanant, ceux qui n'envisagent pas d'immigrer dans ce pays lointain.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, à l'ambassade canadienne, ils sont bien équipés, ils ont même une clinique complète, répondent en souriant ceux qui attendent le visa pour Montréal.

— Et si vous n'avez pas envie, une fois assis dans les toilettes luxueuses de leurs bureaux ? récidivent les taquins.

— Eh bien, ils nous fournissent plein de revues en attendant que l'envie vienne, rétorquent les futurs Canadiens. Il faut tout simplement ne pas être constipé ce jour-là, c'est tout.

*

1960

France-Soir parle d'un écrivain qui vient de se tuer dans un accident. Sa patrie, disait-il, c'était la langue française. Il était né en Algérie, mais n'était pas algérien.

Dans les bandes dessinées, il y a une nouvelle série sur les courtisanes célèbres. Il y est question de Pauline Bonaparte, il paraît qu'elle couchait avec son frère. Comment pouvait-elle faire ça ?

Je n'ai pas beaucoup écrit cette année, à part ces quelques lignes sur cet écrivain.

*

Une nouvelle famille d'Égypte, d'origine allemande, s'est établie à l'hôtel et attend son visa pour les États-Unis. Éric Epstein, le fils, a des cheveux lisses d'un brun luisant. Faudrait bien teindre les miens et les défriser, car les

gendarmes vérifient à tout bout de champ les papiers d'identité de tous les basanés de Paris.

Éric a le visage tacheté de son et parle couramment l'allemand. Fier de ses origines allemandes, il trouve toujours une occasion pour s'en vanter, surtout lorsqu'il accoste les filles à la porte de l'hôtel. Il est très doué pour les langues et adore montrer qu'il sait — en plus ! — manier l'argot. Je me dis : «En voici un autre des miens, crâneur, beau parleur, sympathique, blagueur. Si je pouvais être un peu comme lui ! » Il découvre chaque jour de nouveaux mots qu'il intègre naturellement à son vocabulaire et, comme il parle sans arrêt, il plaît aux filles qui rient tout le temps en sa compagnie.

Nous allons jouer au flipper dans la salle de jeux des grands boulevards, mais gagner une partie l'intéresse moins que bavarder. Il regarde toujours autour de lui pour voir s'il n'y a pas une fille dans les parages.

J'ai remarqué que ses parents entourent d'attentions sa petite sœur, tout émerveillés par les questions qu'elle pose et qu'ils répètent d'ailleurs tout haut devant tout le monde, comme si les plus grandes vérités émanaient de sa bouche. Éric ne semble pas jaloux, il est plutôt indifférent, mais il se dispute souvent avec son père. On entend des cris à travers les murs de leur chambre au premier étage et Éric sort en claquant la porte.

Il vient toujours me rejoindre devant la porte d'entrée de l'hôtel, frais et dispos, et me demande si j'ai envie d'aller *draguer* sur les boulevards, comme si rien ne s'était passé. Il emploie aussi le mot «chasser». Je me demande comment on peut «chasser» les filles. Mais j'aime ce mot.

Une cartomancienne attablée en plein milieu du trottoir, devant le cinéma Neptune, ne cesse de nous intriguer. Elle est toujours dans une profonde hypnose, les yeux bandés, tandis que ses mains écrivent sans cesse sur un calepin caché par un tissu. La foule se rassemble autour d'elle et son associé,

qui est peut-être son mari ou son patron, la mitraille de questions pendant qu'elle continue d'écrire :

— Quelle est la couleur du veston de ce monsieur ?

— Grise.

— Il a une main dans la poche. Laquelle ?

— La main gauche.

— Qu'y a-t-il dans cette poche ?

— Trois pièces de cent francs.

— Quelles sont les années inscrites sur ces pièces ?

— C'est 1952, 1955 et 1959.

L'homme demande alors au flâneur qui s'est plié au jeu de bien vouloir sortir les pièces de monnaie de sa poche et, pendant que celui-ci vérifie les dates qui y figurent et qu'il acquiesce, la foule s'ébahit. Ainsi, persuadés des pouvoirs surnaturels de cette femme, plusieurs spectateurs s'avancent pour qu'elle leur prédise l'avenir et s'empressent de donner les précisions astrologiques pertinentes à son compagnon. Ce dernier leur demande ensuite de choisir une carte qu'ils gardent tout au long de la séance, alors que la main de l'énigmatique bonne femme, aux yeux toujours bandés, remue nerveusement sous le tissu, affairée à retranscrire leur destin.

Mais l'homme continue de la mitrailler de questions et, parfois, la pauvre femme bafouille, car elle ne trouve pas la bonne réponse du premier coup et on l'entend trébucher sur des syllabes. Là, le patron se fâche.

— Ben non, bourrique, qu'est-ce que tu dis là, reprends, abrutie ! Quelle est la couleur de la veste ? l'interrompt-il, pendant qu'il obtient d'autres informations astrologiques des nouveaux clients qui se sont avancés.

Rudoyée comme une écolière, couverte d'injures devant la foule, la voyante ne bronche pas et sa main continue de remuer sous le tissu. Elle a la tête

penchée, les balbutiements qui sortent de sa bouche semblent indiquer des tiraillements à l'intérieur d'elle-même, puis, au bout du compte, elle finit par fournir avec précision les détails qui lui sont demandés et, du même coup, s'arrête net d'écrire, comme si elle venait de terminer sa journée de travail.

Éric et moi demeurons souvent sur les lieux longtemps après que la foule s'est dispersée. Nous faisons mine de regarder les photos du film qui joue au cinéma Neptune, afin d'observer la cartomancienne et son compagnon. Lorsque la voyante reprend tranquillement ses esprits, son visage a les traits tirés. Son associé la traite alors d'une manière tout à fait différente que durant le spectacle. Il lui parle à voix basse, rangeant avec précaution leurs affaires dans une valise, pliant la petite table, pendant que sa compagne toujours assise, enlève son bandeau et se frotte les yeux. Elle semble vouloir lui demander l'heure, comme si elle se réveillait d'un très long sommeil.

L'autre jour, Éric m'a surpris. Il s'est avancé, a pris une carte et s'est penché vers l'homme pour l'informer de son signe du zodiaque. Il a alors reçu une feuille jaune pliée en quatre qu'il s'est hâté de mettre dans sa poche.

*

Je vois moins Eddy. Il semble passer tout son temps au bistro, près de l'hôtel. J'ai l'impression qu'il est jaloux de mon amitié avec Éric. Il me dit :

— Il te fait marrer, cet Allemand, cet ashkénaze ? T'es tout le temps avec lui. C'est un pédé. Pourquoi, tu penses, les filles se bidonnent tout le temps en sa compagnie ? Fais gaffe, vieux.

C'est la première fois que j'entends le mot «ashkénaze». Eddy me raconte qu'il rencontre des filles grâce à Benedetti, le propriétaire du bar.

— Tu vas voir, mec, elles seront bientôt mûres. Elles feront tout pour moi. Je te le jure ! Ces Françaises, ce sont toutes des putain*e*s, comme dit ma mère.

Éric, un pédé ? ! Il travaille comme livreur, le pauvre malheureux. Mais à ce titre, il a droit à une mobylette, le veinard. Le dimanche après-midi, il m'emmène au Trocadéro. Là, des filles huppées, en jupes plissées, se donnent rendez-vous et bavardent debout, en cercle. Il en a déjà «dragué» une dans un café de ce quartier. Elle s'appelle Mercédès. Il me dit que ce coin lui porte chance. Peut-être pense-t-il la retrouver. Je le suis par curiosité, ne sachant trop ce que je pourrais bien faire tout seul, s'il se mettait à parler avec une fille. Je sais que j'aurais l'air idiot à l'attendre.

— Les filles adorent qu'on leur parle, qu'on les fasse rire. Dès qu'elles rient, c'est dans la poche. Pourquoi t'es aussi timide ? me lance-t-il, comme si cela lui paraissait étrange, alors que, pour lui, tout est si naturel.

— C'est à vous, ces jolis yeux ? demande-t-il, interrompant brusquement sa conversation avec moi, souriant à la plus jolie fille du groupe.

Puis, en la désignant d'un mouvement de la tête, il me dit tout haut :

— Cette gonzesse, elle me botte. Il faut toujours viser la plus belle, c'est la même énergie que tu dépenses, qu'elle soit belle ou moche, alors vaut mieux viser haut, poursuit-il, évaluant la situation et vérifiant si la belle lycéenne s'est retournée.

La jeune fille en question lui manifeste une indifférence glaciale, presque dédaigneuse, mais il ne se décourage pas, revenant à la charge.

— Je vois que votre mère vous a recommandé de ne pas causer aux étrangers ? La mienne aussi...

Puis prenant un air sérieux :

— Est-ce qu'on n'a pas fréquenté la même maternelle par hasard ? Il me semble vous reconnaître...

Il rayonne de joie en présence des filles. La force d'attraction qu'elles exercent sur lui éveille sa véritable personnalité et stimule son imagination. Son

dynamisme s’amplifie à mesure qu’il invente ses histoires loufoques qui les amusent. Les filles finissent invariablement par sourire. On les entend ensuite rire entre elles, tandis que la préférée d’Éric finit par lui griffonner un numéro de téléphone sur un bout de papier.

— Tu sais, Maurice, il faut toujours qu’elles se marrent, dis ce que tu veux, mais fais-les rire, c’est ça qui compte.

— Mais tu es sûr qu’elles ne se moquent pas de toi ?

— Mais non, voyons, elles aiment ça, pourquoi tu veux qu’elles se moquent de moi ? Les filles sont comme ça, elles aiment rire. Et puis, si elles rient de moi, tant mieux, c’est mon côté comédien qui les fait rire, et c’est bon signe, ça veut dire que j’ai du talent. Alors tant mieux, je m’entraîne pour plus tard, because Hollywood, j’arrive.

C’est un magicien de la parole, ce type.

Nous voici maintenant à la fontaine Saint-Michel. Il parle, gesticule, imite les chants d’oiseaux, mime les étrangers, le voilà qui joue les Africains lorsque nous croisons des étudiants noirs. Ensuite, il passe tout de go à l’accent de New York : «Hello, mam’zelle, je *souis* de Brooklyn», et s’exprime comme un étudiant du centre américain du boulevard Raspail, la chemise entrouverte pour exhiber un t-shirt blanc. Ou bien, changeant de tonalité, les «q» devenant des «quieu» («Alors, les *mèquieu*, ça gaze ? »), il devient un ouvrier parisien, maniant l’argot avec brio. Son énergie, son imagination me donnent le vertige. Le plus curieux, c’est que les filles semblent croire tout ce qu’il leur raconte. Impressionnées par sa verve et sa bonne humeur, elles finissent par jouer le jeu.

— Nous sommes les fils de riches coloniaux qui ont colonisé l’Afrique du Nord, oui, des pieds-noirs, nous avions de grands domaines, des domestiques, des calèches et des Rolls-Royce.

— Et votre copain, ce petit frisé, il vient aussi de la même région ? lui demandent-elles.

— Ah oui, répond Éric, lui, c'est un collabo arabe, il travaillait avec nous, les Français.

Je pense : «C'est ça, fais de moi un harki, un traître, mon salaud. »

Et on rit tous aux éclats. Je suis à peine étonné qu'on se moque de moi et que je puisse en rire.

— Allez, on se casse, qu'il dit, dès qu'il veut partir.

« Casse » a une autre sonorité dans sa bouche, comme si la première syllabe se prononçait « khia », et cela lui donne un côté crâneur. Il ressemble alors aux types qui traînent dans les cafés de la place de la République ou de la Nation, à siroter un express. À tel point qu'il se lie d'amitié avec les Parisiens qui aiment l'entendre parler et il converse avec eux comme s'il était un des leurs, m'oubliant même complètement.

Je l'écoute, admiratif, et me demande comment ce coreligionnaire, natif pourtant d'Égypte, comme moi, qui m'adressera tout à l'heure la parole dans notre langue natale, parvient si aisément à se fondre parmi les Français. Ceux-ci ne se doutent nullement de ses origines. Ils pensent sûrement qu'il est né dans un de ces faubourgs ouvriers des alentours de Paris.

— Pourquoi tu parles pas normalement ? je lui demande, sachant fort bien en même temps que la normalité, c'est le spectacle qu'il m'offre et dans lequel il joue si bien son propre rôle.

Et je l'envie. Pourtant, j'ajoute :

— Tu es toujours à imiter ces Français !

— Tu trouves ça drôle, hein, que je parle comme eux ? Eh bien, moi aussi ! me répond-il.

Mais j'insiste :

— Pourquoi tu dis «casse», pourquoi pas plus simplement «partir», «foutre le camp», même «se tirer»? Tu veux toujours impressionner...

— Tu poses toujours trop de questions, toi. «Casser», ça fait plus mec et c'est comme pour couper quelque chose, ça exprime mieux la séparation.

— La séparation… la séparation de quoi ?

— La séparation, merde ! Lorsqu'on se casse, on se coupe de quelque chose. Lorsqu'on déconne ensemble, eh bien, je ne sais pas, moi, on forme un tout, quoi ! et puis, après, c'est fini. C'est tout, quoi ! Et puis, tu me fais suer avec tes questions.

*

J'ai surpris ce midi Éric assis tout seul dans le salon, la pièce était sombre et déserte. Je me suis demandé, un moment, s'il était dans son état normal. Il m'a fait penser à Camille, le mari de madame Janine, qui avait le même air absent et démoniaque. Je me suis demandé s'il était triste et en colère parce qu'ils partiront bientôt, ayant reçu le visa pour les États-Unis.

Quand il m'a vu, il a ricané, un rire bizarre. Puis il a parlé de son père qui lui reproche de ne pas faire assez d'argent.

— En Californie, je me trouverai un bon boulot et je les quitterai, ils n'auront qu'à se débrouiller sans moi.

Il s'est plaint que ses parents le négligent.

— Tu te rends compte, je bosse, je leur donne ma paie et, en plus, je dois laver et repasser mes vêtements !

Ses parents ne travaillent pas ; ils reçoivent comme tout le monde des allocations.

J'avais hâte d'être dans la rue, sous la lumière du jour, et qu'Éric retrouve sa bonne humeur en accostant les filles.

Mais cette fois-ci, il m'a engueulé comme du poisson pourri. Il paraît que je lui fais faire tout le «boulot».

— Y en a marre, cause, dis n'importe quoi aux gonzesses, merde !

— Pourquoi tu ne dragues pas les filles du réfectoire de la rue Richer ? je lui ai rétorqué, sans raison (et comme un vrai con).

Toutes ces filles, bien de chez nous, d'Égypte et d'Afrique du Nord, semblent s'ennuyer à mort à faire la queue à la cantine, leur gamelle à la main, en compagnie de leur mère.

— Tu es dingue ? m'a-t-il répondu. Tu veux baiser une de nos frangines, ou quoi ?

*

Éric m'a posé aujourd'hui une question inattendue.

— Dis-moi, Maurice, pourquoi tu ne manges pas de pain azyme à Pessah ? Tu n'as pas honte ? Tu es juif, pourtant ! Putain ! Les juifs, paraît qu'on est le cœur de l'humanité, Maurice. Où est-ce que j'ai entendu ça ? Mais c'est vrai, lorsque ça va mal pour nous, paraît que l'humanité devient anémique. Là où les juifs sont bien traités, le pays est prospère. Les sept plaies, il y a un sens là-dedans. Et puis, si tu ne fêtes pas Pessah, qu'est-ce qui te reste ? Tu devrais au moins manger des *matzots*[*], laisse le pain pendant huit jours. Mange casher. Tu verras, tu te sentiras bien après, comme si tu avais accompli quelque chose que d'autres aussi à travers le monde ont célébré. Tu sais, mes parents ne sont pas religieux, mais, moi, j'ai décidé de manger casher. Sinon tu acceptes l'exil.

J'ai parfois de la difficulté à le suivre, mais j'éprouve pour lui des sentiments mêlés d'amour, de pitié et d'admiration. Tout ça en même temps. Bizarre,

[*] Pain azyme.

non ? Comme j'aime l'entendre parler ! Il m'interroge (parfois) et je ne sais trop quoi répondre. Comme cette fois où il m'a posé une sacrée question.

— Est-ce que tu penses qu'on aurait tué le Christ, Maurice ? L'autre jour j'avais une livraison à faire près de la bibliothèque américaine, derrière le Luxembourg. J'y suis entré pour voir si je pouvais trouver quelque chose sur la Californie. J'ai remarqué un livre que quelqu'un avait laissé sur une table. C'était un bouquin d'un type qui aime les juifs, il s'appelle Sartre, un livre sur nous, les youpins. (Dans sa bouche, ce mot n'est pas péjoratif, mais plutôt rigolo.) Tu sais, je me suis souvent demandé si ce que disent les chrétiens pouvait être vrai. J'ai pu l'emprunter, ce bouquin. Il raconte que la croix est un supplice romain et que ce sont les Romains qui l'ont tué. Tu ne peux pas savoir comme j'ai été soulagé d'apprendre ça. Sans blague ! Je pensais que c'étaient nous, les youpins, qui l'avions foutu sur cette croix. Mais tu ne penses pas qu'on aurait pu faire quelque chose ? Et puis, j'ai lu ailleurs que le Christ était un juif pratiquant, qu'il s'adressait à nous, pas aux *goyim*. Qu'est-ce que t'en penses, Maurice ? Moi, ça m'agace toujours, cette histoire-là. Je ne sais pas pourquoi, chaque année, à Noël et à Pâques, je pense à ça. Et toi ? Il n'a pas attendu ma réponse, comme s'il pensait tout haut dans sa rêverie.

*

Ce matin, en descendant l'escalier, je m'arrête, comme d'habitude, au premier étage pour me coiffer devant le miroir une dernière fois et je sens l'eau de Cologne de Dudy. Puis j'entends la voix quelque peu étouffée de ma mère. J'arrive au rez-de-chaussée et qu'est-ce que je vois ? L'ex-favori de madame Janine, avec ses bagages dans l'entrée. Depuis quelque temps, la propriétaire a un nouvel amant. Mais le courtisan en disgrâce a quand même des valises très distinguées, achetées sans doute au Printemps, toutes neuves et sans corde autour comme les nôtres. Je comprends pourquoi ma mère était absente de

notre chambre. Elle est là, dans le hall, à lui demander s'il a tous ses papiers, son billet d'avion... Incroyable, non ?

Il parle intimement à *ma* mère, comme si c'était la sienne qu'il quittait. Il l'appelle par son prénom. «Ne t'en fais pas pour moi, Marie», lui dit-il, ou quelque chose du genre.

Tandis que je m'apprête à ouvrir la porte pour sortir, il s'approche de moi et me pince la joue :

— Apprends à draguer et arrête de te masturber, t'auras moins de boutons ! me conseille-t-il. (Quel con !)

Et il ajoute :

— Fais attention à ta mère, elle détient le secret de l'univers.

*

L'hôtel est en train de se vider de ses réfugiés. Ils ont fini de construire tous ces HLM à Sarcelles et à Villiers-le-Bel. Je me demande bien où nous irons, nous, et si notre visa finira par arriver. Entre-temps, ma sœur m'envoie du Canada des *comic books* où les filles portent des chaussettes *bobby sox* jusqu'aux genoux et où les gars ont les cheveux coupés en brosse, comme les marines qui traînent dans les bars. Ils ont l'air de vivre dans des pavillons construits tout en rangées, entourés de pelouses.

Eddy est parti en Suisse pour éviter de faire son service militaire, sa mère est peu bavarde. Elle a refusé de me donner son adresse. Éric et ses parents se préparent à s'en aller.

*

Je pense à ces vers qui reviennent constamment dans les pièces de Shakespeare qu'on étudie ce trimestre. C'est vrai que *Life's but a walking shadow, a poor player That struts and frets his hour upon the stage And then is heard no more* et que tout n'est que furie et agitation. Nous jouons tous un

rôle dans une pièce de théâtre et le mien est le plus triste. Je sais que je vais m'ennuyer d'Éric. Comme il aimait se donner en spectacle et combien j'adorais être son seul vrai public ! Qui d'autre que moi le connaissait vraiment ?

On s'est donné rendez-vous pour l'an 2000 devant l'Olympia, le 8 mai, date de mon anniversaire, à midi pile. Je ne sais pas pourquoi on s'est fait cette promesse.

*

Je descendais l'escalier lentement aujourd'hui lorsque j'ai remarqué qu'on avait négligé de fermer la porte de la grande pièce qu'Éric occupait avec ses parents. La femme de chambre venait tout juste de passer l'aspirateur. Elle nettoyait maintenant les toilettes de l'étage. Je me suis arrêté devant la chambre. Un courant d'air provenant de la rue traversait la pièce. J'ai décidé d'entrer. Les deux fenêtres donnant sur le music-hall des Folies-Bergère étaient grandes ouvertes. Je voyais la façade jaunie des immeubles d'en face. Je me suis bêtement accoudé à la fenêtre, tout en sachant très bien qu'Éric et ses parents étaient partis la veille. Je me suis retrouvé dans le tableau de Claude Monet, dont j'ai noté le nom au cours d'une de ces visites au musée, *Rue Montorgueil, Fête du 30 juin*. J'ai eu le souffle coupé par tous ces drapeaux aux couleurs rouges flamboyantes suspendus aux fenêtres. La rue était pavoisée, on célébrait l'anniversaire de la Victoire des Alliés. Il m'a semblé qu'Éric et ses parents avaient mal choisi le jour de leur départ.

Hier, j'ai inventé je ne sais trop quelle excuse pour éviter de le voir partir.

Je me suis retourné pour sortir de la chambre, mais j'ai voulu en garder un dernier souvenir. J'ai essayé de sentir les odeurs de cette pièce alors qu'elle était habitée par Éric et ses parents, mais je ne sentais que les produits nettoyants et les draps propres.

C’était donc ici qu’il se disputait avec son père. Deux grands lits occupaient pratiquement toute la pièce. Avec qui dormait-il, avec son père, sa mère ou sa petite sœur ? J’ai ressenti comme un besoin d’interroger les murs. Avaient-ils capté quelque chose de ce qui se passait ici entre lui et ses parents ?

Éric est déjà un souvenir. Fini le bonheur des premières dragues faites ensemble (ou presque).

Je n’ai plus rien à faire ici.

XVIII

Montréal, septembre 1990

J’ai écrit de moins en moins après le départ d’Éric. Le temps semblait me manquer. Ou l’envie. J’ai dû recevoir une ou deux lettres de lui, de Los Angeles, dans lesquelles il m’apprenait qu’il ne vivait plus chez ses parents et évitait le plus possible son père. Je sentais sa solitude. Lui qui avait la parole si facile ne parvenait pas à se faire de nouveaux amis. «Ah que Paname me manque !» m’écrivait-il. Il me confiait aussi qu’il s’était joint à un groupe de discussion qui étudiait la Torah, tout cela ayant été «écrit, me précisait-il, dans le billet de la cartomancienne» ! «*Maktoub*», ajoutait-il, faisant allusion au double sens du mot «écrit», qui, en arabe comme en français, signifie aussi «destin». Je me disais qu’il était peut-être devenu rabbin dans cette cité des anges où il avait émigré. Nous quittions aussi l’hôtel pour partir au Canada, quelques années plus tard.

En terminant la lecture de mon journal, je trouvais que mon père et Éric partageaient finalement cette même capacité de se fondre dans leurs nouveaux milieux. Je me souvenais d’avoir vu mon paternel à Paris, portant béret à l’instar de son ami monsieur Paltiel et conversant avec les Parisiens, en adoptant même leur accent, comme s’il avait été un des leurs. Je voulais connaître son secret. Je pensais à cela en lui rendant visite une de ces dernières journées d’été de l’année 1990.

Je lui fis remarquer que, bien qu’il fût croyant, il n’était pas pratiquant.

— Tu n’as jamais mangé casher. Est-ce que tu ne t’es jamais senti en exil ? lui demandai-je, en pensant au commentaire d’Éric sur le même sujet.

— L’exil ? L’exil, c’est dans la tête. Moi, je suis un Égyptien dans un pays froid ! me dit-il, comme s’il voulait déjà clore la discussion.

Il avait fini de me remettre tous les livres qui m’appartenaient et je le taquinais en lui déclarant qu’il me léguait la bibliothèque d’Alexandrie. Je plaisantais, mais je me rendais compte aussi qu’à sa mort, un des derniers survivants de cette civilisation cosmopolite alexandrine allait s’éteindre. Je ne sais si, malgré son excellente santé, il sentait approcher la fin de sa vie. Ce fut en tout cas le dernier été que je passai avec lui. Sa santé allait se détériorer l’hiver suivant.

Quoi qu’il en fût, j’étais en train de mettre dans un sac un des livres qu’il m’avait remis lorsque je fus attiré par son titre : *Bonaparte en Égypte*. Je me suis souvenu que je tenais beaucoup à emporter ce volume lors de notre départ précipité.

J’ouvris les premières pages, revoyant les tampons d’autorisation apposés à la douane, et, en parcourant l’index, un nom capta mon attention : Djabarti.

Nous transportions ce livre avec nous depuis toutes ces années et il contenait la réponse à ma question. Combien de fois n’avais-je pas demandé à mon père qui était ce Djabarti, sans qu’il eût pu me répondre !

Abd el-Rahman El-Djabarti était un historien, chroniqueur de la campagne de Napoléon en Égypte. La rue que nous habitions à Alexandrie portait son nom. Et mon père ne le savait pas ! Je lui fis part de ma découverte.

— Vraiment ? me répondit-il, étonné.

Et il se leva pour aller préparer son café — turc, bien entendu. Mais je sentis qu’il voulait avoir le dernier mot, n’ayant pas apprécié le reproche que je venais de lui faire.

— Toi qui poses tant de questions, est-ce que tu sais ce que signifie le mot «Canada» ? me demanda-t-il.

Il avait raison, je ne le savais pas. Pas plus, d'ailleurs, que le sens du mot «Québec».

*

Post-scriptum

J'ai retrouvé cette nuit ce livre comme s'il s'agissait d'un vieil ami. J'ai dû lire d'une traite au moins la moitié de ses quatre cent treize pages. Le canal de Suez, tant convoité par les Anglais, les Français — et même par les Israéliens — et dont l'Égypte voulait assurer le contrôle, était une idée de Napoléon. Un siècle et demi plus tard, comme si l'histoire allait nous rejoindre, la crise de Suez causait le deuxième exode des juifs d'Égypte et mettait un terme à l'époque cosmopolite d'Alexandrie.

Bibliographie

Alexandrie 1860-1960, Éditions Autrement, 1992.

L’accueil réservé à
La Lente découverte de l’étrangeté

La Lente découverte de l'étrangeté a séduit la critique lors de sa parution à Montréal, en février 2002, De longs articles élogieux lui ont été consacrés dans les médias québécois, notamment dans Le Devoir et dans La Presse. De plus, de nombreuses études parues à l'étranger se sont penchées sur l'univers que j'y évoquais. Madame Jocelyne Allard, journaliste à la télévision de Radio-Canada, réalisa aussi un reportage dans le cadre de l'émission *Second Regard*. Tout en abordant mon départ d'Alexandrie, le documentaire, diffusé en 2013 à la télévision de Radio-Canada et disponible sur YouTube, portait toutefois sur l'ensemble de mes œuvres publiées jusqu'à cette date. On peut la visionner ci-dessous en cliquant sur le lien ci-dessous :
https://www.youtube.com/watch?v=eF02uL3u_-s

Pour ce qu'on en a dit dans les médias, prière de cliquer ICI.

Pour ce qu’on en dit dans des études, cliquer ICI.

Suite à la parution de *La Lente découverte de l'étrangeté*, de nombreux organismes m'ont invité à prononcer des conférences sur notre départ d'Égypte et plusieurs périodiques m'ont sollicité pour y publier mon témoignage, et, surtout, ma réflexion sur le sujet.

On trouvera dans les pages qui suivent mes principales interventions

(2000 – 2010).

Le Départ d’Égypte

Article paru dans de nombreuses publications lors de la parution de *La Lente découverte de l’étrangeté*.

Je ne sais pas ce qu'est l'exil, je n'ai aucune idée du déracinement. Malgré mon accent à la Youssef Chahine qui me trahit, je ne me suis jamais senti égyptien, ni au Québec ni en Égypte, où pourtant je suis né. Je n'ai vécu que les onze premières années de ma vie à Alexandrie, et pourtant, pour quiconque me pose des questions sur mes origines, je suis et demeure égyptien. C'est là sans doute le paradoxe de plusieurs d'entre nous qui avons quitté très jeunes notre pays natal.

Lorsque je me rappelle qu'en plus mon père et ma sœur furent emprisonnés par les autorités égyptiennes, lors de la crise de Suez, et que nous fûmes ensuite expulsés et "rapatriés" en France, je me dis que j'ai de bonnes raisons de ne pas me sentir égyptien.

J'ai toujours le même souvenir de notre départ qui me revient. Je suis assis avec mes parents dans un taxi qui file à toute allure vers le port. Mon père et ma sœur (mon aînée de dix ans) viennent d'être libérés de prison et un bateau déjà bondé nous attend au bout d'un quai. Je me souviens d'avoir hâte de retrouver mon journal. J'ai commencé sa rédaction au moment où la guerre a éclaté. Je tiens à raconter ce qui nous arrive. Cela me semble tellement singulier.

Curieusement, malgré ce que nous avons vécu, je n'ai jamais cessé de porter en moi cette Égypte que j'ai connue si peu.

Et puis il y a Alexandrie, ma ville natale, que je n'ai revue qu'une seule fois après notre départ précipité de décembre 1956.

C'est en 1988 que je saisirai l'occasion d'y retourner, alors que je préparais une série d'émissions sur les quarante ans de l'État Israël, pour la radio de Radio-Canada. À mon arrivée à l'aéroport d'Alexandrie, je suis étonné qu'on m'adresse spontanément la parole en arabe, moi qui l'ai si peu appris. Et je me surprends à employer des mots que je pensais enfouis dans mon enfance pour répondre à mes interlocuteurs- agents de bord, chauffeurs de taxi, réceptionnistes. Il y a comme ça des paroles d'autres langues -j'allais dire d'outre-tombe- qu'on porte en soi et qu'on se surprend à prononcer à des moments inattendus.

À la synagogue Éliahou Hannabi, je pense à ces jours de fête où le « Temple », comme on l'appelait, était rempli de monde jusque dans ses jardins. Un soldat à l'uniforme trop grand est posté devant la porte d'entrée, il me semble tenir un vieux fusil datant de l'époque du roi Farouk. La synagogue est maintenant déserte, mais bien conservée car, m'explique le président de la communauté, on attend le prochain car de touristes, qui arrivent de France...

Dans la rue, je cherche ces odeurs d'autrefois, comme celle du maïs grillé sur la corniche ou bien celle des grillades sur la place Saad-Zaghlul. Je m'attends à retrouver la musique de toutes ces langues qu'on entendait dans les pâtisseries, au marché. Mais cela a évidemment disparu.

Exception faite de cette ambiance cosmopolite inexistante, je ne décèle aucun changement réel en marchant dans les rues. Les façades des bâtiments, quoiqu'elles aient perdu de leur éclat, me paraissent intactes.

Comme si on avait simplement vidé la ville d'une partie de sa population, sans changer quoi que ce soit à sa physionomie.

Je reconnais les rues et je retrouve même notre appartement. Les nouveaux occupants, d'anciens voisins, me reconnaissent. Nous versons beaucoup de larmes.

Je m'assieds, on va me préparer du thé et, tranquillement, pendant que nous nous remettons de nos émotions, je me rends compte que je suis assis dans le salon de mes parents, sur leur divan, en face de l'argenterie que ma mère aimait tant. Nos anciens voisins se sont installés chez nous et ils se servent de nos effets personnels ! Ils ont tout simplement pris possession de ces lieux que

nous avions quittés en toute hâte, avec vingt livres égyptiennes en poche et cent kilos de vêtements dans nos valises.

Les occupants des lieux sont tout fiers de me montrer des photos de ma sœur et de moi-même en compagnie de nos parents. Je n'ose pas les leur réclamer. Ces images leur appartiennent, elles leur rappellent ces êtres d'une autre époque que nous fûmes et dont ils ont hérité des biens. Je suis figé sur mon siège, un goût amer dans la bouche. Je ne suis pas sûr que je veuille goûter au thé.

*

Je croyais que ce voyage en Égypte m'avait guéri du besoin de revivre cet épisode de mon histoire.

Et puis, soudain, le passé surgit, vous rattrape. Vous regardez une émission à la télévision sur les réfugiés palestiniens, et après avoir écouté la conversation qu'a eue l'animateur avec son invité, au moment où les auditeurs vont téléphoner pour discuter avec les participants, vous avez l'impression qu'on a sauté par-dessus une page importante de votre histoire.

La crise de Suez, les expulsions, les réfugiés juifs d'Égypte. Sûrement qu'ils ont en entendu parler. Vous vous décidez à appeler. Savait-on que des milliers de Juifs avaient été jetés en prison en Égypte, en 1956, avant d'être brutalement expulsés, sans compter le sort des réfugiés juifs des autres pays de la région ? Vous sentez l'effet de surprise.

N'est-ce pas étrange aussi de découvrir, dans tous ces livres qui s'écrivent sur cette période cosmopolite de l'histoire égyptienne, comment on s'attarde si peu sur cet épisode dramatique qui marquera la fin de la communauté juive d'Égypte?

Je comprends qu'on veuille oublier ces moments douloureux.

Quant à moi, j'éprouve une certaine ambivalence lorsque je pense aux Juifs d'Égypte : je suis tiraillé entre l'admiration et la colère.

Comment, en effet, ne pas les admirer, alors que l'Égypte a pu bénéficier de toutes ces industries développées grâce à eux -celle du coton, du papier, du sucre-, ou de ces réseaux d'affaires internationaux qu'ils ont mis en place pour les classes nanties égyptiennes ?

Quant à la colère, elle est provoquée par leur silence. J'ai l'impression que les Juifs d'Égypte sont demeurés plutôt discrets sur ce qu'ils ont subi.

Ils étaient 80 000 en 1948, 50 000 en 1952, 7 000 en 1967.

Que s'est-il passé entre ces trois dates? Ils se sont identifiés à l'Europe et aux colonisateurs, s'entend-on dire.

Remontons à 1945, si vous le voulez bien, et écoutons l'écrivain Jacques Hassoun:

« (…) l'Égypte, écrit-il, fut le seul pays arabe qui refusa à partir de 1945 à ses Juifs les plus autochtones, dont l'implantation remontait à plusieurs siècles sinon à plus d'un millénaire, la nationalité égyptienne. Ainsi, les Juifs d'Égypte s'entendirent-ils dire qu'ils étaient des "étrangers". Comment ne pouvaient-ils pas à la longue s'identifier à ce rêve européen? » [*].

Quant à l'accusation portée contre eux à l'effet qu'ils étaient sionistes, ici aussi il est intéressant d'écouter Hassoun. Celui-ci évoque l'existence à Alexandrie, entre 1946 et 1948, d'une Ligue juive *anti*-sioniste (c'est moi qui souligne)

[*] Jacques Hassoun, «Les Juifs, une communauté contrastée», dans *Alexandrie 1860 - 1960*, Autrement, p. 66.

dont les membres furent internés au camp d'Aboukir en mai 1948, pour être par la suite expulsés d'Égypte[*] !

En 1956, à la suite de la crise de Suez, trente mille juifs ont vu leurs biens confisqués par les autorités égyptiennes et ont été forcés de quitter le pays.

Un tiers d'entre eux se sont installés en Israël. Les biens laissés en Égypte par ces derniers sont évalués aujourd'hui à plus de deux milliards et demi de dollars US. Or, on sait que les accords de Camp David n'ont pas prévu de dédommagements.

Les deux autres tiers de la communauté, également dépossédés, partiront pour la France, l'Angleterre, l'Amérique latine et même pour le Canada.

Détenteurs de passeports étrangers, la citoyenneté égyptienne, comme on l'a vu, leur ayant été refusée, ils subiront humiliations et internements.

Certains d'entre eux, ceux qui avaient malgré tout réussi à obtenir la naturalisation égyptienne, virent leurs passeports confisqués et durent trouver un pays qui accepterait de les recevoir…en tant qu'apatrides.

Tandis que tant de groupes à travers le monde -et jusqu'au Canada- exigent dédommagements, excuses officielles et solennelles pour des injustices commises à leur égard ou à l'endroit de leurs ancêtres, les Juifs d'Égypte et leurs descendants demeurent bien silencieux quand il s'agit de rappeler à la mémoire du monde ce qu'ils ont vécu.

J'ai le vague soupçon, pour l'avoir vécu dans ma famille, que les Juifs d'Égypte, malgré les torts subis, ont continué d'aimer ce pays.

---

[*] *Ibid*., p. 65, note 21.

Je suis toujours fasciné par l'affection qu'ils éprouvent pour les coutumes et la culture égyptiennes, comme si celles-ci étaient partie intégrante de leur identité juive. Cet attachement n'a pas été diminué par leur appartenance à l'Occident, bien au contraire.

Lorsque je fouille dans cette page de mon histoire, je suis surpris de découvrir, ayant surtout connu le triste épisode des expulsions, ce rapport symbiotique qui a existé entre la communauté juive et le monde égyptien. Et je me rends compte que ce sont les écoles juives d'Égypte qui ont réussi à cultiver auprès de leurs élèves ces sentiments de profonde affection pour le pays.

Les « Juifs d'Égypte n'ont fabriqué aucune judéo-langue, contrairement aux Maghrébins, aux est-européens ou aux hispano-balkaniques», note encore Jacques Hassoun. Ils ont parlé en arabe, et c'est en arabe que de nombreux livres de prière sont lus. Exemple unique dans le monde islamique, c'est en graphie arabe, selon Hassoun, que la traduction de ces ouvrages est retranscrite[*].

Imaginez ce que vous ressentez lorsque vous découvrez qu'il existait, jusqu'à la fin des années 1930, des Juifs tout à la fois nationalistes égyptiens et militants sionistes, et que cela constituait, pour eux, deux composantes tout à fait naturelles et complémentaires de leurs allégeances politiques.

C'était le cas de Léon Castro qui dirigeait en même temps le journal nationaliste de langue française « Liberté » et … l'Organisation sioniste du Caire, comme aussi celui de Félix Benzakein, député du parti Wafd et président de l'Organisation sioniste d'Alexandrie. On croit rêver.

---

[*] Jacques Hassoun, «Chroniques de la vie quotidienne», dans *Juifs du Nil*, Le Sycomore, 1981, p. 166.

*

Alexandrie, ma ville-mère

Causerie prononcée à l'occasion de la 4e édition du Festival du Monde arabe de Montréal dont le thème portait sur «La culture arabe entre diversité et monolithisme».

Combien d'émotions me traversent depuis que j'ai appris que j'allais être parmi vous ce soir. Vous m'avez reconnu par mon accent, cette façon de parler qui nous distingue et qui est indubitablement d'Égypte. Enfin, me dis-je, des gens qui vont me reconnaître. Je n'aurai pas besoin de répondre à la question qu'on me pose depuis au moins 40 ans : d'où tu viens? Et qui nécessite tant

* Photo: Vue de l'Hôtel Cecil.

d’explications. Un cours d’histoire, presque. La question sur mes origines. La question des origines.

Mais, me suis-je aussi demandé, que vont-ils reconnaître en moi ? Cette partie moins connue de mon histoire, qui fait aussi partie de l’histoire de l’Égypte, vont-ils la reconnaître?

Être né dans un pays

D’habitude, vous conservez des liens étroits, affectueux, et qui ne sont pas ambivalents avec votre pays de naissance. Car l’Égypte, c’est le pays qui m’a donné naissance. J’aime cette expression : pays qui m’a donné naissance. Pays natal, ville natale. *Baladi*, mon pays.

Je suis né à Alexandrie. Ce nom déclenche à lui tout seul des émotions et toute une série d’images et de sons. La mer, d’abord, bien sûr, et l’explosion de ses vagues. Un bruit de cymbales. Et ces joueurs qui frappent une balle sur la plage à coups de raquettes. Puis, des noms : Sidi Bishr, Mandarah…

Images figées de mon enfance.

Excusez mon émotion, c’est sans doute dû aux retrouvailles.

C’est drôle comment je n’ai jamais entendu ces bruits ailleurs. Ni en Floride ni sur la Côte d’Azur ni dans les Caraïbes, même pas en Grèce, pourtant si proche. La mer, non plus, n’a pas la même odeur qu’à Alexandrie.

J’entends encore mon père qui m’ordonne, comme seuls les pères originaires d’Égypte savent le faire : «Respire très fort, dit-il, respire, jamais tu ne sentiras ailleurs cet air d’Alexandrie. *Allaaaah ! Comme c’est bon !* » s’exclame-t-il. Dans la langue si particulière des gens d’Égypte, je me suis toujours dit que

l’extase ne pouvait être exprimée sans qu’elle ne contînt le nom de Dieu. *Allaaaah !* exprimera toujours, pour moi, l’émerveillement.

Car il y a aussi la langue arabe qui vit en moi, sans qu’on ne me l’ait vraiment apprise.

Que de paroles poétiques et parfumées pour saluer le lever du jour ! *Sabah el kheir !* remplit votre matinée de bonnes choses et de bonheur. Et la réplique de votre interlocuteur l’imprègne de jasmin : *Sabah el Kheir wel fol wel yasmine !* Un simple petit bonjour ne suffit pas.

Images, sons, paroles. Et quoi d’autre encore ?

L’odeur des *dora*, le soir, ces épis de maïs que des hommes assis par terre, à califourchon, font griller sur la corniche. Et les étincelles qui jaillissent de leur réchaud posé à même le trottoir, devant la mer, qui est maintenant noire.

Iskandarani. Iskandaria.

Combien de restaurateurs, égyptiens ou libanais, ici même à Montréal, me reconnaîtront grâce à mon accent. *Iskanadarani !* s’écrient-ils, sans aucune équivoque, en décelant mon accent d’Alexandrie.

L’Égypte, en fait, elle est en moi. Elle a même façonné ma démarche, rythmant mes pas à la lenteur du Nil. Impossible de dissimuler mes origines.

Et puis, il y a aussi ce rapport ambigu à la religion musulmane, comme d’ailleurs à la langue arabe, langue si bien maîtrisée pourtant par mon père, lecteur du Coran :

« N’oublie pas de te rendre à la mosquée », me dit-il, lorsque plus de 30 ans après notre départ d’Égypte, je me décide enfin d’aller revoir ma ville natale, ma ville-mère.

Se rendre à la mosquée signifie, je le sais, déposer quelques sous dans une petite boîte verte. C'est ce que je faisais chaque semaine, enfant. J'irai refaire le même geste. C'est une tradition familiale.

Pourquoi suis-je si ému d'être présents parmi vous ? Qu'est-ce qu'on a éveillé en moi ?

Alexandrie, Égypte

C'est ce que j'écris, en France, sur les cartes postales adressées à mes amis demeurés à Alexandrie. Elles sont datées de 1957. Nous sommes maintenant des réfugiés juifs, expulsés d'Égypte parce que nous détenions des passeports français, et nous séjournons dans un couvent de l'Isère, près de Grenoble.

J'ai douze ans et j'observe. C'est incroyable comment je deviens observateur. J'écris même un journal. Pourquoi ce pays qui m'a donné naissance m'a-t-il renvoyé …de chez moi ?

Le soir, assis dans une grande salle du couvent, les réfugiés racontent des blagues, des *nokats*. Ils rient en parlant de Goha, en racontant des anecdotes sur ce personnage naïf et innocent que nous aimons tant. Mais ils racontent ces histoires en arabe. Les employés de l'établissement où nous sommes hébergés – des Français qui ont un drôle d'accent et qui disent *foui, foui, foui*, chaque fois qu'ils veulent dire *oui, oui, oui*, – nous regardent d'un drôle d'air. Ils se demandent quelle langue parlent ces réfugiés, pourtant français.

Colère rétrospective

Je relis mon journal. Je ne pense pas que ce soit le départ brutal d'Alexandrie qui me fait rejeter l'Égypte. C'est plus compliqué que cela. Je pense qu'on a tout fait pour que je rejette ce pays, sa langue, sa culture. Et je suis en colère.

Éduqué dans des écoles anglaises, chantant tous les matins des hymnes protestants, comment aurais-je pu être égyptien ? Mais c'est vrai aussi qu'il n'était pas facile d'obtenir la citoyenneté égyptienne.

Quoi qu'il en soit, on m'apprend que je suis «européen». Après tout, Mohammad, c'est le nom de notre domestique et Fatma aussi, pourquoi voudrais-je être égyptien ? C'est mieux d'être européen. L'Europe nous protège, mais de qui ?

J'en veux aussi à ma ville, à Alexandrie, comme s'il s'agissait d'une mauvaise mère, car qu'a-t-elle fait pour me retenir ?

J'en veux finalement à tous ces êtres, maintenant morts, qui ont été la cause de cette rupture, de ce rejet - fussent-ils chrétiens, juifs ou musulmans. J'en veux même plus au fait qu'on m'ait détaché, séparé de ce pays et de cette ville qui m'a vu naître.

Montréal, Québec, Canada.

J'ai arrêté d'écrire mon journal. J'ai 18 ans. J'arrive de France. Je ne suis plus un réfugié d'Égypte. Je ne veux plus rien savoir. J'ajoute même un point final après le mot «Canada». Comme si c'était la fin de mon périple. Mais on me pose la même question tout le temps : «d'où tu viens ?» Il faudrait tout raconter mon histoire, qui n'est pas simple. Disons simplement *originaire-d'Alexandrie-Égypte* avec des traits d'union. Cela m'éviterait d'éveiller toutes ces émotions, d'expliquer qui je suis : un réfugié d'Égypte, s'exclamant à l'occasion en arabe, de mère grecque, de père juif lisant le Coran, et finissant d'une école anglaise où il chantait des hymnes protestants …

Basta ! C'est assez, comme disait ma mère, lorsqu'elle voulait tout oublier.

C’est étrange aussi comment l’exil nous fait redécouvrir ce que nous avons rejeté. L’arabe, c’est la langue de mes amis juifs, venus eux aussi d’Égypte, que je fréquente à mon arrivée au Québec.

C’est aussi en me rapprochant de mon père, à la fin de sa vie, que je reprends un certain contact avec la langue arabe, cette langue qui fait partie intégrante de mon identité, même si je ne la lis pas.

Combien de fois le mot «Allah» traverse-t-il mon esprit chaque jour ? Dix, vingt fois ? *Masha’Allah. Inch’Allah. Al-Hamd lellah*[*]*. Ou bien, lorsque je prends mon café le matin et qu’il est particulièrement bien réussi : *Allaaaah!*

Que c’est bon ! Ça exprime tout. Et aussi, comment ne pas être ému, en écoutant *Enta fenn? Wel hobb fenn ?* chanté par Oum Kalsoum ? Ou aussi le mot *Ahlan* prononcé en Israël, par des Israéliens, lorsqu’on vous salue ?

Ou la voix du muezzin de la mosquée d’Al Aqsa ?

Comment puis-je rejeter cette langue qui m’habite et qui s’exprime comme malgré moi, surtout lorsque je m’entends dire que juifs et arabes vivront (un jour) en paix : *Incha’allah !*

---

[*] *Masha'Allah* : Loué soit Dieu (littéralement : Ce qu'a voulu Allah) *Inch’allah,* si Dieu le veut, avec l’aide de Dieu. *Al-Hamd lellah* : Grâce à Dieu (litt. : remerciement à Allah).

Une version de «Alexandrie, ma ville-mère» parut dans *Arabitudes. L’altérité arabe au Québec***,** Fides, Montréal, 2010, ouvrage publié à l’occasion du 10e anniversaire du Festival du Monde arabe de Montréal.

***

Voir aussi en format ebook : *Revisiting Tolerance. Lessons drawn from Egypt's Cosmopolitan Heritage*

Pour les études qui se sont penchées sur mes ouvrages, veuillez cliquer ICI.

Pour les articles et études parus en anglais, y compris sur *La Lente découverte de l'étrangeté*, veuillez cliquer ICI.

***

GALERIE PHOTOS

Réfugiés d'Égypte au couvent de Notre-Dame-de-l'Osier, février 1957

Le père Margan a incarné pour moi la France. C'est lui qui nous accueillit à Notre-Dame-de-l'Osier. Je n'oublierai jamais sa générosité, son esprit ouvert et accueillant, et sa bonne humeur, même si nous avions le droit de nous doucher – à l'eau chaude -, une fois par semaine, le dimanche, et que nous ne devions pas dépasser les cinq minutes qui nous étaient allouées.

Dans la photo ci-dessous, datée du 4 février 1957, nous entourions le père Margan, mais comment pouvions-nous être aussi souriants alors que nous avions tout quitté en Égypte, à peine deux mois plus tôt ? Je porte une caquette, à genoux, près de la chienne du père Margan. Derrière moi, à ma gauche, mon père ; il porte un béret, comme s'il était originaire de France, après tout n'avions-nous pas été expulsés parce que nous étions censés être des Français ? À sa droite, ma sœur.

Souriants et de bonne humeur : incroyables, ces réfugiés juifs d’Égypte ! Ils avaient tout quitté, mais la joie de vivre, elle, manifestement, ne les avait jamais quittés. Photo prise sur la colline de Notre-Dame-de-l’Osier (hiver – printemps 1957).

L’école Saint-Andrew’s School for Boys, Alexandrie, 1954

Nous sommes au garde à vous dans cette photo de fin d’année, prise en avril 1954 dans la cour de la Saint-Andrew’s School for Boys, une école typiquement multiculturelle avant la lettre : nous étions de toutes les nationalités (grecs, juifs, maltais, indiens, italiens, mais nous n’avions qu’un ou deux camarades de classe d’origine égyptienne – oui, c’était bien une école multiculturelle !). À droite, Mme Sasson, notre institutrice.